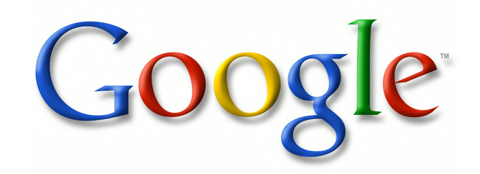
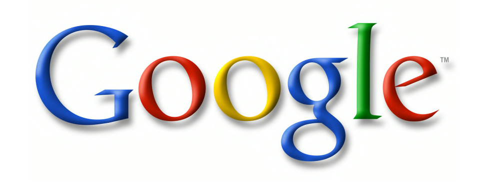
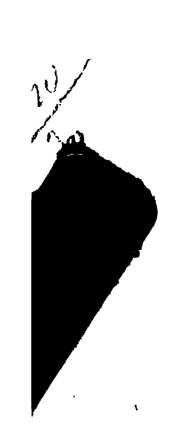
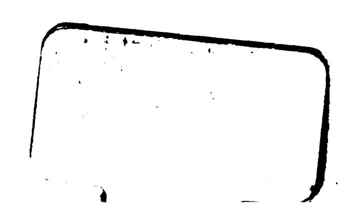

Google








DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
Taylor Institution.



Nº 30 a 26

LES BOURGEOIS DE PARIS

PARIS — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LES

BOURGEOIS

DE PARIS

PAR HENRY MONNIER

Auteur des SCÈNES POPULAIRES, etc., etc.

SCÈNES COMIQUES

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

39, RUE DE L'UNIVERSITÉ.

—

1854



UN VOYAGE

EN CHEMIN DE FER

La salle à manger à Paris chez madame Paquet.

MADAME PAQUET, UN PETIT BONHOMME.

MADAME PAQUET.

Vous vous rappellerez bien ce que je vous ai dit?

LE PETIT BONHOMME.

Oui, maman.

MADAME PAQUET.

Que si l'on venait à vous demander comment nous allons voir grand-papa, si c'est par les voitures ou le chemin de fer, vous répondrez que vous n'en savez rien.

LE PETIT BONHOMME.

Oui, maman.

MADAME PAQUET.

Je ne vous entends pas, vous parlez entre vos dents, impossible de vous entendre.

LE PETIT BONHOMME.

Oui, maman.

MADAME PAQUET.

A la bonne heure! Avec cette horrible manie que vous

avez de ne jamais desserrer les dents, on ne vous entend jamais... « Oui, maman! » Voyez comme je fais : j'ouvre la bouche, je ne fais pas autre chose. Un étranger me comprendrait, parce que j'ouvre la bouche et j'articule.

LE PETIT BONHOMME.

Oui, maman.

MADAME PAQUET.

Ainsi, il est bien entendu que si l'on vous interroge à ce sujet, vous répondrez... que répondrez-vous ?

LE PETIT BONHOMME.

Que je n'en sais rien.

MADAME PAQUET.

C'est cela. Je n'ai pas besoin que l'on sache ce que je fais. Vous me direz à cela que je suis bien bonne de m'inquiéter de ce qu'on pourra dire et penser; c'est parce que je ne veux pas, s'il m'arrivait un accident, comme il arrive toujours quand on voyage, qu'on vienne, à tout bout de champ, me corner aux oreilles : *Je vous avais bien dit ci, je vous avais bien dit ça, et patati et patata...* Ne disant rien à personne, personne ne sera en droit de me rien dire, ce sera ma consolation.

LE PETIT BONHOMME.

Oui, maman.

MADAME PAQUET.

C'est cette raison qui m'a fait envoyer votre bonne deux jours avant nous, à son pays, parce que je craignais qu'elle bavardât. J'ai eu plus de mal, je l'avoue, sans bonne, mais je n'ai eu à rendre compte de ma conduite à personne; n'ai-je pas eu raison ?

LE PETIT BONHOMME.

Oui, maman.

MADAME PAQUET.

On sonne, allez ouvrir... ou plutôt non, j'y vais.

LES MÊMES, UN EMBALLEUR.

L'EMBALLEUR.

Salut, madame, la compagnie.

MADAME PAQUET.

Bien le bonjour. La porte était donc ouverte?

L'EMBALLEUR.

Faut croire, j'ai pas passé par le trou de la serrure.

MADAME PAQUET, à son fils.

Est-ce vous qui avez ouvert la porte et ne l'avez pas fermée?

LE PETIT BONHOMME.

Moi? Non, maman.

MADAME PAQUET.

Ce sera votre père, il n'en fait jamais d'autre. (A l'emballeur.) C'est ma caisse que vous m'apportez? Je crains qu'elle ne soit pas assez grande.

L'EMBALLEUR.

Elle est comme vous l'avez commandée; c'est selon, après ça, ce que vous voulez mettre dedans.

MADAME PAQUET.

Je sais bien.

L'EMBALLEUR.

Toutes celles qu'on commande, on les veut comme ça.

MADAME PAQUET.

Ce ne serait pas une raison. Est-elle bien solide?

L'EMBALLEUR.

Je vous promets qu'elle l'est ben assez. A présent, avec les chemins de fer, y a plus besoin qu'elles soient aussi solides.

MADAME PAQUET.

Je ne sais pas, d'abord, si j'irai par les chemins de fer,

L'EMBALLEUR.

Si c'est par les diligences, elle l'est ben assez.

MADAME PAQUET.

Par les diligences non plus.

L'EMBALLEUR.

Si c'est pour aller à pied, en la tenant à la main, elle le sera peut-être un peu trop. Tenez, prenez-la, vous allez voir au bout d'un moment.

MADAME PAQUET.

Combien est-ce que je vous dois?

L'EMBALLEUR.

Madame sait ben ce que c'est.

MADAME PAQUET.

Je ne sais pas du tout.

L'EMBALLEUR.

Ce sera comme l'autre.

MADAME PAQUET.

L'autre était bien chère.

L'EMBALLEUR.

Si vous saviez comme nous ne gagnons rien sur ces articles-là!

MADAME PAQUET.

Je ne crois pas.

L'EMBALLEUR.

Comme vous êtes une honnête femme...

MADAME PAQUET.

Voilà cinq francs; avez-vous à me rendre?

L'EMBALLEUR.

N'oubliez pas le garçon. Bien obligé. Ne dites pas qu'elle n'est pas solide, elle durera plus que vous. Au reste, vous pouvez la montrer à tout le monde.

MADAME PAQUET.

C'est à quoi je ne veux pas m'engager.

L'EMBALLEUR.

Salut. Quand y vous faudra aut'chose...

MADAME PAQUET.

Bien le bonjour.

MADAME PAQUET, LE PETIT BONHOMNE.

MADAME PAQUET.

Monsieur votre père vous a bien dit qu'il allait revenir ?

LE PETIT BONHOMME.

Oui, maman.

MADAME PAQUET.

Comment vous a-t-il dit ça ?

LE PETIT BONHOMME.

Il m'a dit : Sois bien sage, je m'en vas revenir.

MADAME PAQUET.

Avait-il l'air bien pénétré de ce qu'il vous disait ?

LE PETIT BONHOMME.

Oui, maman.

MADAME PAQUET.

Comment se fait-il, alors, qu'il ne vient pas ? Il sait combien je déteste attendre. Vous avez bien fait toutes vos affaires ?

LE PETIT BONHOMME.

Oui, maman.

MADAME PAQUET.

Vous n'avez rien oublié ?

LE PETIT BONHOMME.

Non, maman.

MADAME PAQUET.

J'ai beau me mettre à la fenêtre, je ne vois pas venir votre père.

(On sonne à coups redoublés.)

LE PETIT BONHOMME.

Maman ! c'est papa ! (Il sort.)

LES MÊMES, MONSIEUR PAQUET.

MONSIEUR PAQUET.

Tu n'es pas prête?

MADAME PAQUET.

J'étais sûre que vous alliez me demander ça. Je ne suis pas prête ! Depuis deux heures je le suis.

MONSIEUR PAQUET.

Alors, partons.

MADAME PAQUET.

D'où venez-vous, s'il n'y a pas d'indiscrétion?

MONSIEUR PAQUET.

Je te conterai ça plus tard; partons, voyons, voyons, dépêchons-nous.

MADAME PAQUET.

Un moment, je ne peux pas non plus aller plus vite que les violons; j'étais bien sûre qu'aussitôt arrivé ce serait pour me faire partir.

MONSIEUR PAQUET.

Tu devais alors t'arranger pour ça. A moins que tu ne veuilles rester... veux-tu rester?

MADAME PAQUET.

Ma foi, pour le plaisir que j'ai à me promettre, j'aimerais autant ça.

MONSIEUR PAQUET.

Si nous ne partons pas tout de suite, nous manquons l'heure.

MADAME PAQUET.

Si nous la manquons, nous la manquerons : que voulez-

vous que je vous dise? Je ne peux pas non plus courir la poste; ce n'est pas dans mes habitudes.

MONSIEUR PAQUET.

Alors il était inutile d'écrire à ton père qu'il envoyât au-devant de nous.

MADAME PAQUET.

J'ai fait ce que j'ai cru devoir faire.

MONSIEUR PAQUET.

Où vas-tu?

MADAME PAQUET.

Cela ne vous regarde pas (Elle emporte la caisse que l'emballeur vient d'apporter.)

MONSIEUR PAQUET, LE PETIT BONHOMME.

MONSIEUR PAQUET.

Il n'est venu personne?

LE PETIT BONHOMME.

Non, papa.

MONSIEUR PAQUET.

Ta maman va-t-elle venir à présent? Mon Dieu! mon Dieu! quelle femme pour n'être jamais prête! Jamais nous ne serons arrivés à temps. (Il va à la porte par laquelle est sortie madame Paquet.) Mélanie!

MADAME PAQUET, dans la chambre voisine.

Plus vous me tourmenterez, moins j'avancerai, je vous en préviens.

MONSIEUR PAQUET.

Nous passerons l'heure.

MADAME PAQUET.

Tant mieux.

MONSIEUR PAQUET.

Je t'en prie.

MADAME PAQUET.

Je ne vous répondrai plus.

LE PETIT BONHOMME.

Papa, c'est pour nous la voiture qu'est en bas ?

MONSIEUR PAQUET.

Il nous en faudrait deux comme celle-là, pour peu que ta mère apporte encore avec ce que nous avons déjà ; elle ne pourra suffire.

LES MÊMES, MADAME PAQUET, sa caisse à la main.

MADAME PAQUET.

Me voilà.

MONSIEUR PAQUET.

Tu tiens absolument à emporter ta caisse ?

MADAME PAQUET.

Si j'y tiens !

MONSIEUR PAQUET.

Je te le demande.

MADAME PAQUET.

Je ne partirai plutôt pas.

MONSIEUR PAQUET.

Où veux-tu la mettre ?

MADAME PAQUET.

Alors ne partons pas. L'idée seule que je vais me mettre en route me fait tourner le sang. Depuis trois semaines qu'il est question de ce voyage, je n'ai pas fermé l'œil : aussi suis-je échauffée comme on ne l'est pas.

MONSIEUR PAQUET.

Es-tu prête ?

MADAME PAQUET.

Certainement. Et monsieur Léon ?

LE PETIT BONHOMME.

Oui, maman.

MADAME PAQUET.

Vous me promettez de n'avoir besoin de rien ?

LE PETIT BONHOMME.

Oui, maman.

MADAME PAQUET.

Dites si vous avez besoin de quelque chose, parce qu'une fois partis, il ne sera plus temps, c'est pour la vie.

LE PETIT BONHOMME.

Oui, maman.

MADAME PAQUET.

Voyons à descendre toutes ces affaires.

L'EMBARCADÈRE

MADAME PAQUET, MONSIEUR PAQUET,
LE PETIT BONHOMME,
COMMISSIONNAIRES, FIACRES ET COCHERS, VOYAGEURS,
ALLANTS ET VENANTS, SERGENTS DE VILLE,
INSPECTEURS, ETC., ETC.

MONSIEUR PAQUET, descendant de fiacre.

Où sont les bureaux ?

UN COMMISSIONNAIRE.

Par ici, bourgeois, vous êtes en retard.

MONSIEUR PAQUET.

Voyons, Mélanie, descends-tu ?

MADAME PAQUET.

Je ne sais pas où je suis.

MONSIEUR PAQUET.

Quelle rage as-tu de fermer les yeux? C'est ridicule à la fin.

MADAME PAQUET.

C'est plus fort que moi, j'ai trop peur.

LE COMMISSIONNAIRE.

Voyons, bourgeois, décidez-vous; y n'est que temps, si vous voulez partir.

MONSIEUR PAQUET.

Il me faut aller au bureau des bagages.

LE COMMISSIONNAIRE.

Là-bas, à vot' droite.

MONSIEUR PAQUET.

Pendant ce temps-là, Mélanie, tu vas prendre les billets.

MADAME PAQUET.

Je ne prendrai rien; pour me faire tuer, ce n'est pas la peine.

LE COMMISSIONNAIRE.

J'vas conduire madame au bureau, si ça y fait plaisir.

MADAME PAQUET

Non certes, ça ne me fait pas plaisir. Je ne quitte pas mon mari, nous mourrons ensemble, si nous avons à mourir.

MONSIEUR PAQUET.

Tu dis des sottises; songe donc qu'il faut absolument que j'aille au bureau pour les bagages, sans cela nous ne partons pas aujourd'hui. Léon, tu vas aller avec ta mère... Voyons, mon petit homme, ne fais pas l'enfant, tu ne peux pas laisser aller ta maman toute seule.

MADAME PAQUET.

Je veux aller avec vous, monsieur Paquet.

MONSIEUR PAQUET

Je vous rejoins. (Il s'éloigne.)

MADAME PAQUET.

Mon mari!... je ne veux pas le laisser aller sans moi. Monsieur Paquet! monsieur Paquet!

UN PASSANT.

Tiens, cette dame! Quoi donc qui lui prend, avec son paquet?

LE PETIT BONHOMME.

Maman, y va revenir.

DEUXIÈME PASSANT.

Bon, v'là une femme qui s'trouve mal, à présent! nous allons rire.

LE PETIT BONHOMME.

Maman!

UN PHILANTHROPE, amenant madame Paquet au bureau.

Une chaise, une chaise.

DEUXIÈME PHILANTHROPE.

Donnez une chaise.

MADAME PAQUET.

Je veux que nous mourions ensemble. Je veux mon mari, laissez-moi... (Poussant des cris.) Ah! ah! mon mari! ah! ah! mon mari! mon mari!

(Allants et venants accourent aux cris de madame Paquet.)

UN MONSIEUR.

Qu'est-ce que c'est? qu'y a-t-il?

UNE COMMÈRE.

C'est une femme, à ce qui paraît, que son mari l'a laissée avec un enfant; il y a tout emporté.

DEUXIÈME COMMÈRE.

A ce qui paraît que c'est un banqueroutier.

PREMIÈRE COMMÈRE.

Ça m'en a tout l'air.

UN MISANTHROPE.

Du moment qu'on ne les pend plus, ils ont raison.

DEUXIÈME MISANTHROPE.

A ferait ben mieux de s'en r'tourner chez elle, c'te femme, que d' faire amasser l' monde.

PREMIÈRE COMMÈRE.

On ne peut donc plus se plaindre de son mari, à c'te heure? c'est donc défendu?

PREMIER MISANTHROPE.

On se plaint chez soi...; tout ça, des gieries de femmes.

DEUXIÈME COMMÈRE.

Tiens, ce môsieu!... prenez donc garde!

LE PETIT BONHOMME.

Maman!

PREMIÈRE COMMÈRE.

Il est gentil, son petit!... ça li fait d' la peine que son père s'aye en allé.

UN JEUNE HOMME.

Bon! v'là le sergent de ville qui va arranger les affaires.

LE SERGENT DE VILLE.

De quoi qui y a? Les attroupements, c'est défendu, vous le savez bien.

UN OUVRIER.

C'est une femme qu'on dit que son homme a rouée de coups et qu'est parti après y avoir reniflé tout ce qu'elle avait.

LE SERGENT DE VILLE.

Voyons, y s'agit pas ici d' faire amasser l' monde; quoi qui vous est arrivé?

MADAME PAQUET.

Mon mari, monsieur, mon mari est parti, je l'ai perdu.

UN PLAISANT.

Faut l' faire afficher; on vous l' ramènera, si on le r'trouve.

LE SERGENT DE VILLE.

Faut voir à voir c' qu'on pourrait faire à savoir comment qu'il est parti.

UN INDIFFÉRENT.

A n'est pas jeune, c'te femme-là.

DEUXIÈME INDIFFÉRENT.

Ni jeune ni belle, mais bien grasse.

UNE DAME.

Qu'est-ce, monsieur, s'il vous plaît? un accident? une personne d'écrasée?

UNE VOISINE.

Je ne fais que d'arriver, je ne vous dirai pas; j'étais t'à la maison, que je travaillais à d' l'ouvrage que je dois rendre, quand j'ai vu du monde amassé; j'ai descendu pour voir ce que c'était: on m'a dit comme ça que c'était une femme qu'est grosse avec cinq enfants, que son mari vient d'être tué en chemin de fer.

UN PASSANT.

Encore!

UN MONSIEUR EN REDINGOTE MARRON.

Toute la population y passera.

LA VOISINE.

Si vous croyez que c'est fini, vous êtes bon enfant!

TROISIÈME COMMÈRE.

Comme ça, a vient voir, c'te femme, si c'est qu'on y a rapporté son mari?

LE PASSANT.

Est-il tué?

TROISIÈME COMMÈRE.

Faut croire que oui, pisqu'a pleure.

UN ORATEUR.

Pas du tout, vous n'y êtes pas le moins du monde; il n'y a pas là, je suis sûr, de quoi fouetter un chat, la montagne qui accouche, l'événement le prouvera.

UN GOUJAT.

J' vous dis que vous ne savez c' que vous dites; c'est un homme qu'a fait faillite, qu'a emporté l'argent des autres, et que sa femme serche par où qu'il a filé.

UNE MARCHANDE.

C'est tous les jours la même chose...; volez un pain pour manger, on vous fichera en prison.

UN PARTICULIER.

Tout le monde, aujourd'hui, veut être riche. Mon portier voudrait un équipage.

DEUXIÈME PARTICULIER.

T'nez, sans aller plus loin, y a dans not' maison une ancienne cuisinière qui s' nomme mame Mulot, on l'appelle la mère Mulot ; eh bien ! c'te femme-là, ses maîtres, sitôt qui z'ont été morts, y ont laissé d' quoi vivre.....

UNE CUISINIÈRE.

Ça devient tous les jours d' pus rare en pus rare, ces choses-là ; c'est comme moi, j'ai ma tante, qu'habite à la place Maubert, cont' la rue Galande...

DEUXIÈME PARTICULIER.

Si ben, pour vous en finir, qu'y a un guerdin de notaire qui a tout emporté à la mère Mulot, tout ce qu'elle avait mis chez lui. A présent, v'là ma pauv' mère Mulot en plan, que ses jambes y enflent, t'nez, comme ça ses jambes.

LA CUISINIÈRE.

Quoi qu'a va faire ?

DEUXIÈME PARTICULIER.

D' la peine, pas aut' chose...; quoi qu' vous voulez qu'a fasse ?

UNE MARCHANDE.

Le sergent de ville va emmener c'te femme chez le commissaire, vous allez voir; a peut pas rester là.

UN OUVRIER.

De quoi ! de quoi ! chez le commissaire ! pourquoi donc chez le commissaire ?

PREMIER PARTICULIER.

Dame, si c'est sa *consine* à c't' homme, d'emmener les ceux qui font du bruit !

L'OUVRIER.

A fait pas d' bruit c'te femme, à s' trouve mal...; c'est donc défendu, à présent?

LE PARTICULIER.

Pourquoi qu'on leur y défend aux sergents de ville d'laisser amasser l' monde?

LE COMMISSIONNAIRE.

Voyons, où ça qu'elle est c'te femme? pas tant de bruit.

QUATRIÈME COMMÈRE.

C'est une femme que son mari y a tout pillé.

LE COMMISSIONNAIRE.

Y a rien emporté du tout, vous dites des bêtises.

QUATRIÈME COMMÈRE.

Pourquoi qu'on l'a dit, c'est pas moi qui l'a dit.

LE COMMISSIONNAIRE.

Sergent, excusez, j' la connais c'te femme : son homme y a dit qu'elle aille au bureau prend' sa place, qu'il était aux bagages; v'là ma femme qu'a eu peur, ça se voit tous les jours, parce qu'y a un tas de pas-grand'chose qui disent qu'on s'y fait tuer; si bien qu'à s' met à crier après son mari; le monde s'amasse. Qui vous dit que c'est pas des imbéciles ou des filous qui disent ça pour faire des descentes dans les poches?

UN MONSIEUR.

Ménagez vos expressions.

LE COMMISSIONNAIRE.

Je n' nomme personne. C'est pas vous qu'a commencé par dire que son homme y avait tout emporté?

LE MONSIEUR.

J'ai répété ce que j'ai ouï dire, je n'ai nullement prétendu en accepter la responsabilité.

MADAME PAQUET, *revenant à elle.*

Mon mari!

LE COMMISSIONNAIRE.

On l'a retrouvé, y n'est pas mort, ni mort ni tué... Arrivez.

DIXIÈME COMMÈRE.

Il a encore pas trop l'air méchant, ce sergent de ville-là.

DOUZIÈME COMMÈRE.

Faut ben qui y en ait que'ques-uns d' bons pour faire passer les autres! Encore un joli état pour un homme !

TROISIÈME COMMÈRE.

Faut-y pas manger?

LE PETIT BONHOMME.

Maman! v'là le commissionnaire à papa!

LE COMMISSIONNAIRE.

Voulez-vous partir ou pas? car vous êtes encore drôle, dans c' que vous êtes.

MADAME PAQUET.

Mon mari! monsieur, mon mari ! je ne partirai pas sans lui ! mettez-vous à ma place.

LE COMMISSIONNAIRE.

T'nez, le v'là qui vient; êtes-vous contente?

MADAME PAQUET.

Laissez-moi le voir.

LE PETIT BONHOMME.

Tiens, maman !

VINGT-DEUXIÈME COMMÈRE.

C'est donc pas ce qu'on disait, que son mari s'avait brûlé la cervelle?

MONSIEUR PAQUET.

Comment te voilà? Que le bon Dieu te bénisse !

MADAME PAQUET.

Oui, mon ami, j'espère qu'il me bénira.

MONSIEUR PAQUET.

Et les billets?

MADAME PAQUET.

Quels billets?

MONSIEUR PAQUET.

C'est trop fort! C'est vraiment à se manger les poings. Comment! tu ne peux pas prendre sur toi d'aller chercher les billets? tu perds la tête!

LE COMMISSIONNAIRE.

Dépêchez-vous, vous n'avez plus que cinq minutes.

MADAME PAQUET.

Tu ne t'en iras pas, cette fois, sans moi.

MONSIEUR PAQUET.

Tu seras toujours la même. . ça n'a pas le sens commun... c'est affligeant!

MADAME PAQUET, dans la poche de son mari.

Que veux-tu? on ne se refait pas. Léon, où êtes-vous?

LE PETIT BONHOMME.

Me voilà, maman!

MADAME PAQUET.

Ne nous quittez pas, je vous l'ordonne; venez près de votre mère.

LE PETIT BONHOMME.

Non, maman.

LA SALLE D'ATTENTE DES VOYAGEURS

MONSIEUR PAQUET, MADAME PAQUET,
LE PETIT PAQUET, VOYAGEURS, INSPECTEURS,
MARCHANDS DE PROGRAMMES, COMMISSIONNAIRES,
ETC., ETC.

MONSIEUR PAQUET.

Tu as ton billet?

MADAME PAQUET.

Dans mon estomac.

MONSIEUR PAQUET.

Et celui du petit?

MADAME PAQUET.

Dans mon autre estomac.

MONSIEUR PAQUET.

J'ai bien cru que nous ne partirions pas, avec tous ces retards.

MADAME PAQUET.

Ce n'est pas ma faute.

MONSIEUR PAQUET.

La mienne non plus. Ah! mon Dieu! te voilà toute déchirée!

MADAME PAQUET.

On le serait à moins.

MONSIEUR PAQUET.

Tu es en loques...; dans quel état t'es-tu mise?

MADAME PAQUET.

C'est en me trouvant mal. Ça t'apprendra, une autre fois, à m'abandonner dans les chemins de fer.

MONSIEUR PAQUET.

Rien n'était plus facile de demander les bureaux du départ.

MADAME PAQUET.

La peur ne se commande pas.

MONSIEUR PAQUET.

Tu n'as pas peur ici?

MADAME PAQUET.

Je ne suis déjà pas trop rassurée.

MONSIEUR PAQUET.

Mais ici, nous ne sommes pas en voiture.

MADAME PAQUET.

Tu crois, bonnement, que tous ces bâtiments-là ne sont pas minés?

MONSIEUR PAQUET.

Comment, minés?

MADAME PAQUET.

Pour laisser passer les voitures.

MONSIEUR PAQUET.

Les voitures ne passent pas là-dessous, tu perds la tête.

MADAME PAQUET.

Il faut pourtant bien qu'elles passent quelque part, pour causer tant d'accidents.

UN VOISIN.

Mon Dieu ! tous les jours, les diligences ne versent-elles pas aussi ?

MADAME PAQUET.

Moins généralement, monsieur; vous avez au moins le temps de vous reconnaître, on n'est pas broyé comme dans un mortier.

LE VOISIN.

Cela s'est vu.

MADAME PAQUET, à son mari.

Ne nous quittons pas, je t'en prie, monsieur Paquet ; que si nous avons à mourir, nous mourions ensemble... Mourons ensemble, je t'en conjure.

MONSIEUR PAQUET, bas à sa femme.

Tais-toi donc, tu vas encore te faire remarquer.

MADAME PAQUET, bas à son mari.

Je ne veux pas me taire ; je suis bien maîtresse, après tout, de dire ce que je veux. Que sonne-t-on là ?

LE VOISIN.

C'est pour le départ.

MADAME PAQUET.

C'est donc fini ! Je suis sur le gril.

MONSIEUR PAQUET.

Voyons, ne vas-tu pas encore fermer les yeux ?

(La foule assiége les voitures ; les retardataires sont heurtés par les pressés ; madame Paquet perd son fils et son mari dans la mêlée et pousse des cris de paon.)

MADAME PAQUET.

Mon mari ! mon mari !

UN INSPECTEUR.

Voyons, madame, voyons, voyons, entrez, nous n'avons pas le temps d'attendre.

MADAME PAQUET.

Je ne pars pas sans mon mari !... Il me faut mon mari!

L'INSPECTEUR.

Vous ne pouvez pas rester là.

MADAME PAQUET.

Mais c'est une infamie! il n'y a pas de loi!...

(On transporte madame Paquet dans une diligence; la porte se referme sur elle.)

UNE DILIGENCE

MADAME PAQUET.

C'est une horreur! mon fils! mon mari!

UN MONSIEUR.

On vous les rendra à la station.

MADAME PAQUET.

C'est à en mourir!

UNE DAME.

On ne meurt pas pour ça.

MADAME PAQUET.

Mais si j'ai à mourir, madame, je veux mourir avec eux. (A la portière.) Monsieur Paquet! où es-tu?... Il ne répond pas. (Elle rentre la tête dans la voiture.) Qu'est-ce que j'entends là?

LE VOISIN.

C'est la vapeur.

MADAME PAQUET.

Qui fait ce bruit-là?

LA VOISINE.

Y a pas de danger.

MADAME PAQUET.

Comment, madame! il n'y a pas de danger! vous plaisantez, je sens une chaleur atroce, je suis en nage!

LE VOISIN.

C'est une idée.

MADAME PAQUET, à la portière.

Monsieur Paquet!

LE VOISIN.

Ne sortez pas comme ça la tête, vous risquez de vous la faire broyer.

MADAME PAQUET.

Pourquoi ne pas mettre tout de suite des barreaux comme en prison? (A un conducteur.) Monsieur! monsieur!

LE CONDUCTEUR.

Madame?

MADAME PAQUET.

Mon mari! monsieur, s'il vous plait! mon mari?

LE CONDUCTEUR.

Dans la voiture à côté.

MADAME PAQUET.

Ne pourriez-vous pas me mettre avec lui? .. il a un chapeau gris.

LE CONDUCTEUR.

Pas moyen, nous partons.

MADAME PAQUET, à son voisin.

Monsieur, ne me quittez pas, je vous en supplie.

LE VOISIN.

Non, madame.

MADAME PAQUET.

Je suis bien malheureuse! (Coup de sifflet.) Oh! mon Dieu!

LE VOISIN.

Nous voilà en route.

MADAME PAQUET.

Je m'en doutais. Monsieur, je savais d'avance tout ce qui allait m'arriver, voilà trois semaines que je ne dors pas, j'ai comme une éruption.

LE VOISIN.

N'ayez pas peur, madame, il n'y a pas de danger.

MADAME PAQUET.

Mais, monsieur, tous les jours nous entendons parler d'accidents.

LE VOISIN.

Pas sur cette ligne.

MADAME PAQUET.

Mon Dieu! mon Dieu! (Elle verse des larmes.) Il fallait ce voyage, monsieur, pour me séparer de mon mari. Je sens que je ne le verrai plus.

LE VOISIN.

A la station.

MADAME PAQUET.

Et mon petit garçon? On ne peut pas parler au conducteur?

LE VOISIN.

Quand le train s'arrêtera.

MADAME PAQUET.

Tous les jours les diligences ne s'arrêtent-elles pas?

LE VOISIN.

Pas celles-ci.

MADAME PAQUET.

Je ne vois plus clair.

LE VOISIN.

Nous sommes sous le tunnel.

MADAME PAQUET.

C'est comme un four.

LE VOISIN.

Je crois bien, nous sommes à cinq cents pieds sous terre.

MADAME PAQUET.

Cinq cents pieds ! Comment ! cinq cents pieds !

UN VOYAGEUR.

Au moins.

MADAME PAQUET.

Et l'on ne nous prévient pas ! Jamais je ne serais venue... Cinq cents pieds !

LE VOISIN.

Où allez-vous ?

MADAME PAQUET.

Je n'en sais rien.

LE VOISIN.

Vous avez une carte ?

MADAME PAQUET.

Je ne crois pas.

LE VOISIN.

Sans cela vous ne seriez pas entrée dans la voiture.

MADAME PAQUET.

Ah ! mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

LE VOISIN.

Un pont sous lequel nous venons de passer.

MADAME PAQUET.

Je ne veux plus rien voir, personne n'a le droit de me faire ouvrir les yeux, je pense.

LE VOISIN.

Personne.

MADAME PAQUET.

C'est effrayant ! Qu'est-ce encore que cette cloche ?

LE VOISIN.

Nous arrivons à la station.

MADAME PAQUET.

C'est ici que nous allons descendre ?

LE VOISIN.

Vous ne pouvez pas.

MADAME PAQUET.

Comment! je ne le peux pas! je suis donc en prison?

LES CONDUCTEURS.

Maisons! Maisons! Maisons!

MADAME PAQUET, à un inspecteur.

Monsieur! monsieur!... Pas moyen de se faire descendre... Monsieur Paquet!

UNE VOIX.

Oui.

MADAME PAQUET.

Ce n'est pas la voix de mon mari. Léon!

LA MÊME VOIX.

Oui.

MADAME PAQUET.

Ce n'est pas mon fils. (Coup de sifflet.)

LE VOISIN.

Nous repartons.

MADAME PAQUET.

Monsieur, je préférerais la mort à l'incertitude. Et dire que j'ai eu la main forcée, je ne voulais pas partir; c'est une horreur!

LE VOISIN.

Il n'y a pas de danger.

MADAME PAQUET.

Mais, monsieur, les journaux.....

LE VOISIN.

Exagèrent souvent les choses.

MADAME PAQUET.

Comment, monsieur, vous ne croyez...

LE VOISIN.

Que la moitié des choses, et encore... oui, madame.

MADAME PAQUET.

Ah! mon Dieu!

LE VOISIN.

C'est un tunnel.

MADAME PAQUET.

Vous m'avouerez, monsieur, que si ces choses-là étaient supprimées, ce serait bien moins effrayant.

LE VOISIN

Il le faut, madame, il le faut.

MADAME PAQUET.

Je n'en vois pas la nécessité; car, enfin, j'aurais auprès de moi mon mari et mon fils, que je serais beaucoup plus tranquille; si j'ai à mourir, je pourrais mourir avec eux.

LE VOISIN.

Vous les avez donc quittés?

MADAME PAQUET.

On nous a séparés, monsieur, on nous a séparés. Il y avait un monde affreux, c'était à qui entrerait le premier dans les voitures. J'étais si émue que je me suis trouvée ici sans m'en douter. Je vous prenais pour mon mari, monsieur; j'avais fermé les yeux, je n'y voyais plus. Ah! mon Dieu!

LE VOISIN.

C'est la station.

MADAME PAQUET.

Qui siffle comme ça! (Mettant la tête à la portière.) Monsieur Paquet!

UNE VOIX.

Oui.

MADAME PAQUET.

Ce n'est pas la voix de mon mari.

UNE VOIX.

Sans doute un plaisant.

MADAME PAQUET.

C'est de bien mauvais goût, dans tous les cas.

LE VOISIN.

Commencez-vous à vous rassurer ?

MADAME PAQUET.

Je le serais, si j'avais avec moi mon fils et mon mari. Ah ! mon Dieu ! ah ! ah ! au secours, au secours ! nous voilà perdus !

LE VOISIN.

C'est un convoi.

MADAME PAQUET.

De blessés ? Mon mari ! mon mari ! mon enfant ! mon enfant !

LE VOISIN.

C'est un convoi de marchandises.

MADAME PAQUET.

Vous avez dit un convoi, vous dites de marchandises pour ne pas m'alarmer... Mon Dieu ! mon Dieu !

LE VOISIN.

Nous serions arrêtés.

MADAME PAQUET.

Je me suis crue perdue !... Sans vous prévenir ! sans vous rien dire !... J'en suis toute retournée ; j'en ai la chair de poule... Il y en a encore beaucoup à passer ?

LE VOISIN.

C'est le premier.

MADAME PAQUET.

C'est à en mourir. Monsieur, je vous demande bien pardon.

LE VOISIN.

Comment donc !...

MADAME PAQUET.

Si fait, monsieur, je suis bien enchantée d'avoir fait votre connaissance.

LE VOISIN.

Vous êtes trop bonne.

MADAME PAQUET.

Sans vous j'étais perdue. Je suis vive, monsieur; mais si vous me connaissiez, vous me rendriez justice ; je n'ai jamais fait de mal à personne... Encore un sifflet !

LE VOISIN.

Encore une station.

LES CONDUCTEURS.

Conflans ! Conflans ! Conflans !

MADAME PAQUET.

Monsieur Paquet !

UNE VOIX.

Oui.

MADAME PAQUET.

C'est encore le même monsieur. Il faut avouer qu'il existe des gens bien manants. Je ne vois pas ce qu'il y a de plaisant de tourner un couteau dans le ventre d'une pauvre femme. Je suis bien assez à plaindre.

LE VOISIN.

Nous voilà tout à l'heure à Mantes; on reste là dix minutes.

MADAME PAQUET.

Vous croyez, monsieur, qu'il n'est rien arrivé à M. Paquet ni à mon fils?

LE VOISIN.

Oui, madame.

MADAME PAQUET.

Vous habitez Paris, monsieur?

LE VOISIN.

Non, madame.

MADAME PAQUET.

C'est comme moi, mais j'y suis venue si jeune, autant dire que j'en suis... Ah ! monsieur !

LE VOISIN.

Encore un convoi.

MADAME PAQUET.

C'est affreux à voir; quand je dis à voir, c'est le tort que j'ai, on voit qu'on ne voit rien, ça passe si vite.

LES CONDUCTEURS.

Poissy! Poissy! Poissy!

MADAME PAQUET, à la portière.

Monsieur Paquet!

UNE VOIX.

Oui.

MADAME PAQUET.

Ce monsieur m'est odieux. (A son voisin.) Approchons-nous, monsieur?

LE VOISIN.

Dans une demi-heure. Voilà des personnes qui nous arrivent.

MADAME PAQUET.

Mais, monsieur, si mon mari venait, où le mettre?

LE VOISIN.

Nous ne pouvons pas nous opposer à ce qu'il vienne des voyageurs.

(Entrée dans la voiture de plusieurs voyageurs.)

MADAME PAQUET.

Messieurs, vous n'auriez pas vu, par hasard, un monsieur assez fort avec un petit garçon?

UN VOYAGEUR.

Nous en avons vu plusieurs.

MADAME PAQUET.

C'est le mien!

LE VOISIN.

Voilà qui doit vous rassurer.

MADAME PAQUET.

Le moyen, avec ce sifflet qui m'entre dans les oreilles?

LE VOISIN.

Nous voilà partis.

PREMIER VOYAGEUR.

Pourvu qu'il ne nous arrive rien.

DEUXIÈME VOYAGEUR.

Jamais d'accident le lundi.

MADAME PAQUET.

Vous croyez, monsieur?

DEUXIÈME VOYAGEUR.

Oui, madame.

MADAME PAQUET.

Cependant nous avons des exemples.

DEUXIÈME VOYAGEUR.

Mon Dieu! puisqu'il faut s'en aller un jour! autant vaut tout de suite!

MADAME PAQUET.

Je ne suis pas de votre avis.

PREMIER VOYAGEUR.

C'est la plus belle mort.

DEUXIÈME VOYAGEUR.

La plupart du temps on ne sait pas ce que vous êtes devenus; c'est désagréable.

PREMIER VOYAGEUR.

Ça me serait ben égal.

MADAME PAQUET.

Tout le monde ne pense pas comme vous.

TROISIÈME VOYAGEUR.

Pour le bonheur qu'on a sur la terre...

PREMIER VOYAGEUR.

Si j'avais des rentes, je ne dis pas.

DEUXIÈME VOYAGEUR.

Mais n'en *avant* pas, comme dit l'autre...

PREMIER VOYAGEUR.

L'ouvrier sera toujours l'ouvrier.

TROISIÈME VOYAGEUR.

C'est pas l'embarras. Dites donc; monsieur Pougin, qu'est pas ouvrier, l'a échappé belle, l'aut' jour.

DEUXIÈME VOYAGEUR.

Nous aut's, nous étions frits.

PREMIER VOYAGEUR.

Moi, j'aimerais mieux être mort que comme on voit des gens.

DEUXIÈME VOYAGEUR.

Ça, c'est ben vrai.

TROISIÈME VOYAGEUR.

Quoi qu'on voudrait que j' plante avec deux bras de moins?

MADAME PAQUET.

Deux bras de moins?

TROISIÈME VOYAGEUR.

Deux bras de moins.

PREMIER VOYAGEUR.

Oui, madame, sans compter les jambes; nous avons des personnes qui ont perdu ça sur les chemins de fer.

MADAME PAQUET.

C'est affreux à penser.

LE VOISIN.

On exagère toujours un peu.

PREMIER VOYAGEUR.

Je dis ce qui est.

MADAME PAQUET.

Ah! mon Dieu!

LE VOISIN.

Encore un tunnel.

DEUXIÈME VOYAGEUR.

V'là où j'aimerais pas m'en aller.

PREMIER VOYAGEUR.

On n'y voit pas du tout.

TROISIÈME VOYAGEUR.

Allez donc chercher du secours, une fois enfilés ici !

DEUXIÈME VOYAGEUR.

C'est fini.

PREMIER VOYAGEUR.

Revenez-vous ce soir, les autres ?

TROISIÈME VOYAGEUR.

Ce soir ou demain.

LES CONDUCTEURS.

Meulan ! Meulan ! Meulan !

DEUXIÈME VOYAGEUR.

C'est ici que nous restons.

TROISIÈME VOYAGEUR.

Nous ne périrons pas c'te fois ici.

DEUXIÈME VOYAGEUR.

Il paraît.

TROISIÈME VOYAGEUR.

Ça s'ra pour une autre.

PREMIER VOYAGEUR.

Conducteur ?

LE CONDUCTEUR.

Voilà !

(Descente des voyageurs.)

MADAME PAQUET.

Je suis enchantée du départ de ces messieurs.

LE VOISIN.

C'étaient des plaisants.

MADAME PAQUET.

Fort mauvais. (La tête à la portière.) Je cherche toujours mon mari.

LE VOISIN.

Vous ne le verrez, à présent, qu'à la station.

MADAME PAQUET.

Pourvu encore qu'il ait son fils avec lui !

LE VOISIN.

C'est probable.

MADAME PAQUET.

Je vous avouerai, monsieur, que j'avais perdu la tête.

LE VOISIN.

Vous voyagez pour la première fois en chemin de fer?

MADAME PAQUET.

Oui, monsieur, et la dernière.

LE VOISIN.

Vous voyez cependant que ce n'est pas bien effrayant.

MADAME PAQUET.

Je ne suis pas encore bien rassurée. Tiens, j'ai là mon billet dans mon estomac.

LE VOISIN.

Voulez-vous me permettre...?

MADAME PAQUET.

Tout ce que vous voudrez.

LE VOISIN

Vous allez...?

MADAME PAQUET.

A Érouval.

LE VOISIN.

De quel côté?

MADAME PAQUET.

Près Pontoise.

LE VOISIN.

Mais vous êtes allée beaucoup trop loin, fallait vous arrêter à Conflans.

MADAME PAQUET.

Vous croyez?

LE VOISIN.

Certainement, j'en suis sûr. Vous allez à Mantes. Voyez Conflans sur votre carte.

MADAME PAQUET.

C'est la faute à M. Paquet. Croyez-vous qu'il ne lui soit rien arrivé?

LE VOISIN.

Je le crois. Ils seront restés à vous attendre. Quand nous serons à Mantes, vous retournerez à Conflans par le premier convoi.

MADAME PAQUET.

Celui-ci ne pourrait pas retourner?

LE VOISIN.

Pas à présent, à moins d'aller à Rouen.

MADAME PAQUET.

Mais, monsieur, que vais-je devenir toute seule?

LE VOISIN.

Vous allez vous arrêter à Mantes.

MADAME PAQUET.

Oui, monsieur.

LE VOISIN.

De là vous retournerez à Conflans.

MADAME PAQUET.

Sans vous, monsieur, j'étais perdue, j'allais à Rouen sans mon mari et mon fils. Ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que l'on va m'attendre chez papa. Vous devez le connaître, monsieur Parrain?

LE VOISIN.

Non, madame.

MADAME PAQUET.

Il a demeuré cinquante-deux ans à Paris, rue des Bourdonnais. Il est assez connu à Paris.

LE VOISIN.

Je ne suis pas de Paris.

MADAME PAQUET.

C'est donc ça! Encore un sifflet.

LE VOISIN.

Nous voilà arrivés à Mantes.

MADAME PAQUET.

Je ne suis pas encore au bout de mes peines.

LES CONDUCTEURS.

Mantes! Mantes! Mantes!

MADAME PAQUET.

Adieu, monsieur.

LE VOISIN.

Votre serviteur.

MADAME PAQUET.

Rue de la Verrerie, 39, madame Paquet. Si vous venez jamais à Paris...

LE VOISIN.

Madame...?

MADAME PAQUET.

Paquet, 39.

LE VOISIN.

Oui, madame.

MADAME PAQUET, au conducteur.

Monsieur, je vais à Conflans.

LE CONDUCTEUR.

Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt?

MADAME PAQUET.

Comment aurais-je pu le dire, monsieur? j'étais sans connaissance quand j'ai été portée dans la voiture. Je m'en plaindrai, monsieur, je m'en plaindrai.

LE CONDUCTEUR.

Ça sera comme vous voudrez.

MADAME PAQUET.

Puisque vous le prenez sur ce ton-là, je vais le faire: où est le bureau, s'il vous plaît?

LE CONDUCTEUR.

A droite, la porte à gauche.

MADAME PAQUET.

Je vais exiger que l'on me rende mon mari et mon fils. Où est le propriétaire?

LE CHEF DE LA STATION.

Que voulez-vous, madame?

MADAME PAQUET.

Je veux mon Paquet.

LE CHEF DE LA STATION.

Si vous voulez prendre la peine de passer au bureau des bagages.

SCÈNES

DE

MÉLOMANIE BOURGEOISE

LES CHARMES DE L'ÉTUDE

PERSONNAGES

MONSIEUR GODET.
MADAME GODET.
OCTAVIE, leur fille.
LA BONNE.

La scène à Paris chez les époux Godet.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME GODET, OCTAVIE à son piano.

MADAME GODET.

Où est ton père?

OCTAVIE.

Il vient de sortir.

MADAME GODET.

Tu ne sais pas où il est allé?

OCTAVIE.

Chez le marchand de musique pour ses bonbons.

MADAME GODET.

Faut toujours que ton père jette son argent par les fenêtres, c'est plus fort que lui ; malheureusement à son âge on ne change pas ; justement, j'ai encore des pralines du jour de l'an, que ne m'en a-t-il demandé?

OCTAVIE.

Ce sont des mauritains qu'il faut, des pralines ne pourraient pas servir.

MADAME GODET.

Des mauritains? qu'est-ce que c'est que ça?

OCTAVIE.

Des bonbons mauritains pour faire chanter les personnes mal disposées !

MADAME GODET.

On ne sait vraiment qu'inventer ; des bonbons pour faire chanter, à présent ! Il ferait bien d'en prendre, monsieur ton père, lui qui n'a jamais pu mettre sur l'air *Mon ami Pierrot*. Eh bien ! ma chérie, ça va-t-il, ton piano? es-tu contente? as-tu bien travaillé?

OCTAVIE.

Oui, maman.

MADAME GODET.

Tu n'auras pas peur?

OCTAVIE.

Je ne promets pas cela.

MADAME GODET.

Tiens, voilà ce qui me passe : c'est qu'avec un talent comme le tien, tu en sois encore à ne savoir où te fourrer quand il s'agit de jouer devant du monde. Au reste, ça me paraissait bien joli de mon lit, ce que tu travaillais ce matin à ton piano ; comment ça s'appelle?

OCTAVIE.

Nabuchodonosor.

MADAME GODET.

N'est-ce pas cette musique-là que vous êtes allés voir avec ton père?

OCTAVIE.

Oui, maman.

MADAME GODET.

Comment as-tu dit?

OCTAVIE.

Nabuchodonosor.

MADAME GODET.

Encore un drôle de nom. J'en fais bien mon compliment à son parrain.

OCTAVIE.

C'est très-beau pour la main gauche.

MADAME GODET.

Tant que tu voudras; je préfère avec les deux mains, c'est bien plus gracieux. Puisqu'on a deux mains, c'est pour s'en servir. Mon Dieu! que je voudrais donc être à ce soir! Je ne vais pas vivre d'ici là. Surtout, ma chérie, n'aie pas peur, je t'en prie.

OCTAVIE.

Je ferai mon possible.

MADAME GODET.

Tu seras bien gentille. A quelle heure vient ta maîtresse?

OCTAVIE.

A midi.

MADAME GODET.

L'heure juste où la petite d'en-bas prend sa leçon; ça va faire un joli duo.

OCTAVIE.

J'ai absolument besoin de repasser mon morceau.

MADAME GODET.

C'est égal, ça n'en est pas moins très-ennuyeux. On ne veut pas de bêtes dans la maison; j'aimerais bien mieux trente-six chiens que tous ces pianos qu'on est venu nous camper à tous les étages. Au surplus, ce que je t'en dis, c'est dans ton intérêt, dans l'intérêt à ma fifille; êtes-vous toujours fifille à memère?

OCTAVIE.

Oui, maman.

MADAME GODET.

La vraie fifille à sa memère?

OCTAVIE.

Oui, maman.

MADAME GODET.

En ce cas, baisez-la, sa memère. Dis donc, Tavie?

OCTAVIE.

Maman?

MADAME GODET.

Je pense à une chose. Si tu allais un peu te rapproprier… tu reprendrais ton piano après; qu'en dis-tu? ça te reposerait.

OCTAVIE.

Ça ne me fatigue pas, ce sont des exercices.

MADAME GODET.

Des exercices tant que tu voudras; mais ce n'est pas quand on est de ta force qu'on a tant besoin de s'exercer: tu ne me feras jamais croire ça!

OCTAVIE.

Je t'assure…

MADAME GODET.

Je ne sais pas si madame Rabouin va nous faire entendre sa fille?

OCTAVIE.

Je ne sais pas.

MADAME GODET.

Elle aura beau faire des exercices, celle-là, elle aura toujours les doigts comme des baguettes de tambour.

OCTAVIE.

Elle a commencé si tard!

MADAME GODET.

Ce n'est pas une raison. Nous avons des personnes qui ne réussissent à rien. On lui donne, après ça, un maître qui s'y entend comme à ramer des choux. Est-ce que je ne le connais pas, monsieur Peigneux?.. Nous serions bien lotis, ma foi, si nous ne l'avions remercié à temps. Tous agrippeurs de cachets, ces messieurs-là, pas autre chose. Et ta bonne?

OCTAVIE.

Je ne l'ai pas vue.

MADAME GODET.

C'est ta musique qui l'aura fait sauver. Elle ne peut pas la souffrir. Je le lui ai déjà dit: Quand on est si sensible, on ne se met pas en service; on reste chez soi. S'il fallait m'enfuir toutes les fois que tes musiques m'ennuient, je ne serais pas souvent à la maison : il faut pourtant bien s'y faire. J'entends ton papa.

LES MÊMES, MONSIEUR GODET.

MADAME GODET.

Qu'as-tu donc à taper les portes comme tu fais, monsieur Godet?

MONSIEUR GODET.

J'ai que le diable s'en mêle, voilà ce que j'ai.

MADAME GODET.

Ça ne va donc pas comme tu veux?

MONSIEUR GODET.

Il s'en faut de tout. Tu sais bien, Tavie, cet accordeur dont on m'avait parlé?

OCTAVIE.

Oui, papa.

MONSIEUR GODET.

La personne qui devait me le procurer ne s'en est pas plus occupée que du Grand Turc.

MADAME GODET.

Ça ne m'étonne pas; rien de tel que de faire ses affaires soi-même.

MONSIEUR GODET.

Quand je lui en ai parlé, elle n'a pas eu l'air de savoir ce que je voulais dire.

MADAME GODET.

Et pas moyen de s'en passer?

OCTAVIE.

Non, maman, impossible.

MADAME GODET.

Ah çà! décidément, c'est donc un cheval à l'écurie, qu'un piano? J'étais enchantée qu'il fût mort ce petit bonhomme qui venait accorder ici, pour ne plus le voir; et nous voilà en quête d'un autre! Voyons, voyons, puisqu'on ne peut s'en passer, ne perdons pas de temps à nous regarder deux heures dans le blanc des yeux; faut en sortir. Où demeure cette personne, monsieur Godet? je vas un peu la mettre au pied du mur; sois tranquille, faudra bien qu'elle me le trouve, où elle dira pourquoi.

MONSIEUR GODET.

Tu n'y penses pas.

MADAME GODET.

Je pense, avant tout, à ce que ma fille aille comme il faut ce soir, c'est à quoi je pense.

MONSIEUR GODET.

Il serait plus convenable que j'y allasse.

MADAME GODET.

Tu devrais alors être déjà parti. Tiens, je m'en vas, car de te voir depuis ce matin faire cent fois le tour de la maison et n'avancer à rien, c'est à me faire tourner en bourrique, voilà l'effet que ça produit sur moi. Tavie, si tu m'en crois, tu vas déjeuner, tu feras comme moi; bien le bonjour. (Elle sort.)

MONSIEUR GODET, OCTAVIE.

MONSIEUR GODET.

C'est comme pour ces bonbons, j'en ai demandé à trois marchands, tous m'ont remis à tantôt. Bon ! voilà ma poche décousue à présent!... As-tu bien étudié ce matin?

OCTAVIE.

Autant que maman me l'a permis.

MONSIEUR GODET.

On s'enferme dans ces cas-là.

OCTAVIE.

Je n'ai pas osé.

MONSIEUR GODET.

Je t'enfermerai la première fois. C'est bien la meilleure femme du monde, ta pauvre mère; mais en fait de musique... Voyons, joue-moi ton morceau.

OCTAVIE.

Oui, papa.

MONSIEUR GODET.

Et surtout ne te presse pas. Tu vas toujours la poste; c'est là ton défaut. (Octavie se remet au piano.) Plus large, chère amie, plus large, attaque bien le temps fort.

OCTAVIE.

Mademoiselle Latifol ne veut pas que j'attaque ainsi.

MONSIEUR GODET.

Elle n'y entend rien, la pauvre fille; on dirait que c'est sur son piano que jouent ses élèves, tant elle a peur qu'on attaque... Plus fort, c'est mou... Plus fort... A la bonne heure... très-bien... comme un ange... c'est ça... à merveille... Si tu peux jouer comme ça ce soir, nous sommes sauvés... Voyons encore une petite fois ce passage... Plus large, ne crains pas d'attaquer... Bien, bien, très-bien... à la bonne heure.

OCTAVIE.

Est-ce bien, les trilles?

MONSIEUR GODET.

Plus soutenu. Ne commence pas si vite... Bien, très-bien... Tiens-toi droite... les coudes à la hauteur des hanches; c'est ça! Dégage bien tes poignets, n'aie pas l'air d'un poulet qu'on va mettre à la broche.

OCTAVIE.

Et pour le *cantabile?*

MONSIEUR GODET.

Plus soutenu... Penche un peu la tête de côté, ça donne plus de grâce... jamais de roideur.

LES MÊMES, MADAME GODET, LA BONNE.

LA BONNE.

Mam'selle, madame dit comme ça que vous veniez déjeuner.

MONSIEUR GODET.

Un moment, qu'elle finisse ses arpéges.

MADAME GODET

Eh bien! sera-ce pour aujourd'hui?

LA BONNE.

Elle dit qui faut qu'elle finisse ses asperges.

MADAME GODET.

On les finira plus tard, nous avons le temps... Monsieur Godet, si tu ne vas pas chez le pâtissier, nous aurons nos gâteaux, comme la dernière fois, au moment où l'on s'en ira.

MONSIEUR GODET.

Je vais d'abord pour l'accordeur, c'est l'essentiel; tu as là une quinte horriblement fausse... Tiens, écoute.

MADAME GODET.

Je n'écoute rien.

MONSIEUR GODET.

La, mi, la, mi; trop bas d'un tiers de ton.

MADAME GODET.

Je te promets que si les gâteaux viennent à temps, on s'inquiétera bien de ta quinte. Retire-toi un peu, monsieur Godet, j'ai quelque chose à prendre par là.

MONSIEUR GODET.

Tu prends la clef?

MADAME GODET, prenant la clef du piano, qu'elle fourre dans sa poche après l'avoir fermé.

Faudra bien à présent qu'on m'écoute.

MONSIEUR GODET.

Tu ne lui donnes pas le temps d'étudier.

MADAME GODET.

Assez d'études comme ça pour aujourd'hui, faut que mon ménage se fasse, je n'ai pas envie d'attendre jusqu'à quatre heures. Viens, Tavie, viens avec memère.

OCTAVIE.

Oui, maman.

MONSIEUR GODET.

Je vais voir à l'accordeur.

MADAME GODET.

Passe en même temps pour nos gâteaux.

MADAME GODET, OCTAVIE, LA BONNE.

MADAME GODET.

Bon! voilà qu'on sonne. Charlotte!

LA BONNE.

Madame?

MADAME GODET.

Allez voir un peu ce que c'est. Eh bien! ton père a-t-il paru content?

OCTAVIE.

Oui, maman.

MADAME GODET.

Ne t'en fie pas trop à lui, je n'ai pas grand'foi en ses reliques; il veut trancher du grand musicien : parce qu'il racle du violon avec d'autres bons hommes de sa force, il se croit le premier moutardier du pape; mais, entre nous, ce n'est pas un phénix, tant s'en faut.

LA BONNE.

T'nez, mam'selle, v'là vot' maîtresse.

MADAME GODET.

Mam'selle Latifol?

LA BONNE.

Elle est là qu'ôte ses socques dans l'antichambre.

MADAME GODET.

Le diable l'emporte de venir avant que tu sois rappropriée; quand tu es prête, elle nous fait toujours tort de vingt minutes, je l'ai remarqué. (Très-haut à la bonne.) Eh bien! que faites-vous là plantée comme un cierge? Faites donc entrer mademoiselle Latifol!

LA LEÇON

PERSONNAGES

LES PRÉCÉDENTS.
MADEMOISELLE LATIFOL.
PHILOCLÈS, frère d'Octavie.
UN GARÇON ÉPICIER.

MADAME GODET, OCTAVIE, MADEMOISELLE LATIFOL.

MADAME GODET.

Bonjour, mademoiselle, et votre irritation?

MADEMOISELLE LATIFOL.

Vous êtes bien-bonne, je vais beaucoup mieux.

MADAME GODET.

Vous avez fait ce que je vous ai dit?

MADEMOISELLE LATIFOL.

Oui, madame.

MADAME GODET.

Du lierre terrestre?

MADEMOISELLE LATIFOL.

Oui, madame.

MADAME GODET.

Coupé dans du lait : rien de meilleur. Avec ça, vous êtes toujours par voie et par chemin, vous n'arrêtez pas beaucoup.

MADEMOISELLE LATIFOL.

Non, madame.

MADAME GODET.

Voilà encore un métier que je n'aurais pas voulu pour ma fille. Qu'est-ce que vous avez là, sous le bras, sans être trop curieuse?

MADEMOISELLE LATIFOL.

Un quadrille de *Nabuchodonosor* pour mademoiselle Claret, la plus jeune.

MADAME GODET.

Il paraît qu'il n'y a plus que ce monsieur-là, en fait de musique.

MADEMOISELLE LATIFOL.

C'est ce qu'il y a de plus nouveau.

MADAME GODET.

Elle va bien, madame Claret?

MADEMOISELLE LATIFOL.

Oui, madame.

MADAME GODET.

Il y a une éternité que je n'ai vu ces dames. Savez-vous si sa tante est toujours ici, à madame Claret?

MADEMOISELLE LATIFOL.

Elle y était encore hier.

MADAME GODET.

Vous ne savez pas si elles ont vu madame Martineau avant son départ?

MADEMOISELLE LATIFOL.

Non, madame. (A Octavie.) Quand vous voudrez, mademoiselle, nous commencerons.

OCTAVIE.

Oui, mademoiselle.

MADEMOISELLE LATIFOL.

Avons-nous bien étudié?

MADAME GODET.

Ne m'en parlez pas. Depuis qu'elle est levée, elle ne

fait que ça... Elle a été bien enrhumée, à ce que j'ai ouï dire, madame Claret?

MADEMOISELLE LATIFOL.

Très-enrhumée, oui, madame.

OCTAVIE.

Par où vais-je commencer?

MADEMOISELLE LATIFOL.

Par ouvrir votre piano, si vous voulez bien.

OCTAVIE.

Maman, la clef, s'il te plaît?

MADAME GODET.

Je n'y pensais plus, je l'ai fourrée dans ma poche. Tiens.

MADEMOISELLE LATIFOL.

Voyons un peu votre tarentelle, ça vous fera les doigts.

OCTAVIE.

J'aimerais mieux quand je serai plus en train.

MADAME GODET.

Quand elle sera plus en train, s'il vous plaît, mademoiselle Latifol.

MADEMOISELLE LATIFOL.

Alors, le morceau de ce soir.

MADAME GODET.

Elles ne sont plus, je crois, très-bien, madame Claret et madame Martineau? l'avez-vous ouï dire?

MADEMOISELLE LATIFOL.

Non, madame.

MADAME GODET.

Je compte l'aller voir la semaine prochaine, madame Claret.

MADEMOISELLE LATIFOL.

(A son élève.) Un peu plus vite, il semble que vous dormiez.

MADAME GODET.

S'il fait beau temps, autrement je reste à la maison.

MADEMOISELLE LATIFOL.

N'attaquez pas si fort, pas si fort, ça donne un jeu dur.

LES MÊMES, UN PETIT GARÇON une trompette à sa bouche.

LE PETIT GARÇON.

Turlututu, turlututu!

MADAME GODET.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LE PETIT GARÇON.

Charlotte veut pas que je joue avec ma trompette dans la cuisine.

MADAME GODET.

Ce n'est pas une raison pour venir ici; cette fille est folle.

LE PETIT GARÇON.

Elle a dit que je vienne.

MADAME GODET.

Ça n'a pas le sens commun; tu vois bien, mon minet, que ta sœur prend sa leçon; sois donc raisonnable.

LE PETIT GARÇON.

Puisqu'elle ne veut pas, ma bonne, que je fasse aller ma trompette dans la cuisine.

MADEMOISELLE LATIFOL.

Ne vous penchez pas ainsi au *cantabile*, c'est du charlatanisme.

MADAME GODET.

Que veut-elle donc faire avec ce que vous lui portez là, mam'selle Claret? Voilà tout au plus trois mois qu'elle a commencé la musique?

MADEMOISELLE LATIFOL.

C'est sa maman qui le veut, elle a désiré qu'elle fasse danser à la noce de sa sœur.

MADAME GODET.

Sa sœur se marie? contez-moi donc ça.

MADEMOISELLE LATIFOL.

Oui, madame, dans un mois.

MADAME GODET.

Dans un mois?

MADEMOISELLE LATIFOL.

Oui, madame.

MADAME GODET.

Voilà qui est plaisant, par exemple ! et avec qui, s'il vous plaît ?

MADEMOISELLE LATIFOL.

Je ne sais pas.

MADAME GODET.

On finira bien par le savoir.

MADEMOISELLE LATIFOL.

Si bémol ! vous faites un si naturel.

OCTAVIE.

C'est mon doigt qui a glissé sur la touche noire.

MADAME GODET.

J'ai toujours dit qu'on les faisait trop étroites, ces touches-là, le doigt ne peut pas tenir dessus.

LE PETIT GARÇON.

Turlututu, turlututu!

MADAME GODET.

Philoclès, je t'en prie, mon minet, va retrouver Marie.

PHILOCLÈS.

Elle dit, comme ça, que la musique l'embête.

MADAME GODET.

Qu'est-ce, monsieur, que ce vilain mot-là ? Est-ce encore de votre bonne que vous le tenez ?

PHILOCLÈS.

Oui, maman.

MADAME GODET.

Je m'en expliquerai avec elle. Je vous défends de jamais le prononcer devant moi.

MADEMOISELLE LATIFOL.

Fa dièze!

PHILOCLÈS.

Turlututu!

MADAME GODET

Philoclès!

PHILOCLÈS.

Oui, maman.

OCTAVIE.

Je ne vois pas de dièze.

MADEMOISELLE LATIFOL.

Il en faut un, c'est une faute.

MADAME GODET.

Ton père a la malheureuse habitude de toujours acheter sans regarder; si l'on n'y fait pas attention, les marchands ne demandent qu'à vendre leurs musiques sans dièzes; c'est tout profit pour eux.

LES MÊMES, LA BONNE.

LA BONNE.

C'est l'épicier qu'aurait à vous parler.

MADAME GODET.

Je suis occupée.

LA BONNE.

C'est ce que j'y ai dit. Faut-t'y y dire qui r'vienne?

MADAME GODET.

Pourquoi, d'abord, est-il venu? voilà ce qu'il faut savoir.

LA BONNE.

Pour de la bougie.

MADAME GODET

Qu'il entre.

PHILOCLÈS

Veux-tu que j'aille avec elle, dis, maman?

MADAME GODET.

Allez, et que je ne vous revoie plus. Je n'en reviens pas du mariage de mademoiselle Claret.

MADEMOISELLE LATIFOL.

Une, deux, trois, quatre.—Do, si, do, sol.—Mi, ré, mi, do. — Sol, la, sol, mi. — Do. Divisez bien vos temps.

MADAME GODET.

Et d'en faire mystère encore! voilà ce que je ne conçois pas. Je vous promets que lorsque je la verrai, madame Claret, je ne lui en ouvrirai pas la bouche, je ne veux même pas avoir l'air de le savoir.

LES MÊMES, UN GARÇON ÉPICIER, LA BONNE, PHILOCLÈS.

PHILOCLÈS.

Maman, voilà l'épicier.

MADEMOISELLE LATIFOL, à son élève.

Vous ne divisez pas bien.

MADAME GODET.

Que m'apportez-vous là?

MADEMOISELLE LATIFOL.

Il faudra travailler ce passage au métronome.

L'ÉPICIER.

Je vous apporte vos bougies.

MADAME GODET.

Pourquoi M. Vanin ne s'est-il pas donné la peine de venir lui-même?

L'ÉPICIER.

Il était sorti quand on est venu.

MADAME GODET.

De sorte que si j'ai besoin d'explications, cela m'est impossible.

MADEMOISELLE LATIFOL.

Arpégez cet accord. Sol, si, ré, fa, la.

MADAME GODET.

Où sont vos bougies?

MADEMOISELLE LATIFOL.

Lâchez donc la pédale.

MADAME GODET.

Ce ne sont pas les bougies que j'ai demandées.

L'ÉPICIER.

Si, madame.

MADAME GODET.

Non, monsieur ; à moins d'avoir perdu la tête, et je ne crois pas en être là, je ne peux pas avoir fait une commande pareille. Ces bougies-là sont deux cents fois trop grosses pour mes flambeaux, ce sont des cierges.

MADEMOISELLE LATIFOL.

La pédale ! la pédale !

L'ÉPICIER.

On m'a pourtant dit que c'étaient celles que madame avait dit.

MADAME GODET.

C'est impossible, jamais elles n'entreront dans mes bobèches.

L'ÉPICIER.

En raclant avec un couteau.

MADAME GODET.

En raclant avec dix couteaux.

MADEMOISELLE LATIFOL, à Octavie.

Vous ne pouvez pas aller sans métronome.

OCTAVIE.

Maman !

MADAME GODET.

Oui, ma fille. (A l'épicier.) C'est décidément une plaisanterie que ces bougies-là, soyez de bonne foi.

OCTAVIE.

Maman !

MADAME GODET.

Oui, ma minette. (A l'épicier.) Il est impossible de les faire entrer, je serais forte comme un Turc qu'elles n'entreraient pas.

OCTAVIE.

Maman !

MADAME GODET.

Que veux-tu, chère ange ?

OCTAVIE.

Mon métronome.

MADAME GODET.

Demande à monsieur ton frère.

OCTAVIE.

Philoclès ?

PHILOCLÈS.

C'est pas moi.

OCTAVIE.

Qu'as-tu fait de mon métronome ?

MADAME GODET.

Du métronome de ta sœur ? vilain enfant ! qu'en as-tu fait ?

PHILOCLÈS.

C'est pas moi qui l'a cassé.

OCTAVIE.

Il est donc cassé ?

MADAME GODET.

Est-ce qu'il ne brise pas tout ?

MADEMOISELLE LATIFOL.

Vous prendrez la pédale à ce passage. J'ai entendu, l'autre jour, un Allemand qui prenait toujours la pédale ; on l'admirait beaucoup.

MADAME GODET.

Je suis très-mécontente de mes bougies, dites-le bien à M. Vanin.

L'ÉPICIER.

Vous faut pas aut' chose?

MADAME GODET.

Pas de longtemps.

L'ÉPICIER.

Salut tout le monde, la compagnie. (Il sort.)

MADEMOISELLE LATIFOL, à Octavie.

Il nous faudra revoir tout cela.

MADAME GODET.

Nous comptons sur vous, ce soir, mademoiselle ; vous me le promettez?

MADEMOISELLE LATIFOL.

A quelle heure, madame?

MADAME GODET.

A huit heures. Vous seriez bien aimable de venir un peu avant... Dites-moi franchement si Tavie ira bien ce soir.

MADEMOISELLE LATIFOL.

Je l'espère.

MADAME GODET.

Je ne vous dis pas de venir dîner aujourd'hui, c'est tout au plus si nous dînerons : nos deux lits sont dans la cuisine, songez un peu...

MADEMOISELLE LATIFOL.

Vous comptez avoir beaucoup de monde?

MADAME GODET.

Moins que la dernière fois. Vous vous rappelez quelle

cohue, la dernière fois : c'était à ne pas se retourner, c'est ce jour-là que madame Reversy a perdu ses socques, ce qui, par parenthèse, m'a assez contrariée ; je ne l'ai plus revue, comme si c'eût été ma faute : je trouve ça du dernier mesquin.

MADEMOISELLE LATIFOL.

Adieu, madame.

MADAME GODET.

Sans adieu. Et votre parapluie que vous nous laissez ?

MADEMOISELLE LATIFOL.

Je l'oubliais, pardon.

MADAME GODET.

Tavie, reconduis ta maîtresse.

OCTAVIE.

Oui, maman.

MADEMOISELLE LATIFOL.

Je vous en prie, ne vous dérangez pas.

MADAME GODET.

Comment donc ! ce serait poli, pour le coup ! A ce soir.

MADEMOISELLE LATIFOL.

Oui, madame. (Elle sort.)

LES PRÉPARATIFS DE LA SOIRÉE

PERSONNAGES

MADAME GODET.
MONSIEUR GODET.
OCTAVIE.
L'ACCORDEUR.
ÉDOUARD, élève du Conservatoire.

MONSIEUR GODET, L'ACCORDEUR, MADAME GODET, OCTAVIE.

MONSIEUR GODET, triomphant.

Enfin, je l'ai déniché!

MADAME GODET.

Qu'as-tu déniché?

MONSIEUR GODET.

Mon accordeur.

MADAME GODET.

C'est monsieur?

MONSIEUR GODET.

J'ai assez couru... un des bons, si ce n'est pas le meilleur.

MADAME GODET.

Ils sont tous fameux, à t'entendre.

MONSIEUR GODET.

Celui-ci, vois-tu, c'est du nanan.

MADAME GODET.

Prends garde, tu vas le faire rougir.

MONSIEUR GODET.

J'aurais beau dire, il n'entendra rien.

MADAME GODET.

Il est donc sourd?

MONSIEUR GODET.

Il est Allemand.

MADAME GODET.

J'y suis. Il est d'un beau laid! Je n'ai que faire ici, je vous tire ma révérence. Tavie, tu vas venir avec memère, nous allons prendre un petit bouillon.

OCTAVIE.

Oui, maman.

MADAME GODET.

Baisez memère.

LE SALON

MADAME GODET, LA BONNE, PHILOCLÈS.

MADAME GODET.

Je crois que mon salon, quand une fois nous l'aurons allumé, ne sera pas plus laid qu'un autre.

LA BONNE.

Oui, oui, ce s'ra bien gentil.

MADAME GODET.

J'en suis toujours pour ce que j'ai dit, ces bougies sont bien trop grosses pour mes bobèches. Ça n'a pas de grâce. ça ne dit rien. Prends donc garde, Philoclès, tu as manqué me jeter par terre.

PHILOCLÈS.

Je l'ai pas fait exprès.

MADAME GODET.

Tu es toujours dans mes jambes. Je sais bien que tu ne l'as pas fait exprès, tu n'as pas l'intention de tuer ta mère,

je te rends bien cette justice-là, mais ça pouvait arriver. Voyons, venez m'embrasser. Pourquoi ne pas toujours être gentil et raisonnable, quand vous savez que ça me ferait tant de plaisir?

PHILOCLÈS.

Je serai bien gentil et bien raisonnable.

MADAME GODET.

Vous me le promettez?

PHILOCLÈS.

Oui, maman, je te le promets.

MADAME GODET.

Bien sûr?

PHILOCLÈS.

Oui, maman.

LA BONNE.

Prends garde de le perdre. Dites donc, madame?

MADAME GODET.

Eh bien?

LA BONNE.

Avez-vous vu ce gros violon qu'on vient d'apporter?

MADAME GODET.

Si je l'ai vu! c'est moi qui l'ai reçu.

LA BONNE.

Qui ça qui va le faire aller?

MADAME GODET.

C'est M. Carré; vous connaissez bien M. Carré?

LA BONNE.

Ce petit monsieur qu'est tout de travers?

MADAME GODET.

Précisément.

LA BONNE.

Comment qui s'y prend pour faire aller ça?

MADAME GODET.

Il monte à cheval dessus, prend son archet, et le voilà

parti, pas plus gêné que vous quand vous faites une omelette.

LA BONNE.

V là ce que je voudrais voir.

MADAME GODET.

Vous le verrez.

LA BONNE.

C'est moi qui va rire.

MADAME GODET.

C'est ce qui arrive toujours la première fois.

LA BONNE.

En aurez-vous beaucoup, de ces gros violons-là?

MADAME GODET.

C'est bien assez d'un. Je n'en voulais même pas, ça tient bien trop de place, c'est ma fille qui m'en a tant et tant priée, que j'ai fini par lui céder.

PHILOCLÈS.

Tiens, maman, comme je suis gentil!

MADAME GODET.

Puisque vous savez l'être quand vous voulez, pourquoi êtes-vous autrement?

PHILOCLÈS.

Je le serai toujours. Dis donc, maman?

MADAME GODET.

Eh bien?

PHILOCLÈS.

Veux-tu que j'y touche au gros violon, pour la peine d'avoir été sage?

LA BONNE.

En v'là une idée!

MADAME GODET.

Cela n'est pas nécessaire.

PHILOCLÈS.

Rien qu'un tout petit peu.

MADAME GODET.

Je vous le défends. Seulement, si vous êtes raisonnable, quand votre papa reviendra, il vous le fera aller.

PHILOCLÈS.

Voudrais le faire aller tout de suite. (On sonne.)

LA BONNE.

Bon ! v'là le gendarme.

PHILOCLÈS.

Pas vrai.

MADAME GODET.

J'en suis bien aise. Charlotte, allez ouvrir au gendarme.

LA BONNE.

Oui, madame.

PHILOCLÈS.

Non, non, veux pas.

MADAME GODET, à la porte.

Venez, monsieur le gendarme, donnez-vous la peine de monter, venez chercher un petit garçon qui n'est pas sage. Tiens, l'entends-tu qui monte ?

PHILOCLÈS.

Maman ! maman !

MADAME GODET.

Sauve-toi, sauve-toi; voilà Charlotte qui va lui ouvrir.

MADAME GODET, LA BONNE, ÉDOUARD.

LA BONNE.

T'nez, madame, v'là l'restant d'nos écus.

MADAME GODET.

C'est toi ! et ta flûte ?

ÉDOUARD.

La voilà.

MADAME GODET.

As-tu dîné?

ÉDOUARD.

Maman m'a fait dîner avant de venir.

MADAME GODET.

Est-ce bien vrai? Prends toujours quelque chose; à ton âge on a toujours faim.

ÉDOUARD.

Non, madame, je vous assure.

MADAME GODET.

Tu as tort de faire des façons. Ah çà! tu as donc pu avoir congé à ton théâtre?

ÉDOUARD.

Ça n'a pas été sans peine.

LA BONNE.

Est-il heureux, ce monstre-là, d'aller à la comédie tous les jours! Viens déjeuner, Jacquot.

ÉDOUARD.

Non, je vous dis, je n'ai pas faim.

MADAME GODET.

Comment as-tu pu décider ton chef d'orchestre, qu'on dit si dur?

ÉDOUARD.

Je me suis fait remplacer.

MADAME GODET.

Au fait, entre vous, vous trouvez moyen de vous arranger.

ÉDOUARD.

Moyennant quarante sous.

MADAME GODET.

Ça ne laisse pas de faire une somme au bout de l'an.

ÉDOUARD.

C'est un prix fait comme les petits pâtés.

MADAME GODET.

Je n'entends pas que tu y sois de ta poche; puisque ça ne te rapporte pas, que ça ne te coûte rien. Charlotte!

LA BONNE.

Madame?

MADAME GODET.

Je n'ai pas d'argent sur moi, vous lui remettrez ses quarante sous.

LA BONNE.

Oui, madame. Dieu! est-il crotté!

ÉDOUARD.

C'est en descendant de cabriolet.

MADAME GODET.

Tu te décrotteras dans la cuisine. Je n'entends pas que tu viennes ici comme un barbet. Ah çà! nous avons un vieux compte à régler ensemble: pourquoi ne te voit-on plus? Y a-t-il moyen de le savoir?

ÉDOUARD.

Rapport à mes leçons.

MADAME GODET.

Tu as donc trouvé des élèves?

ÉDOUARD.

J'en ai deux.

MADAME GODET.

Tu sauras que Tavie fera grand effet ce soir; sa maîtresse en est enchantée. Et ta maman?

ÉDOUARD.

Encore malade.

MADAME GODET.

Tu ne dis pas ça pour l'excuser?

ÉDOUARD.

Je vous assure, bien vrai.

MADAME GODET.

C'est que voilà plus de trois mois qu'elle a un col à m'arranger; je n'en ai pas de nouvelles.

ÉDOUARD.

Ce matin, elle a voulu se lever pour travailler, elle n'a pas pu rester debout.

MADAME GODET.

Qu'elle y prenne garde, ça lui jouera un mauvais tour. Vois ton père; je ne me suis pas trompée sur son compte. Combien déjà qu'il est mort?

ÉDOUARD.

Trois ans.

MADAME GODET.

Déjà trois ans! comme le temps passe! Était-elle au Conservatoire, ta maman, le jour de ton prix?

ÉDOUARD.

Elle était au lit.

MADAME GODET.

A-t-elle été contente?

ÉDOUARD.

Elle a pleuré.

MADAME GODET.

Ça aurait pourtant dû lui faire plaisir. Charlotte!

LA BONNE.

Madame?

MADAME GODET.

Dites à monsieur qu'Édouard est ici, s'il n'aurait rien à lui faire faire.

ÉDOUARD.

Oui, madame. (Elle sort.)

MADAME GODET, ÉDOUARD.

MADAME GODET.

Et ta petite sœur?

ÉDOUARD.

Elle a eu la rougeole?

MADAME GODET.

J'ai su ça. Tavie nous joue un grand morceau ce soir.

ÉDOUARD.

Aurez-vous d'autre musique?

MADAME GODET.

Je crois bien, nous aurons M. Carré. (Montrant la basse.) C'est son gros violon que tu vois là.

ÉDOUARD, à part.

Ça promet.

ESTHÉTIQUE TRANSCENDANTALE

Le salon éclairé pour la soirée, le dessus du piano levé, un violoncelle, des pupitres, cahiers de musique, tout l'attirail d'une soirée musicale.

MADAME GODET, MONSIEUR GODET, ÉDOUARD, MONSIEUR ET MADAME PAVERSÉ, MONSIEUR ET MADAME CARRÉ, MONSIEUR BÉGUIN, UN INCONNU, LA BONNE allant et venant. PLUSIEURS AUTRES INVITÉS. Tous ces personnages font irruption dans le salon.

MADAME GODET.

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, approchez-vous donc du feu. Quel temps il fait?

MONSIEUR CARRÉ, accent méridional très-prononcé.

Epouvantable!

ÉDOUARD.

A ne pas mettre une *fugue* à la porte.

MADAME CARRÉ.

Il nous a fallu prendre une voiture.

MADAME GODET.

Je le pense bien! vous seriez plus crottée si vous étiez venue à pied.

LES MÊMES, OCTAVIE, PHILOCLÈS.

MADAME GODET.

Voilà ma fille.

MADAME PAVERSÉ.

Comme elle est grandie !

MADAME GODET.

Ce qu'elle a de mieux, c'est qu'elle est bonne. Embrassez memère.

MADAME PAVERSÉ.

Ça vaut mieux que d'être jolie. La beauté passe, la bonté reste.

MADAME GODET.

Eh bien ! monsieur Carré, avons-nous fait beaucoup de musique cet hiver ?

MONSIEUR CARRÉ.

Énormément.

MADAME CARRÉ.

Il en a tant fait, qu'il n'y avait plus moyen de l'arrêter. Sa poitrine s'en ressentait. J'ai eu beau le lui faire dire par le médecin, tout comme si j'eusse chanté, il n'en a tenu compte.

MONSIEUR GODET.

Vous avez été chez M. Potesson ?

MONSIEUR CARRÉ.

Je n'ai pas pu y aller une seule fois. M. Potesson a eu la maladresse de prendre les mêmes jours que M. Rabivot.

MONSIEUR GODET.

Vous avez dû entendre M. Chevrot, chez M. Rabivot ?

MONSIEUR CARRÉ.

Une seule fois.

MONSIEUR GODET.

Eh bien?

MONSIEUR CARRÉ.

A vous parler franchement, je l'ai trouvé fort au-dessous de sa réputation.

MADAME GODET.

Quel est son instrument?

MONSIEUR CARRÉ.

La flûte.

MADAME GODET.

Voilà un instrument que je n'ai jamais pu souffrir. J'ai là sa flûte, au petit Édouard; j'ai eu vingt fois l'envie de la jeter par la fenêtre; je l'aurais fait si sa mère eût été plus heureuse.

ÉDOUARD.

Bien obligé.

MADAME PAVERSÉ.

Mademoiselle Octavie nous donnera, sans doute, un petit plat de sa façon?

MADAME GODET.

Elle vous jouera un morceau de *Nabucho*... chose, comment donc déjà dis-tu ça, Tavie?

OCTAVIE.

Nabuchodonosor.

MADAME GODET.

Ce n'est pas pour la vanter, ce que je vais vous dire...

MADAME PAVERSÉ.

Elle est bien organisée?

MADAME GODET.

Comme un ange. Mademoiselle Latifol dit, à qui veut l'entendre, que c'est sa meilleure élève, elle en est enchantée. Pas vrai, Tavie?

OCTAVIE.

Oui, maman.

MONSIEUR PAVERSÉ.

J'ai beaucoup entendu parler d'un jeune homme qui a chanté cet hiver chez M. Potesson, un nommé... attendez donc... monsieur... monsieur... ce n'est pas Lamandelle... Beaufilet! monsieur Beaufilet..

MONSIEUR CARRÉ.

Une basse?

MONSIEUR PAVERSÉ.

Précisément. Il a, dit-on, une basse de toute beauté. C'est, à ce qu'on prétend, un élève de Levasseur.

MONSIEUR CARRÉ.

Il peut aller fort bien, je ne le conteste pas; mais, en fait de basse, après ce que j'ai entendu, il ne me reste plus rien à entendre, faut tirer l'échelle.

MONSIEUR PAVERSÉ.

C'est donc Levasseur?

MONSIEUR CARRÉ.

Allons donc!

MONSIEUR PAVERSÉ.

Lablache?

MONSIEUR CARRÉ.

Une belle mauviette, votre Lablache! Vous savez bien qui je veux dire, monsieur Godet?

MONSIEUR GODET.

Je n'y suis pas.

MONSIEUR CARRÉ.

C'était étourdissant!

MONSIEUR PAVERSÉ.

Ah çà! votre basse était donc une pédale d'orgue?

MONSIEUR CARRÉ.

C'était Derivis!

MONSIEUR GODET.

Derivis! je crois bien. Un taureau pour le chant; il était complet. Étiez-vous à Paris de son temps, monsieur Carré?

MONSIEUR CARRÉ.

Malheureusement non. Ce fut à Aix, en Provence, que j'eus l'honneur de l'entendre pour la première fois.

MONSIEUR GODET.

Quel effet produisit-il?

MONSIEUR GODET.

Un effet immense. Le bon Dieu en personne y serait venu, qu'il n'en aurait pas produit davantage, et vous savez s'il est aisé d'en faire accroire au public d'Aix, fin, délicat, connaisseur s'il en fut.

MONSIEUR PAVERSÉ.

J'avoue que je n'en sais rien.

MONSIEUR CARRÉ.

Sachez donc, messieurs, pour votre gouverne, que ce public d'Aix, qui depuis s'est un peu relâché, était alors d'une sévérité, d'un difficile... incroyables! C'est au point que Talma, qui, sans chanter comme Derivis, ne manquait pas d'un certain mérite, n'osa jamais affronter les arrêts du parterre d'Aix.

MONSIEUR BEGUIN.

Il est donc grand, ce parterre?

MONSIEUR CARRÉ.

Pas très-grand; il contenait de cinquante à soixante-dix personnes en se pressant un peu. Mais quelle intelligence! quel sentiment musical! Pour en revenir à Derivis, il se rendait donc à Marseille, lorsqu'il fut happé au passage par un certain M. Desappozades, ancien conseiller au parlement d'Aix, qui depuis huit jours le guettait. Il n'y avait rien de monté. La troupe était à Carpentras: M. Desappozades ne se tint pas pour battu; il remua

ciel et terre, et fit si bien, des pieds et des mains, qu'il finit par lui faire chanter Œdipe. Nous avions alors à Aix une certaine demoiselle Rigolasse ou Bibolasse, enfin n'importe, qui chantait à peu près ; elle voulut bien se charger de la partie d'Antigone.

MONSIEUR GODET.

J'y ai vu madame Branchu.

MADAME GODET.

Qui avait épousé monsieur Branchu.

MONSIEUR CARRÉ.

Vous dire le monde qui assiégea les portes de la salle, vingt-quatre heures à l'avance, serait chose impossible. Il y eut peu d'élus parmi les nombreux appelés ; mais le théâtre était si bien disposé, tellement bien combiné, que les personnes qui ne purent trouver à se placer (il y en eut beaucoup) entendirent mieux, peut-être, à la porte, que non pas dedans. Mon oncle, le propre frère de ma pauvre mère, qui connaissait parfaitement cet effet acoustique de la salle, quitta sa place et s'en eu fut. Bien lui prit. Derivis s'éleva à une hauteur prodigieuse ! Il fut si éclatant, que, de la rue, on le goûta plus distinctement encore que de la salle, et quand, avec cet accent pathétique qui lui était propre, il dit :

Mes yeux souillaient la lumière céleste ;
Ma main les arracha . . . .

toute la salle frémit comme un seul homme ; plusieurs dames, dont un oculiste, s'évanouirent ; la rampe frissonna, le lustre dansa, les quinquets tremblèrent, plusieurs s'éteignirent. Ce ne sont certes pas vos Rubini, vos Tamburini, vos Ronconi, Gardoni et Damoreau-Cinti et tutti quanti qui jamais éteindront les quinquets.

MONSIEUR GODET.

Sa voix n'était pas étouffée !

MONSIEUR CARRÉ.

Pas de la rue; je ne sais pas de la salle...

UN INCONNU.

Il fallait, pour obtenir un pareil résultat, que l'architecte de la salle d'Aix fût immensément ferré sur l'acoustique. Vous le nommez?

MONSIEUR CARRÉ.

Repercussandier. Il était d'Aubagne; c'est un nom bien connu dans tout le Midi, un nom célèbre!

LES MÊMES, IL SIGNOR CAVATINI, ténor italien.

CAVATINI.

Qui qu'il était célèbre dans lé Midi?

MADAME GODET.

Ah! c'est monsieur Cavatini. (A sa voisine.) C'est ce fameux chanteur que je vous parlais. (Mouvement général.)

MONSIEUR GODET.

Comment va cette chère santé?

MADAME GODET.

C'est bien aimable d'être venu, vous qu'on s'arrache.

CAVATINI.

Madama, zé vi saloue; Z'espère qué votre santé il est flourissante? Et votre zarmante damoiselle? Il a touzours son beau talent? Céla mé fait oune grande zoie di l'entendre.

MADAME GODET.

Pas plus qué moi, qui suis sa mère.

CAVATINI.

Zé souis vénou dé bonne heure per né pas manquer. C'est oun grandissimo talent! Il tombe oune grand'plouïe,

zé crains qué zé serai enrhoumé quando zé souis descendou di la voitoure, perqué lé trottoir il est trop larze.

MADAME GODET.

Voulez-vous prendre un verre d'eau rougie?

CAVATINI.

Zé vi remercie, zé pouis rien prendre premièrement de çanter, pourquoi ça fait venir des çats dedans la gorze.

ÉDOUARD, à la bonne.

C'est donc une gouttière la gorge à monsieur?

MADAME GODET.

J'espère, monsieur Cavatini, que nous allez nous dire quet'chose?

CAVATINI.

Zé ne sais natourellement qu'est-cé qué zé dois vi çanter.

MADAME GODET.

Vous êtes bien embarrassé vous qu'en savez tant!

CAVATINI.

Sé vi voulez que zé çante oune aria del maestro Piccolini, l'aria...

MADAME GODET.

Quel aria?

CAVATINI.

L'aria del *Terromoto della Guadaloupa*.

MONSIEUR GODET, traduisant.

L'air du *Tremblement de terre de la Guadeloupe*.

L'INCONNU, à ses voisins.

Grande catastrophe, messieurs!

MONSIEUR CARRÉ.

Oui, monsieur.

L'INCONNU.

Dont nous avons été tous plus ou moins témoins par les journaux. Beau sujet, digne d'inspirer un génie d'artiste à tous égards. Que d'effets, à la fois terribles et dramati-

ques : le cri des mourants, les déchirements du territoire, les angoisses de ceux qui survivent à la catastrophe, les nègres pàlissant d'épouvante à la vue du danger, l'orage grondant au loin, l'égoïsme apparaissant sous tous ses aspects, la mer soulevée, inondant jusqu'aux chaudières des sucreries ! Quel tableau, messieurs ! quelle épopée, mesdames ! J'en frémis d'avance.

CAVATINI.

Piccolini, il n'a pas pris la çose ainsi.

L'INCONNU.

Et comment l'a-t-il prise, monsieur, s'il vous plaît? comment a-t-il pu la prendre?

CAVATINI.

Il en avait fait oune pastorale créole.

L'INCONNU.

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

MONSIEUR GODET.

Tiens ! c'est M. Prudhomme. Eh ! bonjour ! Comment va?

MONSIEUR PRUDHOMME.

A vous rendre mes devoirs.

UN ASSISTANT, bas à son voisin.

Va-t-il enfin nous raconter son opéra ?

AUTRE ASSISTANT.

Il faut espérer que non.

CAVATINI.

Il libretto, il est foundé sour l'amour qué la damoiselle d'oun risse plantor, élevée dans oun des premiers collézes de France, elle éprouve per oune zoune nègre de la piou grande capacité. Cet amour il est partazé dal zoune nègre, qué tous les matins, il vient déposer sous la fenètre de la damoiselle des zounes crocodiles et autres serpents recouillis al sein de cette risse natoure del tropico et apprivoisés à l'intenzion de la zoune personne.

MONSIEUR PRUDHOMME.

Cela promet beaucoup d'intérêt.

MADAME GODET.

Monsieur Godet, vois donc à faire asseoir madame Bourette.

MADAME BOURETTE.

Mon Dieu, je vous en prie, ne faites pas attention à moi.

MADAME GODET.

Nous allons prier M. Cavatini de recommencer son histoire pour madame Bourette. Monsieur Cavatini, commencez-nous un peu votre machine pour madame, s'il vous plaît ; vous seriez bien aimable.

CAVATINI.

Il libretto, il roule sur l'amour dé la damoiselle d'oun risse plantor opulent per oun zoune nègre dé la piou grande capacité.

MONSIEUR PRUDHOMME.

Je n'aime pas les nègres.

UN PLAISANT.

Ce n'est bon qu'à faire des mulâtres.

CAVATINI.

Cet amour il est partazé dal zoune nègre qué tous les matins il vient déposer dans la fenêtre de la damoiselle des zounes crocodiles et autres serpents recouillis al sein de cette risse natoure del tropico, et apprivoisés à l'intenzion dé la zoune personne. Z'aurai l'honnor d'espliquer qué il *Terromoto della Guadaloupa* del maëstro Piccolini il vient d'otténir oun grand soussès dans toute l'Italie. Lé scenario il est costruit, comme jé avais l'hounor dé vi dire, sour l'amour inspiré della damoiselle per oun nègre, amour partazé dal nègre, qué tous les matins, au péril de de son esistence, il va déposer dans la fenêtre de la zoune damoiselle des zounes crocodiles qu'il avait pris soin dé rendre familiers, à l'intention della zoune damoiselle. Na-

tourellement, ces gazes d'amour sont accompagnés des pious tendres déclarations qué lé nègre il sante dé dessous la fenêtre. Cette sérénade est devenoue célèbre en Italie, sous le nom de la sérénade del crocodile.

UN ASSISTANT.

Y a-t-il de la harpe dans cette sérénade?

CAVATINI.

En Italie oun ne connaît pas dé sérénade sans qu'il se trouve oune harpe.

MONSIEUR PRUDHOMME.

Chaque âge a son pays, son esprit et ses mœurs.

CAVATINI.

Le risse plantor, blessé dédans son amour-propre par ces assidouités, il sourprend oun zour le zoune nègre qu'il portait oun serpent cacé dédans son sein; natourellement, il devine qué c'était pour en faire houmaze à la damoiselle de loui. Dans sa zouste colère, d'oun père qu'il est offensé, il loui dit d'oune voix comme sé serait oun tigre : « Malhoureux esclave! sé tou continoueras tes stoupidités amorozes, zé te ferai appliquer mille coups de verzes dol commandator, et zé té plonzerai dédans oun caçot qu' tou né verras piou la loumière del firmament, avec des fers dédans les pieds et dédans les mains.

UNE DAME.

Oh! le malheureux!

MONSIEUR PRUDHOMME.

Ce sont les coutumes du pays. Il faut avoir voyagé pour comprendre ces sortes de choses.

UN MONSIEUR.

Vous voyageâtes?

MONSIEUR PRUDHOMME.

Jamais.

TINI.

Donne- dit il papa plantor au zoune

nègre, il fait l'occasion d'oun douetto plein d'énerzie qué lé poublic il est transporté.

MONSIEUR PRUDHOMME.

Je le crois parbleu bien! on le serait à moins.

CAVATINI.

Cé douetto il est senzé en trio, quando il vient là zoune damoiselle qui s'empare del serpent qué son amant il loui avait dédié. Lé père il se trouve dans l'étendrissement, il veut pas faire pleurer sa damoiselle; il se réproce d'avoir fait couler les larmes dé sa fille serie, per loui avoir enlevé son crocodile favori...

MONSIEUR PRUDHOMME.

Pardon, monsieur, vous aviez dit le serpent.

CAVATINI.

Ma il réfouse dé consentir à l'hymen. Cé combat entre il papa plantor et lé zoune nègre, il remplit oune grand' partie de l'opéra. A la fin, lé plantor il apprend per le zournal lé terrible effet del terromoto della Guadéloupa; alors le zoune nègre il zoure...

MONSIEUR PRUDHOMME.

J'ignorais qu'ils jurassent.

CAVATINI.

Il zoure de sauver toute la famille, sé le terromoto della Guadéloupa il vient zousqu'à l'habitation. Lé père, dans l'étendrissement dé piou en piou, per l'approce del danzer, sé décide à loui accorder la main de sa bien-aimée blance, al fin qu'il soit piou intéressé encore à la garantir del fléau.

MONSIEUR PRUDHOMME.

C'est plein d'intérêt.

CAVATINI.

Les çanteurs qu'il' ont zoué les rôles de cé manifique drame, il' ont été rappelés cinquante-doux fois à la représentation.

MONSIEUR PRUDHOMME.

Ils ne l'ont pas volé.

CAVATINI.

Lé poublic il est sorti del théâtre à cinq houres du matin.

MONSIEUR PRUDHOMME.

Plus tard que chez nous.

CAVATINI.

Lé cœur rempli dé zoie et oun grand désir d'assister oune seconde fois à oun pareil triomphe qué lé zournal il l'a répété dans toute l'Europe.

MONSIEUR PRUDHOMME.

C'est du dernier intérêt.

MADAME GODET.

Et cette mam'selle Latifol qui n'arrive pas; elle sait bien qu'on ne peut rien faire sans elle. (A la bonne.) J'entends sonner!... Charlotte!

LA BONNE.

Madame?

MADAME GODET.

Allez donc voir si ce n'est pas mademoislle Latifol. A-t-on jamais vu une pianeuse pareille?... se donner des airs de se faire attendre!

LA BONNE.

C'est le pâtissier qu'apporte des gâteaux.

UN PLAISANT.

Bon! ça nous aidera toujours à attendre la musique.

MADAME GODET.

C'est inouï! mam'selle Latifol qui n'arrive pas! nous ne pouvons rien faire sans elle!... Je vais faire servir des gâteaux en attendant.

MADAME CARRÉ, à madame Paversé.

Croyez-vous qu'elle vienne ce soir, mademoiselle Latifol?

MADAME PAVERSÉ.

J'espère bien que non.

LA SOIRÉE MUSICALE

PERSONNAGES

MADAME GODET.
MONSIEUR GODET.
OCTAVIE GODET.
PHILOCLÈS GODET.
MONSIEUR ET MADAME PAVERSÉ.
MONSIEUR ET MADAME CARRÉ.
MONSIEUR BEGUIN.
MONSIEUR PRUDHOMME.
CAVATINI.
ÉDOUARD.
INVITÉS.
MADEMOISELLLE LATIFOL.

MADAME GODET.

Décidément, mam'selle Latifol ne viendra pas, il ne faut plus y compter.

MONSIEUR GODET.

Elle t'avait cependant bien promis.

MADAME GODET.

Très-promis. Si elle croit conserver ses élèves en les faisant attendre, elle se trompe. Aussi, dès demain, j'en prends une autre, et je parle à madame Baboit pour qu'elle lui retire sa fille ; ça lui apprendra.

MONSIEUR GODET.

Je suis sûr qu'elle aura d'excellentes raisons à te donner.

MADAME GODET.

Je ne les accepterai pas.

MONSIEUR BÉGUIN.

Quand va commencer la musique ?

MONSIEUR CARRÉ.

Je n'en sais vraiment rien.

UNE DAME.

Sans accompagnateur, cela me paraît difficile.

MONSIEUR GODET.

Jamais je ne me suis trouvé à pareille fête.

MONSIEUR CARRÉ.

Ni moi!

MONSIEUR GODET, bas à sa femme.

Comment nous tirer de là?

MADAME GODET, bas à son mari.

J'allais te le demander.

MONSIEUR GODET.

Si tu faisais circuler les gâteaux?...

MADAME GODET.

Tu crois?...

MONSIEUR GODET.

Ça leur fermerait la bouche.

MADAME GODET.

Charlotte!

LA BONNE.

Madame!

MADAME GODET.

Faites passer des gâteaux.

LE PLAISANT.

Ça nous donnera des oreilles.

DEUXIÈME PLAISANT.

Puisque ventre affamé n'en a pas.

MONSIEUR PRUDHOMME, à son voisin.

Monsieur connaît-il le prospectus des morceaux dont nous devons jouir ce soir?

LE VOISIN.

Non, monsieur. Et vous?

MONSIEUR PRUDHOMME.

Je dois vous avouer que je l'ignore. Il paraît, dit-on, que ce sera d'un heureux choix.

LE VOISIN.

Savez-vous si M. Godet se fera entendre sur sa guitare ?

MONSIEUR PRUDHOMME.

Je crains que non.

LE VOISIN.

Et pourquoi ?

MONSIEUR PRUDHOMME.

On ne trouve plus cet instrument assez bruyant.

LE VOISIN.

C'était pourtant fort joli.

MONSIEUR PRUDHOMME.

Je suis de votre avis, comme accompagnement surtout. Rien ne se mariait mieux avec la voix. J'ai connu un Espagnol...

LE VOISIN.

J'en ai connu plusieurs.

MONSIEUR PRUDHOMME.

Je ne vous dis pas non ; le mien, c'est-à-dire celui que j'eus le bonheur d'entendre, vous aurait joué toute espèce d'opéras sur sa guitare ; c'était, monsieur, à vous arracher des larmes.

LE VOISIN.

Je le crois !

(La bonne, armée d'un plateau chargé de pâtisseries, fait le tour du salon.)

UN INVITÉ, prenant deux gâteaux.

C'est surtout sous cette forme que j'aime la musique.

UNE INVITÉE.

Si vous faisiez commencer votre demoiselle, peut-être bien que ça ferait venir sa maîtresse. Qu'en dites-vous, madame ?

MADAME GODET.

Sans sa maîtresse? Ah ben oui! vous ne la connaissez pas; elle n'irait pas au bout de la rue toute seule.

CAVATINI.

Oune persoune d'oun talent comme madamoiselle, elle peut commencer.

MADAME GODET.

C'est aussi ce que je me dis. Mais c'est la hardiesse qui lui manque.

UN MONSIEUR.

Eh bien! que faisons-nous?

UN AUTRE MONSIEUR.

Je suis sûr que si on l'en priait bien, M. Carré nous jouerait quelque chose en attendant.

UN TROISIÈME.

Je ne m'en charge pas.

UN SECOND.

Je ne vois guère que M. Prudhomme qui pourrait le faire.

MONSIEUR PRUDHOMME.

J'ai ouï prononcer mon nom.

MADAME GODET.

C'était pour vous prier de nous aider à sortir d'embarras.

MONSIEUR PRUDHOMME.

Parlez, belle dame: en quoi puis-je vous être utile ou agréable? je me mets entièrement à votre disposition.

MADAME GODET.

Ce serait de prier M. Carré de nous jouer quelque chose.

MONSIEUR PRUDHOMME.

Croyez-vous ma voix plus éloquente que la vôtre?

MADAME GODET.

Certainement.

MONSIEUR PRUDHOMME.

Je vais en courir la chance; mais j'en doute.

UN PLAISANT.

A défaut de musique, si nous jouions aux échecs?

DEUXIÈME PLAISANT.

Connais pas.

PREMIER PLAISANT.

C'est un jeu où il y a des chevaux de bois.

TROISIÈME PLAISANT.

Comme aux Champs-Élysées?

PREMIER PLAISANT.

Plus petits. On les pose sur des carrés noirs et blancs.

DEUXIÈME PLAISANT.

Et l'on s'amuse?

PREMIER PLAISANT.

Comme des bossus.

TROISIÈME PLAISANT.

Qui s'amusent.

PREMIER PLAISANT.

Ils s'amusent toujours.

(Silence.)

UNE DAME.

Nous ne savons toujours pas le résultat des négociations de M. Prudhomme auprès de M. Carré?

MADAME GODET.

Pas encore.

PREMIER PLAISANT.

Ils sont en présence. Allons les entendre.

MONSIEUR PRUDHOMME, à monsieur Carré.

Comme je vous disais, je suis commis par ces dames à l'effet de vous prier de vouloir bien nous favoriser d'un petit échantillon de votre savoir-faire.

MONSIEUR CARRÉ.

Je ne demanderais pas mieux, mais c'est impossible.

MONSIEUR PRUDHOMME.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

MONSIEUR CARRÉ.

Personne pour m'accompagner.

MONSIEUR PRUDHOMME.

A quoi bon, monsieur? à quoi bon? Ne pouvez-vous voler de vos propres ailes?

MONSIEUR CARRÉ.

Si mademoiselle me voulait accompagner?

MADAME GODET.

Tavie, où es-tu? Tavie!

OCTAVIE

Maman?

MADAME GODET.

Veux-tu accompagner M. Carré? Il va jouer de son gros violon.

OCTAVIE, bas à sa mère.

Tu sais bien que je ne peux déchiffrer devant le monde.

MADAME GODET.

Parce que tu ne veux pas.

OCTAVIE, sèchement à sa maman.

Parce que je ne peux pas.

MADAME GODET.

N'en parlons plus; voyons, ne va pas pleurer; mettons que je n'ai rien dit; baise memère.

ÉDOUARD, à son voisin.

Avec ça qu'il est facile à accompagner, le papa Carré! jamais en mesure.

LE VOISIN.

Vraiment!

ÉDOUARD.

Il joue faux à faire fuir un taureau.

MONSIEUR GODET, à sa femme.

Octavie ne veux donc pas se mettre au piano?

MADAME GODET, bas à son mari.

J'aime autant qu'elle n'accompagne personne ; ils sont charmants avec leurs musiques ! Si l'on n'y mettait bon ordre, ils la prendraient bientôt pour leur domestique.

MONSIEUR GODET, à mi-voix.

N'en parlons plus; si l'on t'entendait...

MADAME GODET, bas à son mari.

Je parlerai si ça me fait plaisir, entends-tu? J'en ai cent pieds par-dessus la tête de ta musique et de tes musiciens.

MONSIEUR GODET.

Tu t'y entends comme...

MADAME GODET.

Comme quoi?

ÉDOUARD.

Comme à découvrir des planètes neuves. (Il fait une pirouette et s'en va à l'extrémité du salon.)

PREMIER PLAISANT.

Je demande à faire une proposition.

TOUT LE MONDE.

Écoutons la proposition.

L'AUTEUR DE LA PROPOSITION.

Puisqu'il est bien reconnu que la musique ne peut commencer, je demande, pour charmer les loisirs de ces dames, que M. Carré nous fasse danser.

MONSIEUR CARRÉ.

Avec un violoncelle?

MONSIEUR PRUDHOMME.

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

L'AUTEUR DE LA PROPOSITION.

Que faire alors?

UN JEUNE HOMME.

Jouons aux jeux innocents.

LA MAJORITÉ.

Adopté !

MADAME PAVERSÉ.

C'est une très-bonne idée.

MADAME CARRÉ.

Je n'y connais rien.

MADAME PAVERSÉ.

Ce sont des jeux à s'embrasser.

MONSIEUR BÉGUIN.

Eh bien ! commençons, qu'attend-on encore ?

L'AUTEUR DE LA PROPOSITION

Voyons, messieurs, en place! *Aux propos interrompus*.

MONSIEUR BÉGUIN.

Va pour les *propos*.

MONSIEUR GODET.

Qui recueillera les voix ?

MADAME GODET.

M. Prudhomme.

MONSIEUR PRUDHOMME.

Volontiers, belle dame ; permettez-moi, toutefois, de décliner mon insuffisance.

MADAME GODET.

Vous voulez faire des cérémonies.

MONSIEUR PRUDHOMME.

Permettez...

MONSIEUR BÉGUIN.

Mettons-nous en rond.

UN INVITÉ.

Le piano nous gêne.

DEUXIÈME INVITÉ.

Et le violoncelle ?

MONSIEUR BÉGUIN.

Et les pupitres ?

MADAME GODET.

Où les mettre ?

MONSIEUR BÉGUIN.

A la porte.

MONSIEUR CARRÉ.

Je proteste.

MONSIEUR PRUDHOMME.

Ce serait un crime de lèse-Apollon.

MONSIEUR BÉGUIN.

Si nous le mettions dans l'embrasure de la fenêtre ?

ÉDOUARD.

Il ne s'enrhumera pas.

UN JEUNE HOMME.

Commençons, messieurs, commençons !

MONSIEUR BÉGUIN.

Quand tout le monde sera assis.

TOUT LE MONDE.

Nous y sommes.

MONSIEUR BÉGUIN.

Monsieur Prudhomme doit rester debout.

MONSIEUR PRUDHOMME.

Et pourquoi, monsieur, s'il vous plaît ?

UNE DAME.

Pour recueillir les propos.

MADAME GODET, bas à son mari.

Monsieur Godet, je m'en vas.

MONSIEUR GODET, bas à sa femme.

Où vas-tu ?

MADAME GODET.

Chercher mademoiselle Latifol pendant ce temps-là.

MONSIEUR GODET.

C'est inutile.

MADAME GODET.

Laisse-moi faire, j'en tirerai toujours pied ou aile.

(Elle sort. Le jeu commence; les invités assis en rond se parlent à l'oreille; M. Prudhomme debout, au centre du cercle, attend les propos afin de les recueillir.)

MONSIEUR BÉGUIN.

M. Prudhomme va recueillir les propos.

MADAME PAVERSÉ.

Tâchez, monsieur Prudhomme, de bien vous les rappeler.

MONSIEUR PRUDHOMME.

J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

MONSIEUR BÉGUIN.

Vous y êtes, monsieur Prudhomme?

MONSIEUR PRUDHOMME.

J'obéis aux vœux de l'aimable assistance. (Il fait le tour du cercle et recueille les propos.) Oh! charmant! Fort original!

MONSIEUR BÉGUIN.

Il ne faut rien dire encore.

MONSIEUR PRUDHOMME.

Je regrette plus que je ne saurais dire...

MADAME CARRÉ.

Faut rien dire.

MONSIEUR PRUDHOMME.

... Que les lois du jeu m'interdisent de révéler instantanément. Il faut avouer que le hasard a souvent plus d'esprit qu'un grand nombre de philosophes. (Après avoir recueilli cinq ou six propos interrompus, il se gratte la tempe et s'écrie :) C'est réellement fort piquant; mais, pardon, je crains que mes facultés mnémotechniques ne me trahissent au moment solennel. (Il tire de l'énorme poche de son habit un immense portefeuille sur lequel il s'apprête à noter les propos.)

TOUT LE MONDE.

Ça ne se fait pas.

MADAME PAVERSÉ.

C'est tricher.

MONSIEUR BÉGUIN.

Ce n'est plus de jeu.

MADAME CARRÉ.

Faut les retenir par cœur.

MADAME PAVERSÉ.

Autrement plus de mérite.

MADAME CARRÉ.

On embrasserait tout le monde sans l'avoir mérité.

(Tumulte général.)

ÉDOUARD, à part.

En voilà de la musique! Déranger des artistes pour ça!

MONSIEUR PRUDHOMME.

Il me serait impossible d'aller plus loin.

MONSIEUR BÉGUIN.

Proclamez les propos que vous avez recueillis.

UN JEUNE HOMME.

Et pour pénitence du reste...

UN PLAISANT.

Vous allez embrasser...

DEUXIÈME PLAISANT.

M. Carré.

MONSIEUR CARRÉ.

Je prie monsieur Marinet de vouloir bien ne pas me mettre dans ses plaisanteries.

UNE DAME.

Il n'a pas eu l'intention de vous offenser.

MONSIEUR CARRÉ.

Je sais, madame, ce que parler veut dire.

MADAME CARRÉ.

Monsieur Carré, viens à côté de moi.

MADAME PAVERSÉ.

Voyons les propos, les propos...

UNE VOIX.

Silence !

MADAME PAVERSÉ.

Commencez, monsieur Prudhomme.

MONSIEUR PRUDHOMME.

Premièrement : On a placé la modestie...

MONSIEUR BÉGUIN.

Où cela ?

MONSIEUR PRUDHOMME.

Dans un ténor.

CAVATINI.

La vérité il sort dé la bouce dou hasard.

MONSIEUR PRUDHOMME.

Deuxièmement : On a placé Nabuchodonosor...

MADAME PAVERSÉ.

Où cela ?

MONSIEUR PRUDHOMME.

Dans une guitare.

MADAME PAVERSÉ.

Un gage, monsieur Prudhomme.

MONSIEUR PRUDHOMME.

Et pourquoi, belle dame, s'il vous plaît ?

MADAME PAVERSÉ.

C'est dans un flageolet.

PLUSIEURS DAMES.

Un gage, un gage.

MONSIEUR PRUDHOMME.

C'est juste, c'est légèreté de ma part. Le voici, l'étui de mes lunettes.

MONSIEUR CARRÉ.

Ce n'est pas la première fois que pareille chose lui arrive, à M. Marinet.

MONSIEUR BÉGUIN.

Silence, monsieur Carré.

MADAME PAVARSÉ.

Faites passer le gage.

MONSIEUR BÉGUIN.

Continuons.

MONSIEUR PRUDHOMME.

Troisièmement : On a placé un grand pianiste...

MADAME PAVERSÉ.

Où cela ?

MONSIEUR PRUDHOMME.

Pardon, où déjà ? Sur la colonne Vendôme.

ÉDOUARD.

Ça va joliment vexer l'Empereur.

UN MONSIEUR.

Il s'en consolera. Il a bonne tête.

MONSIEUR PRUDHOMME.

Quatrièmement : On a placé une clarinette dans une mare.

ÉDOUARD.

Les canards l'ont bien passée.

MONSIEUR PRUDHOMME.

Le mot est très-joli. Joli ! joli ! joli !

LES MÊMES, MADAME GODET faisant irruption.

MADAME GODET.

Si ce n'est pas à dégoûter de la vie!

MONSIEUR GODET.

Quoi ! qu'as-tu, chère amie?

MADAME GODET.

Je viens de chez cette pianeuse de mademoiselle Latifol.

MONSIEUR GODET.

Elle n'y était pas?

MADAME GODET.

On ne sait où la prendre.

MONSIEUR GODET.

Peut-être est-elle en route pour venir.

MADAME GODET.

Mais je ne me tiens pas pour battue ; j'en apporte une autre, de musique, qui ne se fera pas attendre, celle-là. Entrez, la musique, entrez.

(Entrée d'un joueur d'orgue de Barbarie, muni de son instrument, accompagné d'un montreur de lanterne magique.)

L'HOMME A LA LANTERNE.

Bonchoir la companie.

MONSIEUR PAVERSÉ.

L'agréable surprise !

MONSIEUR BÉGUIN.

Eteignons les lumières.

UN PLAISANT.

Et rallumons le feu.

UN FARCEUR.

N'allez donc pas si vite ; quel éteignoir vous faites.

MADAME PAVERSÉ.

Faut-il pas une nappe pour la lanterne magique ?

L'HOMME A LA LANTERNE.

Ou bien un drap.

MADAME GODET.

Pardon, monsieur Carré, que j'aveigne un drap derrière vous.

(En ouvrant le placard, elle renverse le violoncelle de M. Carré.)

LE FARCEUR.

J'ai entendu tomber quelque chose.

TOUT LE MONDE.

Oh ! mon Dieu !

UNE DAME.

Madame Godet serait-elle tombée ?

UNE AUTRE DAME.

Puissante comme elle est !

MADAME GODET.

C'est rien, c'est rien.

MONSIEUR CARRÉ

C'est-à-dire que c'est un instrument entièrement perdu.

MADAME GODET.

C'est rien, il n'est que fendu ; tout le monde, avec un peu de colle forte, va vous raccommoder ça.

MADAME CARRÉ.

Je ne m'en consolerai jamais, c'est de ta faute aussi, monsieur Carré.

UN VOISIN.

Ce n'est rien.

MADAME CARRÉ.

Comment, ce n'est rien ! un Charivarius !

MADAME GODET.

Venez un matin, mon mari vous l'arrangera... Tenez, monsieur la Lanterne, c'est vous qui êtes cause de tout ça ; prenez votre drap.

LE FARCEUR.

Prenez vos billets.

(Préparatifs pour l'exhibition de la Lanterne magique ; les dames se placent sur le devant, l'orgue exécute l'ouverture du *Calife de Bagdad*.)

MADAME GODET.

Vous partez, monsieur Carré ?

MONSIEUR CARRÉ.

Oui, madame, si vous permettez.

MADAME GODET.

Je vous jure qu'il n'y a vraiment pas de quoi ; ça vaut mieux qu'une jambe cassée.

LE FARCEUR.

En place, on va commencer.

UNE DAME.

Monsieur Béguin, où êtes-vous donc?

UN PLAISANT.

Monsieur Béguin, une dame qui vous réclame.

UNE AUTRE DAME.

Si monsieur Loraison se met à commencer ses bêtises, nous ne risquons rien.

UNE VOIX.

A la porte, monsieur Loraison.

L'HOMME A LA LANTERNE.

Méchieurs, mesdames, nous j'allons commenchais.

MADAME PAVERSÉ.

Monsieur Bompard, vous êtes sur moi.

MONSIEUR BOMPARD.

Ce n'était pas mon intention, pardon.

UN MONSIEUR.

C'est qu'on n'y voit pas plus que dans un four.

L'HOMME A LA LANTERNE.

Cechi vous repréchante mousieu lé souleil, madame la loune et mesdemigelles les étoiles.

MONSIEUR LORAISON.

Je ne vois pas mademoiselle Leverrier.

UN PLAISANT.

Elle est sur le chantier du peintre.

MONSIEUR BÉGUIN.

Pourvu qu'on la fasse ressemblante encore!

MONSIEUR PRUDHOMME.

Grande découverte pour la science, messieurs, belle gloire acquise au pays!

L'HOMME A LA LANTERNE.

Cechi vous repréchante, méchieurs, mesdames, le terrible Barbé-Bleue se disputant avec le barbier...

MONSIEUR LORAISON.

De Séville?

L'HOMME A LA LANTERNE

Qué Barbé Bleue, il ne voulait pas lui payer ses gages qué lé barbier...

MONSIEUR LORAISON.

De Séville?

L'HOMME A LA LANTERNE.

Y s'enfouit, qué Barbé-Bleue y lé tire par lé pan dé chon habit, qué lé pan il loui reste dans la main, qué pour lors y s'enfouit lé barbier.

MONSIEUR LORAISON.

De Séville?

MADAME PAVERSÉ.

Mon Dieu! que ce monsieur Loraison est ennuyeux!

MONSIEUR BÉGUIN.

A la porte!

MONSIEUR LORAISON.

J'y suis!

L'HOMME A LA LANTERNE.

Qué pour lors y s'enfouit en loui disant à Barbé-Bleue : Vilain avare qué tou es, zé té couperai le cou, per la première fois que zé té raserai.

MONSIEUR PRUDHOMME.

C'est plein d'intérêt.

L'HOMME A LA LANTERNE.

Cechi vous repréchante la Belle au bois dormant dans chon grand lit, où cha qu'elle a dormi pendant chent ans au son d'une mousique fantastique.

(L'orgue entonne l'air du *Tra la la.*)

MONSIEUR PRUDHOMME.

Vous voyez comment la Belle au bois dormant elle est bien endormie.

L'HOMME A LA LANTERNE.

Parfaitement, monsieur, parfaitement.

MADAME PAVERSÉ.

Elle a un faux air de madame Barnouin, la Belle au bois dormant ; ne trouvez-vous pas ?

LA VOISINE.

Plus ramassée, madame Barnouin.

L'HOMME A LA LANTERNE.

Cechi vous repréchante l'achachinat dé l'infourtouné Foualdès...

(L'orgue attaque le galop de *Gustave*.)

MONSIEUR LORAISON, arrêtant la manivelle.

Je demande qu'on profite de l'occasion pour danser un galop général.

TOUTES LES DAMES, les mamans comprises.

C'est ça un grand galop.

(On allume à la hâte quelques bougies, et la danse du galop commence avec entraînement.)

LA RUE

Les invités se retirent.

MONSIEUR PRUDHOMME, à un des invités.

Avouez, monsieur, que la musique est une bien belle chose.

L'INVITÉ.

Oui, monsieur.

MONSIEUR PRUDHOMME.

Elle charme nos loisirs et poétise notre existence.

L'INVITÉ.

Celle surtout qu'on a faite ce soir.

MONSIEUR PRUDHOMME.

Oui, monsieur, c'était fort piquant à cause de l'imprévu.

MADAME PAVERSÉ.

C'est égal, madame Godet ne s'en est pas mal tirée.

MONSIEUR PAVERSÉ.

Elle a parfois de bonnes idées.

MADAME PAVERSÉ.

J'en profiterai la première fois que nous aurons du monde à la maison. Une soirée comme celle-là, c'est autrement amusant que tous leurs pianos, leurs violons, leurs flûtes et leurs Italiens, qui vous font des frais et qu'on ne peut pas avoir.

LE

TYRAN DE LA TABLE

La scène à Paris, chez madame Bouché.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME BOUCHÉ, MONSIEUR TOMBA.

MADAME BOUCHÉ.

Monsieur Tomba, vous dînez avec nous ?

MONSIEUR TOMBA.

Impossible, madame, impossible : je ne puis avoir cet honneur.

MADAME BOUCHÉ.

Vous avez peur de faire un mauvais dîner ?

MONSIEUR TOMBA.

Je serais sûr, au contraire, d'en faire un excellent, mais je ne puis réellement accepter.

MADAME BOUCHÉ.

Et pourquoi ?

MONSIEUR TOMBA.

J'ai plusieurs visites à rendre tantôt, dont je serais bien aise de me débarrasser.

MADAME BOUCHÉ.

Vous serez libre après dîner.

MONSIEUR TOMBA.

Mille fois trop bonne! mais je n'ose...

MADAME BOUCHÉ.

M. Bouché serait si heureux de vous voir!

MONSIEUR TOMBA.

Je le serais bien aussi.

MADAME BOUCHÉ.

Ainsi, c'est une affaire arrangée, n'est-ce pas?

MONSIEUR TOMBA.

Le moyen de vous refuser!

MADAME BOUCHÉ.

Vous vous trouverez avec M. Cornet.

MONSIEUR TOMBA.

Il va bien?

MADAME BOUCHÉ.

Comme un charme à présent! car cet hiver il a eu une toux qui nous a donné bien de l'inquiétude.

MONSIEUR TOMBA.

C'est un de vos fidèles?

MADAME BOUCHÉ.

C'est-à-dire que, lorsqu'il est un jour sans venir, nous ne savons à quel saint nous vouer; non pas qu'il soit devenu plus aimable, au contraire; mais vous savez, monsieur Tomba, ce que c'est que l'habitude.

MONSIEUR TOMBA.

Oui, madame, une seconde nature. Il commence à ne plus se faire jeune, M. Cornet?

MADAME BOUCHÉ.

Mais non : il n'est plus la fleur des pois!

MONSIEUR TOMBA.

Quel âge peut-il ben avoir?

MADAME BOUCHÉ.

L'âge de ma belle-mère.

MONSIEUR TOMBA.

Elle va bien ?

MADAME BOUCHÉ.

A merveille ! Si ce n'étaient ses jambes, elle a un coffre excellent ; jamais la moindre indisposition, rien ne lui fait mal : elle digérerait du fer. Je dis souvent, en riant, à mon mari : « Ta mère nous enterrera tous ! » Mais elle ne peut plus faire un pas, il faut constamment être auprès d'elle : c'est une grande *sugession*. Ajoutez à cela qu'elle devient de plus en plus exigeante : c'est une grande charge, monsieur Tomba, que nous avons prise là.

MONSIEUR TOMBA.

Et vos jolis enfants ?

MADAME BOUCHÉ.

Encore à leur école : vous les verrez à dîner.

MONSIEUR TOMBA.

Adolphe doit être grand comme père et mère ?

MADAME BOUCHÉ.

Très-grand, très-intelligent : il apprend comme un ange ! Il y a longtemps que vous ne l'avez vu ?

MONSIEUR TOMBA.

Pas depuis la dernière fois.

MADAME BOUCHÉ.

Vous le trouverez bien changé : c'est à ne pas le reconnaître.

MONSIEUR TOMBA.

Ah ! oui da !

MADAME BOUCHÉ.

Il est en force ce que son frère est en taille.

MONSIEUR TOMBA.

Quel âge a-t-il ?

MADAME BOUCHÉ.

Il aura neuf ans cet été.

MONSIEUR TOMBA.

Déjà neuf ans ! Je l'ai vu bien petit.

MADAME BOUCHÉ.

Vous l'avez vu venir au monde.

MONSIEUR TOMBA.

A peu près.

MADAME BOUCHÉ.

Les enfants donnent bien du mal, monsieur Tomba !

MONSIEUR TOMBA.

Certains.

MADAME BOUCHÉ.

Tous en général. Si l'on savait ce qui en est, non vraiment, je vous jure, on ne se marierait pas. Ce serait à recommencer, que j'y regarderais à deux fois, c'est comme j'ai l'honneur de vous dire ; mon mari, à cet égard, pense bien comme moi.

MONSIEUR TOMBA.

Vous croyez ?

MADAME BOUCHÉ.

J'en suis sûre. Il disait, l'autre jour, au petit Paté, qui était venu lui demander conseil : « Ne vous mariez pas, mon cher, ne vous mariez pas. » Je trouve qu'il avait parfaitement raison.

MONSIEUR TOMBA.

Il n'était pas sincère.

MADAME BOUCHÉ.

Vous êtes bien un peu de son avis, convenez-en ?

MONSIEUR TOMBA.

Moi ? madame !

MADAME BOUCHÉ.

La preuve, c'est que vous restez garçon.

MONSIEUR TOMBA.

A mon corps défendant.

MADAME BOUCHÉ.

Plaignez-vous ; vous vous levez quand bon vous semble, vous allez et venez sans que personne y trouve à redire.

MONSIEUR TOMBA.

Personne. Je doute, néanmoins, que M. Bouché en soit aux regrets.

MADAME BOUCHÉ.

Pourquoi alors toujours se plaindre ?

MONSIEUR TOMBA.

Pour se rendre intéressant. Au reste, de ma vie, je ne lui ai entendu articuler un mot qui eût trait à cela.

MADAME BOUCHÉ.

Il s'en serait bien gardé.

MONSIEUR TOMBA.

Et pourquoi ? Aux termes où nous en sommes, il aurait tort. Je l'ai toujours trouvé, au contraire, d'une humeur charmante, d'une verve, d'un entrain... intarissables ; impossible d'être, à la fois, plus gai et plus aimable que ne l'est M. Bouché.

MADAME BOUCHÉ.

Chez les autres, possible ; chez lui un vrai bonnet de nuit.

MONSIEUR TOMBA.

Voilà qui m'étonne !

MADAME BOUCHÉ.

Il est certain que, devant le monde, il ne se laissera jamais aller à ses humeurs : il s'en gardera bien ; mais ici, dans son ménage, où il n'a pas à se gêner, il ne prend pas de mitaines : il va franchement son petit bonhomme de chemin. Cela n'est pas gai, tant s'en faut.

MONSIEUR TOMBA.

J'étais loin de m'attendre à cela.

MADAME BOUCHÉ.

Règle générale : méfiez-vous de ces gens si charmants dehors : avec eux on est toujours mis dedans. A part ça, c'est bien le meilleur homme du monde.

MONSIEUR TOMBA.

Excellent !

MADAME BOUCHÉ.

Qui vous aime beaucoup.

MONSIEUR TOMBA.

Je le lui rends bien.

MADAME BOUCHÉ.

Il était l'autre jour furieux contre vous.

MONSIEUR TOMBA.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

MADAME BOUCHÉ.

Il ne voulait plus vous voir, plus seulement entendre prononcer votre nom.

MONSIEUR TOMBA.

Et pourquoi? grand Dieu !

MADAME BOUCHÉ.

Parce que vous ne veniez plus à la maison.

MONSIEUR TOMBA.

Je ne suis pas sorti de l'hiver.

MADAME BOUCHÉ.

Je ne sais ce qu'il vous eût fait s'il vous eût rencontré.

MONSIEUR TOMBA.

Croyez-vous qu'aujourd'hui...

MADAME BOUCHÉ.

Il n'y pensera plus; il sera enchanté, au contraire.

SCÈNE II

LES MÊMES, LA BONNE, MONSIEUR CORNET.

LA BONNE, annonçant.

Monsieur Cornet !

MADAME BOUCHÉ.

Bonjour, monsieur Cornet.

MONSIEUR CORNET.

De tout mon cœur... Eh ! c'est monsieur Tomba !

MONSIEUR TOMBA.

Votre serviteur très-humble.

MONSIEUR CORNET.

Vous devenez rare comme les beaux jours, monsieur Tomba.

MONSIEUR TOMBA.

Je ne suis pas sorti de l'hiver.

MONSIEUR CORNET.

C'est donc ça qu'on ne vous a pas vu.

MONSIEUR TOMBA.

J'ai constamment été enrhumé.

MONSIEUR CORNET.

Qui ne l'a pas été? (A madame Bouché.) Madame Grévin ne viendra pas.

MADAME BOUCHÉ.

Pourquoi ça ?

MONSIEUR CORNET.

Elle a sa bru à dîner.

MADAME BOUCHÉ.

C'est une défaite.

MONSIEUR CORNET.

Je ne crois pas..... A part la toux, monsieur Tomba, vous vous êtes toujours bien porté?

MONSIEUR TOMBA.

Comme vous voyez; ça n'empêche que je ne peux plus faire ce que je faisais.

MONSIEUR CORNET.

Il nous faut enrayer : on ne peut plus être et avoir été.

MONSIEUR TOMBA.

C'est ce dont je m'aperçois tous les jours.

MADAME BOUCHÉ.

Messieurs, je vous demanderai la permission de vous laisser seuls un moment.

MONSIEUR TOMBA.

Comment donc, madame? j'allais vous le proposer.

SCÈNE III

MONSIEUR CORNET, MONSIEUR TOMBA.

MONSIEUR CORNET.

Ah! vous avez été enrhumé?

MONSIEUR TOMBA.

Comme un loup.

MONSIEUR CORNET.

Et qu'avez-vous fait pour ça?

MONSIEUR TOMBA.

Pas grand' chose.

MONSIEUR CORNET.

Je n'ai rien voulu faire : ça c'est passé comme ça.

MONSIEUR TOMBA.

Peut-être avez-vous eu tort.

MONSIEUR CORNET.

Vous voyez bien que non, puisque nous avons obtenu le même résultat.

MONSIEUR TOMBA.

Je ne sais si je me trompe, je trouve ce nouvel appartement bien joli.

MONSIEUR CORNET.

Vous ne le connaissiez pas?

MONSIEUR TOMBA.

Pas encore.

MONSIEUR CORNET.

Le fait est qu'il y a une éternité que vous n'étiez venu... oui, très-joli, parfaitement distribué : des placards partout. (Il ouvre les armoires.) Il est de beaucoup préférable à l'autre : pas de comparaison. Un grenier, des caves magnifiques, chambres de domestiques, ce qui n'existait pas dans l'autre ; puis ceci... (Il ouvre une porte.) Vous n'avez qu'à pousser ce bouton ; vous voyez, c'est fort commode et sous la même clef... sans sortir de chez soi.

MONSIEUR TOMBA.

Qui le leur a indiqué?

MONSIEUR CORNET.

C'est moi qui le leur ai trouvé. Il y avait longtemps que je méditais cela. C'était vraiment déplorable de les voir relégués dans ce maudit quartier, là-bas, à tous les diables! Je voulais à toute force les rapprocher, et, ma foi, à force de chercher, j'ai réussi.

MONSIEUR TOMBA.

Parfaitement. Il est de fait que c'était bien loin.

MONSIEUR CORNET.

Et le soir, pour m'en revenir, je n'étais pas tranquille, bien qu'il ne me soit jamais rien arrivé ; mais, vous savez, il ne faut souvent qu'un moment.

MONSIEUR TOMBA.

Vous tenez à votre quartier?

MONSIEUR CORNET.

L'habitude! Voilà tout à l'heure trente-deux ans que j'y suis.

MONSIEUR TOMBA.

Il est bien bruyant.

MONSIEUR CORNET.

Ne croyez pas cela, on s'y fait. Quand j'ai pris cet appartement, notez bien ceci, c'était à qui me dirait : Ne le prenez donc pas, c'est un bruit à ne pas entendre, vous ne dormirez pas de quinze jours...

MONSIEUR TOMBA.

J'eusse été de cet avis-là.

MONSIEUR CORNET.

Je suis allé passer ces quinze jours à la campagne, en revenant, je dormais comme un sabot.

MONSIEUR TOMBA.

Vous m'en direz tant...

MONSIEUR CORNET.

Et j'espère bien n'en sortir que lorsque je ne pourrai plus faire autrement.

MONSIEUR TOMBA.

Il ne faut pas penser à cela.

MONSIEUR CORNET.

Faut pourtant bien y penser. Pour en revenir à ce que je vous disais, monsieur Tomba, j'aime Paris, je l'adore, s'il faut vous le dire, et jamais je ne le quitterais, si ce n'était pour faire plaisir à madame Bouché, qui, tous les ans, exige que j'aille passer la belle saison avec elle à la campagne. Au fond, je n'en suis pas fâché.

MONSIEUR TOMBA.

Je le crois.

MONSIEUR CORNET.

Eh bien ! j'ai beau être là comme chez moi, c'est le diable pour m'y décider. Je n'y suis pas plutôt que je mange comme un ogre.

MONSIEUR TOMBA.

C'est le grand air.

MONSIEUR CORNET.

Je bois comme un trou et dors comme une marmotte. Faut faire en sorte d'y venir un jour, monsieur Tomba !

MONSIEUR TOMBA.

Le tout est de trouver un joint.

MONSIEUR CORNET.

Qui vous retient ?

MONSIEUR TOMBA.

Personne.

MONSIEUR CORNET.

Eh bien ?

MONSIEUR TOMBA.

Je finirai par là.

MONSIEUR CORNET.

Vous promettez toujours et ne tenez jamais.

MONSIEUR TOMBA.

Je tiendrai.

MONSIEUR CORNET.

Nous verrons. Comme disait encore l'autre jour M. Bouché, tous ces Parisiens, impossible de les sortir de leurs habitudes ; et il vous citait, à cette occasion.

MONSIEUR TOMBA.

C'est un joli pays ?

MONSIEUR CORNET.

Charmant ! Pas d'eau ; ce n'est pas un mal, il n'en est que plus sain. J'ai installé là une serre, comme vous n'en verrez nulle part. J'ai jeté bas tout ce qu'il y avait, j'ai

taillé en plein drap, avec la permission des autorités, bien entendu.

MONSIEUR TOMBA.

Vous avez toujours eu beaucoup de goût.

MONSIEUR CORNET.

Que voulez-vous? faut bien s'occuper; je n'ai rien à faire du matin au soir, c'est pour cela que je me crée des occupations.

MONSIEUR TOMBA.

Vous avez une très-heureuse organisation.

MONSIEUR CORNET.

Vous êtes bien bon.

MONSIEUR TOMBA.

Certainement.

MONSIEUR CORNET.

C'est moi qui ai choisi ce papier; comment le trouvez-vous?

MONSIEUR TOMBA.

Fort joli, bien distingué.

MONSIEUR CORNET.

J'ai tout fait peindre à l'huile, comme vous voyez. Mais quel mal, monsieur Tomba, j'ai eu avec ces maudits ouvriers! M. et madame Bouché étaient à la campagne, je tenais à ce que tout fût prêt pour leur retour. Je t'en moque, c'est tout au plus si, dans la matinée du 15, ils pouvaient emménager. Ah çà! vous dînez avec nous?

MONSIEUR TOMBA.

Il m'a été impossible de refuser.

MONSIEUR CORNET.

A la bonne heure! Je vous demanderai la permission de me mettre sur la tête ce petit bonnet que j'ai là dans ma poche.

MONSIEUR TOMBA.

Je vous en prie.

MONSIEUR CORNET.

Je serais bien aise de ne pas m'enrhumer une seconde fois.

MONSIEUR TOMBA.

C'est fort inutile.

MONSIEUR CORNET.

On a laissé s'éteindre le feu, ça va être le diable pour le rallumer. (Il sonne.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, LA BONNE.

LA BONNE.

Monsieur a sonné?

MONSIEUR CORNET.

C'était pour avoir du bois. Vous ne voulez rien prendre avant dîner, monsieur Tomba?

MONSIEUR TOMBA.

Non, bien obligé.

MONSIEUR CORNET.

Bien vrai?

MONSIEUR TOMBA.

Sans cérémonie.

MONSIEUR CORNET.

Vous verrez Adolphe, comme il est grandi.

MONSIEUR TOMBA.

C'est ce que m'a dit sa maman.

MONSIEUR CORNET.

C'est un charmant enfant.

MONSIEUR TOMBA.

Vous l'avez toujours beaucoup aimé.

MONSIEUR CORNET.

Je suis son parrain. C'est un petit bonhomme qui, j'en

suis sûr, nous donnera bien de l'agrément. Dame! écoutez, je suis garçon, je n'ai pas d'enfants; il est tout simple que je m'attache à celui-ci. Je compte, l'an prochain, le mettre à Sainte-Barbe. Vous n'avez pas de filleuls, monsieur Tomba?

MONSIEUR TOMBA.

Non pas, que je sache.

MONSIEUR CORNET.

Je vous assure que c'est un grand bonheur, surtout quand ils se conduisent bien.

MONSIEUR TOMBA.

Je le crois.

MONSIEUR CORNET.

Vous avez ici un cabinet de toilette.

MONSIEUR TOMBA.

Où cela?

MONSIEUR CORNET.

Derrière votre fauteuil. Poussez la porte. Voulez-vous pousser la porte?

MONSIEUR TOMBA.

Ce sera comme vous voudrez. (Il pousse la porte.)

MONSIEUR CORNET.

Il est très-grand, comme vous voyez.

MONSIEUR TOMBA.

Très-joli. A quelle heure se met-on à table?

MONSIEUR CORNET.

Vous avez appétit?

MONSIEUR TOMBA.

Pas encore, je demandais l'heure pour savoir si je ne pourrais pas aller rendre, avant le dîner, une petite visite dans le quartier.

MONSIEUR CORNET.

Gardez-vous-en bien.

MONSIEUR TOMBA.

Parce que?...

MONSIEUR CORNET.

Vous n'auriez qu'à ne pas être de retour pour l'heure du dîner, M. Bouché se mettrait à table, et, tout le reste du dîner, il serait d'une humeur de dogue. Vous en ferez, au surplus, ce que vous voudrez ; je ne vous le conseille pas.

MONSIEUR TOMBA.

Alors je m'abstiens. On m'avait dit, effectivement, qu'il était devenu très-susceptible.

MONSIEUR CORNET.

Plus il va, plus il le devient; on vous a dit vrai. C'est au point qu'il y a des jours où il n'est pas à prendre avec des pincettes. Après ça, n'avons-nous pas tous nos défauts? Au fond, il n'est pas méchant.

MONSIEUR TOMBA.

Je le crois.

MONSIEUR CORNET.

Il ne pèche que par la forme. C'est plus fort que lui ; quand il est dans ses lunes, impossible d'en rien tirer, il vous enverrait promener. Je le laisse dire, c'est ce que j'ai de mieux à faire.

MONSIEUR TOMBA.

Je suis presque fâché d'avoir accepté.

MONSIEUR CORNET.

Non, vous verrez, il sera très-bien ; d'ailleurs, il ne vous voit pas assez souvent pour se déboutonner devant vous ; mais, avec moi, qu'il voit tous les jours, il ne se gêne pas, il me bourrera comme un canon ; la main tournée, il n'y pensera plus.

MONSIEUR TOMBA.

Et madame?

MONSIEUR CORNET.

Plus politique que son mari, jamais madame Bouché, ce qui lui arrive encore assez souvent, ne le fera voir. C'est une excellente femme, bonne, serviable, obligeante au possible ; mais il fait bon d'être de ses amis, sinon elle est cassante, impérieuse, elle emporte la pièce sans avoir l'air d'y toucher.

MONSIEUR TOMBA.

Ah ! oui da !

MONSIEUR CORNET.

Toujours avec des formes, elle ne mettra pas les pieds dans le plat.

MONSIEUR TOMBA.

Je le pense bien.

MONSIEUR CORNET.

Vous l'avez trouvée bien changée, n'est-ce pas ?

MONSIEUR TOMBA.

Mais non, pas trop.

MONSIEUR CORNET.

Ce n'est plus que l'ombre d'elle-même.

MONSIEUR TOMBA.

Elle a encore de forts beaux yeux.

MONSIEUR CORNET.

Elle les aura toujours, mais ce n'est plus ça. Dieux ! que je l'ai connue jolie ! Ronde, potelée, bien faite ! Une taille... jamais vous n'en avez vu une comme celle-là ! Vous l'auriez tenue dans vos dix doigts. Non, de ma vie, je n'ai rencontré une plus jolie femme. Elle est encore fort bien, mais pas à comparer. Après ça, les traits ne s'effacent jamais complétement, ce qui fait que les têtes à caractère durent si longtemps.

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME BOUCHÉ.

MADAME BOUCHÉ.

Vous allez faire un bien triste dîner, monsieur Tomba.

MONSIEUR TOMBA.

Je n'en crois rien.

MONSIEUR CORNET.

M. Bouché n'est pas rentré?

MADAME BOUCHÉ.

Pas encore, je ne conçois pas ça.

MONSIEUR CORNET.

Nous parlions de votre appartement, monsieur le trouve bien joli.

MADAME BOUCHÉ.

Il est bien bon. Il a beaucoup d'apparence; il ne faut pas s'en rapporter à cela. Impossible de tenir dans ma chambre, tant il y fume.

MONSIEUR CORNET.

C'est l'affaire du fumiste.

MADAME BOUCHÉ.

Tant que vous voudrez, il n'en est pas moins vrai qu'il est fort désagréable, et mon salon, dans lequel c'est tout au plus si j'ai pu faire entrer ma harpe... Vous avez connu l'ancien logement, monsieur Tomba?

MONSIEUR TOMBA.

Oui, madame, pas particulièrement.

MADAME BOUCHÉ.

Il était de beaucoup préférable à celui-ci.

MONSIEUR CORNET.

Au bout du monde.

MADAME BOUCHÉ.

Un peu loin, c'est vrai; mais quelle différence! Nous avions au moins de la place.

MONSIEUR CORNET.

Je crois bien, c'était une halle.

MADAME BOUCHÉ.

Vous exagérez toujours les choses, monsieur Cornet. Nous pouvions recevoir, ce qu'il y a de certain, tandis qu'ici...

MONSIEUR CORNET.

Vous aviez trente personnes la semaine dernière.

MADAME BOUCHÉ.

Les unes sur les autres.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LES ENFANTS.

LES ENFANTS.

Bonjour, maman.

MADAME BOUCHÉ.

Vous voilà?

LES ENFANTS, à monsieur Cornet.

Bonjour, bon ami! bonjour, parrain.

MADAME BOUCHÉ, montrant monsieur Tomba.

Vous ne reconnaissez pas monsieur?

LES ENFANTS.

Si, maman.

MADAME BOUCHÉ.

Vous ne lui dites rien?

MONSIEUR TOMBA.

Ils sont grands comme père et mère.

MADAME BOUCHÉ.

On sonne : allez voir si ne serait pas votre papa.

LES ENFANTS.

Oui, maman.

SCÈNE VII

MADAME BOUCHÉ, MONSIEUR TOMBA, MONSIEUR CORNET.

MADAME BOUCHÉ.

Vous les trouvez changés, monsieur Tomba ?

MONSIEUR TOMBA.

A leur avantage, oui, madame.

MONSIEUR BOUCHÉ, en dehors.

Quand je vous dis que j'ai sonné deux fois, c'est que j'ai sonné deux fois; vous n'êtes jamais là.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MONSIEUR BOUCHÉ, LES ENFANTS.

MONSIEUR CORNET, à monsieur Tomba.

Voici l'ouragan.

MADAME BOUCHÉ.

Après qui en as-tu donc, bon ami ?

MONSIEUR BOUCHÉ.

Après ta bonne, qui fait toujours attendre deux heures à la porte.

MADAME BOUCHÉ.

Mon ami, monsieur Tomba.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Eh! bonjour, monsieur Tomba ; voilà des siècles qu'on ne vous a vu!

MONSIEUR TOMBA.

Je ne suis pas sorti de l'hiver. J'ai été fort enrhumé.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Nous n'en avons rien su. Vous dînez avec nous?

MONSIEUR TOMBA.

Vous êtes trop bon.

MADAME BOUCHÉ.

Monsieur a bien voulu accepter un mauvais dîner. Madame Grevin ne viendra pas.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Elle te l'a fait dire?

MADAME BOUCHÉ.

Elle l'a dit à M. Cornet, qui a eu la bonté de passer chez elle.

MONSIEUR CORNET.

Elle a sa bru à dîner.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Je l'ai vue hier, elle ne m'en a pas dit un mot. Quelle singulière femme, pour ne jamais savoir, la veille, ce qu'elle fera le lendemain. Ah! vous avez été malade, monsieur Tomba?

MONSIEUR TOMBA.

Enrhumé.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Nous vous avons attendu tout l'été à la campagne.

MONSIEUR TOMBA.

Je croyais toujours pouvoir y aller.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Et vous n'êtes pas venu. Allons-nous bientôt nous mettre à table?

MADAME BOUCHÉ.

Dans un instant.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Il est à remarquer que jamais ici on n'a pu dîner à l'heure, c'est chose impossible.

MADAME BOUCHÉ.

Nous ne sommes pas en retard.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Mais si fait. Tu as une bonne dont tu ne feras jamais rien, une tortue ! Tu tiens à la garder, je ne sais pas pourquoi.

MADAME BOUCHÉ.

Parce que je crains de rencontrer plus mal encore.

MONSIEUR BOUCHÉ.

C'est avec ces considérations-là que jamais on n'est bien servi.

MADAME BOUCHÉ.

Tu n'as pas ce reproche à m'adresser.

MONSIEUR BOUCHÉ.

A ta place, j'en changerais jusqu'à ce que j'en aie trouvé une.

MADAME BOUCHÉ.

Je ne ferais que ça.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Il en est pourtant qui font leur affaire.

MADAME BOUCHÉ.

Je n'en connais pas.

MONSIEUR CORNET.

Vous avez toujours Mélanie, monsieur Tomba?

MONSIEUR TOMBA.

Toujours.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Vous en êtes content?

MONSIEUR TOMBA.

En lui laissant faire toutes ses volontés.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Si encore vous y trouvez votre compte, ce n'est que demi-mal. Adolphe !

ADOLPHE.

Papa !

MONSIEUR BOUCHÉ.

Allez voir si nous dînerons bientôt.

ADOLPHE.

Oui, papa. (Il sort suivi de son frère.)

MADAME BOUCHÉ.

Si tu vas tourmenter cette fille, elle fera tout de travers.

MONSIEUR BOUCHÉ.

J'en suis bien fâché.

MADAME BOUCHÉ.

Il n'y aura pas de raison, alors, pour que nous dînions aujourd'hui.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Alors j'irai dîner dehors.

MADAME BOUCHÉ.

Comme tu voudras ; que veux-tu que je te dise ?

MONSIEUR BOUCHÉ.

Je ne peux pas non plus ne pas dîner.

MADAME BOUCHÉ.

Parce qu'aujourd'hui elle est un peu en retard !

MONSIEUR BOUCHÉ.

C'est tous les jours la même chose.

ADOLPHE.

Papa, le dîner est servi.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Ce n'est pas malheureux.

MONSIEUR CORNET.

Allons nous mettre à table.

LA SALLE A MANGER

SCÈNE IX

MADAME BOUCHÉ, MONSIEUR BOUCHÉ, MONSIEUR TOMBA, MONSIEUR CORNET, LES ENFANTS.

MADAME BOUCHÉ.

Monsieur Tomba, à côté de moi, je vous prie.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Voyons, Alfred, tenez-vous tranquille, n'allez pas tourmenter votre frère comme toujours, ou je vous fais sortir de table.

MONSIEUR CORNET.

Adolphe, viens te mettre à côté de parrain.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Ta bonne a encore oublié la moitié des choses.

MADAME BOUCHÉ.

Tu l'ahuris.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Je lui en demande bien pardon.

MADAME BOUCHÉ.

Vous avez appétit, monsieur Tomba?

MONSIEUR TOMBA.

Pas beaucoup, madame, depuis mon rhume; je mange parce qu'il faut manger.

MONSIEUR BOUCHÉ.

C'est une remarque que j'ai faite, jamais madame Grevin n'a pu être de parole.

MADAME BOUCHÉ.

Elle t'avait bien promis !

MONSIEUR BOUCHÉ.

Hier encore, en la quittant, c'était chose convenue.

MONSIEUR TOMBA.

Elle va bien, madame Grevin ?

MADAME BOUCHÉ.

Très-bien.

MONSIEUR BOUCHÉ.

J'aime beaucoup sa bru, c'est une défaite.

MADAME BOUCHÉ

C'est ce que j'ai pensé.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Elle a donc bien de l'affection pour elle ; il y a deux mois elle ne voulait plus la voir ; c'était un monstre. Voilà un potage détestable !

MADAME BOUCHÉ.

Je ne suis pas de ton avis.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Il est excellent ; mettons que je n'ai rien dit. Comment le trouve M. Tomba ?

MONSIEUR TOMBA.

Je serais fort mauvais juge ; depuis mon rhume, je n'ai plus de goût.

MONSIEUR BOUCHÉ.

C'est fort heureux pour vous.

MADAME BOUCHÉ.

Tout cela, parce que la malheureuse fille veut trop bien faire.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Je ne lui en sais aucun gré. Adolphe, tenez-vous droit.

ADOLPHE.

Oui, papa.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Ce petit garçon deviendra bossu, si l'on n'y prend garde. Il se tient encore plus mal que son frère. Je ne sais pas, je vois tous les enfants se tenir convenablement ; ceux-ci, à les voir, on dirait, diable m'emporte, qu'ils ont été élevés dans une écurie.

MADAME BOUCHÉ.

Tu as des comparaisons qui ne sont pas heureuses.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Mettons que j'ai tort. A l'avenir, je ne dirai plus rien.

MADAME BOUCHÉ.

Je ne dis pas cela.

MONSIEUR CORNET.

Vous dînez rarement chez vous, monsieur Tomba ?

MONSIEUR TOMBA.

Tout le temps qu'a duré mon rhume, j'y ai constamment dîné.

MONSIEUR CORNET.

Vous avez une excellente fille.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Mélanie cuisine parfaitement, c'est un cordon bleu.

MONSIEUR TOMBA.

Vous êtes trop bon.

MADAME BOUCHÉ.

Toutes les fois que M. Bouché a eu le plaisir de dîner chez vous, il en est toujours revenu enchanté.

MONSIEUR TOMBA.

C'est être trop indulgent, je l'en remercie.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Jamais chez M. Tomba on n'aurait présenté un bœuf pareil.

MADAME BOUCHÉ.

Tu es décidé à ne rien trouver bon chez toi ; c'est un parti pris.

MONSIEUR BOUCHÉ.

J'en fais juge M. Cornet ; ce bœuf est-il mangeable ?

MONSIEUR CORNET.

Il est peut-être un peu ferme.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Un peu ! vous êtes bien honnête. Vous ne faites pas boire votre voisin, monsieur Cornet ?

MADAME BOUCHÉ.

Il y a longtemps, monsieur Tomba, que vous avez Mélanie ?

MONSIEUR TOMBA.

Oui, madame ; elle était fort jeune quand elle entra chez moi.

MONSIEUR CORNET.

J'aime cette fille, elle est toujours de bonne humeur.

MONSIEUR TOMBA.

Devant le monde.

MONSIEUR CORNET.

Est-ce qu'en particulier elle ne serait pas de même ?

MONSIEUR TOMBA.

C'est une excellente fille, je commence par le dire.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Elle m'a toujours fait cet effet-là.

MONSIEUR TOMBA.

Mais il faut une grande patience pour s'en accommoder ; elle vous met à tout moment le marché à la main.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Alfred, je vais tout à l'heure vous envoyer dîner à la cuisine.

ALFRED.

Mais, papa...

MONSIEUR BOUCHÉ.

Je vous ai défendu de répliquer.

ALFRED.

Mais, papa...

MONSIEUR BOUCHÉ.

Sortez.

MADAME BOUCHÉ.

Voyons... il n'est pas si coupable.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Je t'en prie, chère amie, laisse-moi faire, cela ne te regarde pas. Sortez, monsieur, ne me le faites pas dire une seconde fois. (L'enfant sort.) Je ne sais comment il arrive que ce petit garçon prenne à tâche, toutes les fois que nous avons du monde, de se conduire en dépit du bon sens. Il y a longtemps qu'il lui fallait une leçon.

MADAME BOUCHÉ.

Et votre volière, monsieur Tomba?

MONSIEUR TOMBA.

Vous êtes bien bonne.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Si monsieur Adolphe ne se conduit pas plus proprement à table, je l'envoie rejoindre monsieur son frère.

MADAME BOUCHÉ.

Vous avez toujours votre joli chardonneret?

MONSIEUR TOMBA.

Non, madame; j'ai eu la douleur de le perdre.

MONSIEUR CORNET.

Ce joli petit oiseau qui chantait si bien!

MONSIEUR TOMBA.

J'en aurais pleuré, si j'avais osé.

MADAME BOUCHÉ.

Ça, je le crois.

MONSIEUR TOMBA.

Tout le temps qu'a duré mon malheureux rhume, il me semblait que cette pauvre petite bête sentait que j'étais souffrant, elle n'a pas dit un mot.

MADAME BOUCHÉ.

Il y a peu de temps que vous l'avez perdue?

MONSIEUR TOMBA.

Le jour de ma première sortie... Je n'en veux plus avoir.

MONSIEUR CORNET.

On se crée des chagrins avec toutes ces petites bêtes-là.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Si je n'avais tenu bon, nous aurions ici une ménagerie.

MADAME BOUCHÉ.

Je m'en serais bien gardée!

MONSIEUR BOUCHÉ.

Ne dis donc pas cela, chère amie; il n'y a qu'à voir à la campagne.

MADAME BOUCHÉ.

Là, c'est différent, nous avons de la place, mais ici...

MONSIEUR BOUCHÉ.

Nous vous faisons faire un bien mauvais dîner, monsieur Tomba.

MADAME BOUCHÉ.

J'ai prévenu monsieur.

ADOLPHE.

Maman!

MONSIEUR BOUCHÉ.

Taisez-vous.

MADAME BOUCHÉ.

Il me parle.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Alors c'est très-bien. Je n'ai plus rien à dire.

MADAME BOUCHÉ.

Que voulez-vous?

ADOLPHE.

Le chevreuil n'est donc pas pour aujourd'hui?

MADAME BOUCHÉ

Taisez-vous.

ADOLPHE.

Le gros pâté non plus?

MONSIEUR BOUCHÉ.

Faites-moi le plaisir d'aller retrouver monsieur votre frère.

ADOLPHE.

Je n'ai rien fait.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Je vous avais expressément défendu de jamais parler à table, vous n'en avez tenu compte.

ADOLPHE.

Mais, papa...

MONSIEUR BOUCHÉ.

Voulez-vous obéir? Faut-il vous prendre par les oreilles?

(Sortie du petit bonhomme.)

MADAME BOUCHÉ, à son mari.

Maintenant que les enfants sont dehors, je me permettrai de vous dire que ce que vous venez de faire n'a pas le sens commun.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Je t'ai priée, chère amie, de ne jamais te mêler de ces choses-là.

MADAME BOUCHÉ.

C'est du dernier ridicule. Aussi, quand nous avons du monde, je suis sur les épines. Ce n'est pas vivre.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Tout cela de ta faute.

MADAME BOUCHÉ.

Vous dites des sottises.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Bien obligé. Si tu avais élevé tes enfants autrement, nous n'en serions pas où nous en sommes.

MADAME BOUCHÉ.

Cette maison devient un enfer.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Parce que tu l'as bien voulu.

MADAME BOUCHÉ.

J'en demande bien pardon à M. Tomba.

MONSIEUR TOMBA.

Comment donc ! madame...

MADAME BOUCHÉ.

Je ne puis rester ici davantage, je sens que je vais me trouver mal.

(Elle sort.)

SCENE X

MONSIEUR TOMBA, MONSIEUR BOUCHÉ, MONSIEUR CORNET, LA BONNE.

LA BONNE.

Monsieur, v'là vot' rôti qu'est prêt, faut t'y vous l'apporter ?

MONSIEUR BOUCHÉ.

Laissez-nous.

LA BONNE.

Où donc qu'est madame ?

MONSIEUR BOUCHÉ.

Je vous prie, en grâce, de nous laisser en repos.

LA BONNE.

Comme vous voudrez.

SCÈNE XI

MONSIEUR TOMBA, MONSIEUR BOUCHÉ,
MONSIEUR CORNET.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Je ne sais réellement pas ce qu'a ma femme, elle est d'une susceptibilité qui n'a pas de nom.

(Silence.)

MONSIEUR CORNET.

Monsieur Tomba, vous ne buvez pas.

MONSIEUR TOMBA.

Pardonnez-moi.

(Silence.)

MONSIEUR BOUCHÉ.

Je n'ai jamais pu obtenir des enfants qu'ils se taisent à table, et cela par la faute de leur mère, qui les a habitués à faire toutes leurs volontés.

(Silence.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, ALFRED.

ALFRED.

Papa ! papa !

MONSIEUR BOUCHÉ.

Eh bien, qu'est-ce encore?

ALFRED.

Maman dit qu'elle voudrait être morte ; l'ouvrière dit que tu viennes.

MONSIEUR BOUCHÉ.

Pardon, monsieur Tomba.

MONSIEUR TOMBA.

Je vous en prie.

SCÈNE XIII

MONSIEUR TOMBA, MONSIEUR CORNET.

MONSIEUR CORNET.

Voilà un échantillon de ce qui se passe ici.

MONSIEUR TOMBA.

Ça ne laisse pas que d'être fort agréable. Ces scènes arrivent-elles souvent?

MONSIEUR CORNET.

Tous les jours, sauf de rares exceptions.

MONSIEUR TOMBA.

Je leur en fais bien mon compliment.

MONSIEUR CORNET.

Et dire que tous deux ont les meilleures intentions du monde!

MONSIEUR TOMBA.

A les voir, on ne le croirait pas. Comme j'ai mis pour condition, en acceptant l'invitation, de m'en aller aussitôt après dîner, je vais user de mon droit.

MONSIEUR CORNET.

Vous partez?

MONSIEUR TOMBA.

Si vous voulez bien le permettre.

MONSIEUR CORNET.

Vous verra-t-on bientôt?

MONSIEUR TOMBA.

J'en doute.

MONSIEUR CORNET.

Bien le bonjour, monsieur Tomba.

MONSIEUR TOMBA.

Votre serviteur de tout mon cœur.

LES

BONNES GENS DE CAMPAGNE

PERSONNAGES

LE PÈRE MICHAU, maçon.
UN MANŒUVRE.
THÉOPHILE.
LA GILLOTTE.
GERMAIN PITARD.
COMMÈRES.
UNE PLAISANTE.

La scène se passe dans un village de Normandie.

LE PÈRE MICHAU, sur un échafaud, relevant un mur,
UN MANŒUVRE, THÉOPHILE.

LE PÈRE MICHAU.

D'où ça qu'tu deviens?

THÉOPHILE.

D'Flamécourt.

LE PÈRE MICHAU.

Quoiqu'tu y as été faire?

THÉOPHILE.

J'y ons t'y point not'sœur qui y étiont mariée?

LE PÈRE MICHAU.

Laquelle ?

THÉOPHILE.

Clarisse, la femme au chéron*.

LE PÈRE MICHAU.

Comben qui y a d'temps?

THÉOPHILE.

Bentôt quatre ans. Vous étiez point ici quand a s'a marié?

LE PÈRE MICHAU.

J'pensais même n'y jamais revenir.

THÉOPHILE.

Y a gros à parier qu'on vous aurait point revu, si vot'femme a l'étiont point morte.

LE PÈRE MICHAU.

Comben qu'elle a d'enfants, Clarisse ?

THÉOPHILE.

Bentôt quatre.

LE PÈRE MICHAU.

Si elle en pond autant comme en a pondu sa mère, elle est point au bout. Comben qu'elle en a évu ?

THÉOPHILE.

Dix-sept en me comptant.

LE PÈRE MICHAU.

Comben qui y en reste ?

THÉOPHILE.

Quatorze, tous grouillants.

LE PÈRE MICHAU.

Excusez. Tu vas t'y point te marier aussi ?

THÉOPHILE.

A-vous eune femme qu'a des écus ? j'l'épousons drès demain.

* Charron.

LE PÈRE MICHAU.

T'as pas besoin d'argent, v'là ton vieux père tailleur qui va te faire riche.

THÉOPHILE.

Je l'aurons point volé.

LE PÈRE MICHAU.

Comment que vous vous êtes arrangés?

THÉOPHILE.

Nous nous sommes arrangés, que le vieux tailleur me lègue tout son bien après li, moyennant que j'en prendrons bé soin et de sa femme itou.

LE PÈRE MICHAU.

Sa femme, elle est-y point morte?

THÉOPHILE.

Et enterrée.

LE PÈRE MICHAU.

Eh ben?

THÉOPHILE.

Je l'ons t'y point soignée trois mois?

LE PÈRE MICHAU.

Sans doute qui leux sont donné au dernier vivant?

THÉOPHILE.

Oh ! mais oui.

LE PÈRE MICHAU.

Comme ça, faut que t'y reste avec ton vieux tailleur?

THÉOPHILE.

Pour avoir mon argent.

LE PÈRE MICHAU.

Il a donc point de parents?

THÉOPHILE.

Il en manquent ben, il en ont des masses.

LE PÈRE MICHAU.

D'où ça qui sont?

THÉOPHILE.

D'bé loin.

LE PÈRE MICHAU.

Et François Morel, il est-y point son cousin ?

THÉOPHILE.

Son frère ; s'entend point son frère, son biau-frère, le frère à sa femme, son prop' frère à sa femme.

LE PÈRE MICHAU.

Faut croire qu'ils n'étaient point ben curieux de l'avoir cheux eux, pis qu'ils ne l'ont point pris.

THÉOPHILE.

Faut croire.

LE PÈRE MICHAU.

Au reste, tu ne l'auras point longtemps.

THÉOPHILE.

J'l'spérons ben itou.

LE PÈRE MICHAU.

Il est aux trois quarts descendu dans son trou ; n'est-y point entrepris d'un côté ?

THÉOPHILE.

Tout l'côté droit, y pouviont pas plus s'en sarvir comme si qu'il étiont mort. L'bras, la jambe, la langue itou, on n'est point fichu d'l'entend' parler quand y parle.

LE PÈRE MICHAU.

Comment qu'toi tu l'entends ?

THÉOPHILE.

Je l'entendons point.

LE PÈRE MICHAU.

Faut tout de même qui te paye gros pour être toujours auprès d'li.

THÉOPHILE.

Sans ça !...

LE PÈRE MICHAU.

Oui, mais ses héritiers vont-y point te chercher chicane, sitôt qu'il aura tourné l'œil?

THÉOPHILE.

J'en ons point peur, marchez ; j'ons t'y point *siné* l'contrat cheux l'notaire de Bucourt, comme quoi j'eu héritons? J'm'en moque des *hériquiers!* j'ons bé fait nos affaires.

LE PÈRE MICHAU.

T'as bé fait, si tu les as bé faites.

THÉOPHILE.

Sans ça!...

LE PÈRE MICHAU.

Va sans dire que tu vas avoir tout son bien, l'plus bon et l'plus fin.

THÉOPHILE.

La maison itou.

LE PÈRE MICHAU.

L'as-tu point déjà achetée, sa maison?

THÉOPHILE.

Son pressoir que j'ons acheté.

LE PÈRE MICHAU.

Tu l'as point payé cher?

THÉOPHILE.

Qui vous l'a dit?

LE PÈRE MICHAU.

Où ça que t'aurais été prendre l'argent, pis que tu n'en as point?

THÉOPHILE.

Follait ben que j'en eus.

LE PÈRE MICHAU.

C'est-y ta mère, avec ses dix-sept enfants, qui t'en a laissé?

THÉOPHILE.

Et ma marraine?

LE PÈRE MICHAU.

C'est vrai, j'y pensais plus; c'est core un pareil commerce que t'as fait avec.

THÉOPHILE.

Ben sûr que je l'avons point gardée pour rien.

LE PÈRE MICHAU.

Combien de temps que tu l'as gardée?

THÉOPHILE.

Quatre ans tout d'une filée.

LE PÈRE MICHAU.

Combien qu't'as gagné dessus?

THÉOPHILE.

J'ons point gagné moitié de ce que j'ons dépensé.

LE PÈRE MICHAU.

Queu qu't'as dépensé? t'avais pas le premier sou.

THÉOPHILE.

Et ma peine?

LE PÈRE MICHAU.

Queu peine? T'en avais approchant comme avec ton tailleur; depuis que je suis là à relever le mur à Thurot, v'là d'çà près de huit jours, je ne vois que toi sur l'chemin.

THÉOPHILE.

Faut y point que j'plantions nos pommes *ed' tarre?*

LE PÈRE MICHAU.

Quoi qui fait ton vieux tailleur durant que t'es point là?

THÉOPHILE.

Y se repose.

LE PÈRE MICHAU.

Sois ben tranquille, si jamais je viens à être pris d'un côté, c'est point core toi que je dérangerai pour avoir soin de moi.

THÉOPHILE.

Vous en aurais d'aut's.

LE PÈRE MICHAU.

J'en aurons point.

THÉOPHILE.

Faura ben, pis qu'vous n'avez point d'*afants*.

LE PÈRE MICHAU.

Sans compter que la *vieuille* femme au cordonnier, elle en a, des enfants qu'en ont ben pris du mal après, pas vrai ! depuis qu'elle a fait ses partages, c'est à qui n'en voudra point, ni d'ses garçons ni d'ses filles.

THÉOPHILE.

Qui ça qui dit qui n'en voulont point? Doit-elle point aller passer quat' mois cheux chacun, sa vie durant?

LE PÈRE MICHAU.

Y l'y ont promis.

THÉOPHILE.

Eh ben?

LE PÈRE MICHAU.

Comment qui les ont tenues leux promesses ! V'là bentôt six mois qu'elle est cheux la Morotte.

THÉOPHILE.

Queuqu'ça prouve, si la Morine a paye la Morotte pour la décrotter? d'quoi qu'as'plaint, c'te *vieuille* cordognière ilà ?

LE PÈRE MICHAU.

A s'plaint point, pis qu'elle est comme ton vieux tailleur, qu'a peut point parler.

THÉOPHILE.

C'étiont donc quasiment comme une souche?

LE PÈRE MICHAU.

Ne pu *ne* moins, a bouge plus ; ous-ce qu'on la met, faut qu'a reste.

THÉOPHILE.

Ah! qu'a ferait bé mieux d' s'en ratourner d'où qu'a vient! Quoi qu'a fait d'ouvrage sur tarre? a tourmenté ses afants, pas aut' chose, d'autant qu'alle a d'bons biens.

LE PÈRE MICHAU.

A les a plus, pis qu'elle les a donnés.

THÉOPHILE.

Et c'te belle pièce ilà, cont'l'clos à Véronique?

LE PÈRE MICHAU.

C'est-y point n'au maréchal?

THÉOPHILE.

Et le bois du Roquet et ses aunais?

LE PÈRE MICHAU.

A Thomas Bêtu.

THÉOPHILE.

Et la pièce qu'alle y mettiont ses vaches?

LE PÈRE MICHAU.

A Thomas Bêtu.

THÉOPHILE.

C'est fichu! T'nais, c'étiont des bêtises que d'viv' si vieux ; à quoi qu'ça leux sert? à embêter leux z'afants.

LE PÈRE MICHAU.

Je sais ben que quand j'pourrai pu travailler, je demande à m'en aller, je ne veux pu tourmenter personne.

THÉOPHILE.

Vous dit's ça.

LE PÈRE MICHAU.

Aussi vrai comme je m'appelle Michau de mon nom.

THÉOPHILE.

Vous ferez comme les aut's, marchez.

LE PÈRE MICHAU.

Tiens! tiens! les poules à ton vieux tailleur dans la filasse à la Gillotte!

THÉOPHILE.

Sans comptais qu'a peuvent ben y aller, les siennes à la Gillotte n'démarront point d'son avoine : pourquoi qu' les celles à père tailleur n'iriont point dans sa filasse? N'a r'-voir. (Il s'éloigne.)

LE PÈRE MICHAU, LE MANŒUVRE, puis LA GILLOTTE.

LE PÈRE MICHAU.

Comment que ça se fait? La Gillotte n'est donc point cheux elle, qu'a voit point les poules dans sa pièce?

LE MANŒUVRE.

Faut *craire* que non.

LA GILLOTTE, sortant de sa maison.

A chat! à chat!

LE MANŒUVRE.

T'nais, la v'là qui s'éveille.

LA GILLOTTE, sortant de sa maison armée d'un bâton, courant après les poules.

A chat! à chat! v'là encore les satanées poules à père tailleur qui venont tout brésiller cheux nous.

LE PÈRE MICHAU.

Y dit à ça que les vôtres vont ben cheux li.

LA GILLOTTE.

Il en a menti, le vieux brigand! Y n'mourra donc point, c'vieux carcan ilà? J'allons t'y tuer ses poules, tu vas voir comment qu'j'allons m'y prend'.

LE PÈRE MICHAU.

Queuqu'ça li fait, si vous y payez?

LA GILLOTTE.

J'allons y payer aussi, aie point peur.

LE PÈRE MICHAU.

Il vous fera *assiner* *.

LA GILLOTTE.

Je m'en moque, d'son assination comme d'li ; y pouvont ni parler, ni marcher, l'vieux filou.

LE PÈRE MICHAU.

Et Tophile?

LA GILLOTTE.

J'm'en moque d'ton Tophile, et d'ton père tailleur et d'tout.

LE PÈRE MICHAU.

C'est-y point son héritier?

LA GILLOTTE.

Qui t'a conté ça?

LE PÈRE MICHAU.

C'est li qui sort di là.

LA GILLOTTE.

Il la tient point core son héritage.

LE PÈRE MICHAU.

Ça va point tarder, marchez.

LA GILLOTTE.

Aveucq ça qu'la semaine prochaine y démarre d'chez Tophile, y s'en va cheux François Morel.

LE PÈRE MICHAU.

Le père tailleur?

LA GILLOTTE.

P't'ét' ben à c'te remontée **.

LE PÈRE MICHAU.

Où ça dites-vous qui va?

LA GILLOTTE.

Cheux François Morel, leux biau-frère.

* Assigner.
** L'après-midi.

LE PÈRE MICHAU.

Pourquoi qu'ils l'ont point pris cheux eux quand sa femme est morte?

LA GILLOTTE.

Est-ce qu'il avont jamais su c'qui fesiont, tant qu'il étiont bête, c'vieux tailleur ilà, sans compter qui y ont ben demandé, les biaux-frères! ça n'empêche qui leux z'en en va.

LE PÈRE MICHAU.

Ça va leux donner du mal.

LA GILLOTTE.

Queu mal! y seront tout comme l'aut', tout comme Tophile, qui dit qu'durant sa journée, qu'il étiont dehors, y n'a point soin d'li.

LE PÈRE MICHAU.

Le v'là qui devient d'cheux sa sœur, Tophile.

LA GILLOTTE.

Ein feignant, ton Tophile, ein prop'à rien!

LE PÈRE MICHAU.

Y n'est point à moï, j'en veux point.

LA GILLOTTE.

C'étiont pourtant ein malin sujet. Pas plutôt arrivé, que l'v'là parti.

LE PÈRE MICHAU.

Y s'en va planter des pommes de terre.

LA GILLOTTE.

A c'qui dit.

LE PÈRE MICHAU.

Sans compter qu'*follait* qui marchiont dret aveucq li, qu'*follait* pas qui bronche, l'vieux tailleur.

LA GILLOTTE.

J'crois ben. L'aut'jour, il y disiont, l'père tailleur, je n'savons déjà pus quoi, c'est qu'si j'étiont point v'nue y t'y

fichiont à la tête c'qu'il aviont dans les mains, ton Tophile, oh! mais oui!

LE PÈRE MICHAU.

Y n'font donc point bon ménage?

LA GILLOTTE.

Ah! mais non : ein mauvais gas, ton Tophile; ein vieux brigand, ton vieux père tailleur! Ben avant qu'sa femme a meure, n'disiont-y point partout l'pays : *Qui qu'en veut, d'ma femme? j'la cédons pour cinquante écus!* » C'étiont-y bé propre, pour ein homme? T'étiont point n'ici, quand ça s'a passé, père Michau, t'as pas vu ça.

LE PÈRE MICHAU.

C'était pour la r'marcier, sa femme, d'y avoir tout donné.

LA GILLOTTE.

Quand y leux sont mariés.

LE PÈRE MICHAU.

M'est avis qui sera déjà point tant mal, l'vieux père tailleur, cheux François Morel : il a des écus François Morel, et d'bons biens.

LA GILLOTTE.

Y fr'a d'li, ton François Morel, c'qu'il avont fait d'père Romain.

LE PÈRE MICHAU.

Quoi qu'il en a fait, d'père Romain? il l'a point tué?...

LA GILLOTTE.

A peu près, il ont profité qu'il étiont gromand comme eune vieille cane, l'père Romain, pour le faire mager et des gâtiaux et des galettes et du fricot, qu'il en aviont crevé. Ton vieux père tailleur, ein vieux sus sa bouche itou, il l'auront bêtot troussé, tu voiras.

LE PÈRE MICHAU.

Ça le regarde.

LA GILLOTTE.

C'est qu'il en aviont point soin du tout, ton Tophile; il y donniont point n'a mager son sou à père tailleur. Et tout son r'vnu à père tailleur, ses *bloucles* d'argent, son gobelet, qui y a fricassé, sans y en rend' compte. Comment qu'y va faire pour y en rend', des comptes? Qui va y avoir ein procès, bé sûr.

LE PÈRE MICHAU.

Qui leux z'arrangent. Ah çà! elle est donc mariée, sa sœur à Tophile?

LA GILLOTTE.

Son homme itou, il étiont chéron.

LE PÈRE MICHAU.

C'est-y point n'un Besnard?

LA GILLOTTE.

Cadet Besnard, l'garçon à la vieille Besnard; tu l'as ben connu et ton père itou?

LE PÈRE MICHAU.

Cadet Besnard, j'crois ben! N'est-y point mort?

LA GILLOTTE.

Et sa femme itou. Ein vieux *bracognier*, ein gueux fini, ein vieux godaud qui toujou godaillons, jour et nuit, toujou sou.

LE PÈRE MICHAU.

Ah! c'est l'fils Besnard que la Clarisse a été épouser?

LA GILLOTTE.

Il l'a ben *follu*. Sans compter qu'a l'a assez pleuré, mais qui s'est agi d's'en aller, à quand li, à Flamécourt.

LE MANŒUVRE.

N'a t'y point été aux armées, le fils Besnard?

LA GILLOTTE.

Qu'il auriont bé mieux fait d'y rester, il auriont point v'nu faire d'z'afants qui pourriont point nourri?

LE MANŒUVRE.

Queu qu'vous dites des afants qui pourriont point nourri?

LA GILLOTTE.

Queu qui t'parle, à toi?

LE MANŒUVRE.

L'garçon à défunt la Besnard, il aviont d'bons biens et sa mère itou, à Flamécourt.

LA GILLOTTE.

Queux biens qui z'ont?

LE MANŒUVRE.

Dam! au vu et su d'tout l'monde.

LE PÈRE MICHAU.

Queu qui te l'a dit?

LA GILLOTTE.

J'sommes t'y point d'Cagny, tout cont' Flamécourt, qu'mon oncle, il étiont berger cheux eux d'pis quarante ans?

LE MANŒUVRE.

Voyons, tàchez de vous entendre. Est-y riche? l'est-y point?

LA GILLOTTE.

Il l'étiont point!

LE MANŒUVRE.

Il l'étiont!

LA GILLOTTE.

Pourquoi, puisqu'il l'étiont, qu'sa mère, à ton vieux Besnard, a devions vingt-deux sous à not' nièce quand a l'est morte, y avait quatre ans? pourquoi qu'a y a jamais donné ses vingt-deux sous?

LE PÈRE MICHAU.

Pourquoi qu'a y a pas demandés avant qu'a sut morte?

LA GILLOTTE.

Quand j'devons, j'ons-t'y besoin qu'on m'tanne? j'savons ben que je devons. C'étiont tous des vaniteux, tes

Besnard, et des rien-du-tout ; méfie-t'en, père Michau, c'étiont tous des gueux.

LE MANŒUVRE.

Les v'là habillés, y n'ont pus rein à désirer.

LA GILLOTTE.

Présent qu'tu les connais, travaille point pour eux, y n'te payeraient point. Tous des profiteux; leux père, s'entend leux grand-père, il aviont volé pus d'dix arpents d'tarr et d'la fine tarre, au seigneur d'Flamécourt, à défunt l'marquis d'Flamécourt, l'père des pauv's.

LE MANŒUVRE.

Qu'défunt vot'homme avions pas moins aidé à abatt' la grille du châtiau, dans la première révolution.

LA GILLOTTE.

C'est point vrai.

LE PÈRE MICHAU.

Mon défunt grand-père l'a vu qu'abattiont la grille et l'avenue, quand j'vous dis qu'il l'a vu.

LE MANŒUVRE.

Quoi qu'il a vu, bourru?

LE PÈRE MICHAU.

Tâchez de vous arranger, l'a t'y vu, l'a t'y point vu?

LA GILLOTTE.

J'ons point besoin d'm'arranger avec c'méchant morvieux ilà.

LE MANŒUVRE.

Dites donc, la Gillotte?

LA GILLOTTE.

Quoi qu'ti veux à la Gillotte? quoi qu'a te doit? C'étions t'y pour y demander si c'est que ton vieux grand-père il étiont ein vieux filou?

LE MANŒUVRE.

Pourquoi qui disiont tous à Cagny, d'où qu'il étiont, vot' homme, qu'il étiont point core si délicat?

LA GILLOTTE.

Des menteries! L' pus honnète homme du pays, l' pauv' cher ami! V'là c' qu'il étiont réputais.

LE MANŒUVRE.

N'étiont'y point n'un brin *bracognier?* n'mettiont'y point des collets * ?

LA GILLOTTE.

Défunt mon pauvre homme?

LE MANŒUVRE.

Avec père tailleur?

LA GILLOTTE.

Jamais d'sa vie, pauv'cher ami il aviont bracogné ni mis des collets; ein vieux brigand, ton grand-père, qui t'a-viont conté ça, qui voliont, la nuit, des gerbées à défunt mosieu Moizy, l'farmier des Épinettes, qu'on a dit qui t'y avait flanqué ein coup de fusil dans les reins, défunt mo-sieu Moizy, à ton vieux grand-père, qu'il en aviont gardé l'lit six semaines.

LE MANŒUVRE.

Vous z'y diriez point ça, à son garçon qu'étiont l'mien?

LA GILLOTTE.

J'ons tout autant peur d'ton père comme d'toi.

LE MANŒUVRE.

J'viendrons dimanche à la messe ici, à quant li, vous z'y direz.

LA GILLOTTE.

Pour ça oui, qu'j'y dirons.

LE MANŒUVRE.

Vous z'y direz point!

LA GILLOTTE.

Aussi vrai comme l'soleil étiont là qui m'écoute, tu voi-ras si j'y dis point.

* Des piéges pour le gibier.

LE PÈRE MICHAU.

En v'là d' l'ouvrage !

LE MANŒUVRE.

Quand on vous dit qu'a l'étiont folle.

LA GILLOTTE.

Déjà pas si tant, et ta sœur qu'étiont à Paris, et qui portiont chapiau, c'étiont t'y nitou eune fille d'vartu ?

LE MANŒUVRE.

Et la vot' qu'a jamais pu trouver d'parrain pour ét' marraine, c'étiont-t'y eune fille d'sagesse ?

LA GILLOTTE.

Tu n'es qu'ein gamin, un mauvais gamin, v'là ce que t es.

LE MANŒUVRE.

Et vous, quoi qu'vous êtes ?

LE MANŒUVRE.

J'sommes c'que j'sommes ; je m'en allons, vu qu'j'ons point d'goût d'rester aveucq des bêtes ; y m'ennuie bé trop. (Elle rentre chez elle.)

LE PÈRE MICHAU.

Quoi qu'y vous faut, pour vot' peine ?

LE PÈRE MICHAU, LE MANŒUVRE.

LE MANŒUVRE.

C'étiont point vrai, dà ! ce qu'a l'aviont dit sus l'compte d'la mère Besnard, c'te vieuille bique d'Gillotte-ilà ?

LE PÈRE MICHAU.

Elle a jamais passé pour une bonne pièce non plus ; ils ont dit que si son homme était mort, elle y était ben pour queut' chose, ta mère Besnard.

LE MANŒUVRE.

Cétiont tout d'même point n'à elle à dire ça. D'tout temps, n'a-t'on point jasé?

LE PÈRE MICHAU.

De tout temps, c'est bé vrai.

LE MANŒUVRE.

C'est comme durant qu'vous étiez point n'ici ; pu souvent qu'on vous a point n'habillais d'la tête aux pieds !

LE PÈRE MICHAU.

Qui ça, les ceux qui m'ont habillé?

LE MANŒUVRE.

Approchant tout le monde, vot' biau-frère en tête.

LE PÈRE MICHAU.

Si j'y avais laissé tout mon bien, p't'êt' ben qu'il en aurait dit tout autant : mais ni li ni les aut's n'en verront rien, quand je d'vrais l' manger.

LE MANŒUVRE.

Y disiont qu'vous preféreriais l'boire.

LE PÈRE MICHAU.

J'ferons comme je l'entendrons.

LE MANŒUVRE.

Et ben qu'vous f'rais.

LE PÈRE MICHAU.

Oh ! mais oui.

LE MANŒUVRE.

T'nais, père Michau, v'là François Morel qui monte la vieuille rue ; l'voyais-vous point ?

LE PÈRE MICHAU.

Où ça qu'il est ?

LE MANŒUVRE.

Là-bas, cont' les peupes*, à la Michotte.

* Peupliers.

LE PÈRE MICHAU.

Peut-être qui s'en vient chercher son vieux tailleur.

LE MANŒUVRE.

Bé sûr ! A preuve qu'il a pris son panier.

LE PÈRE MICHAU.

Regarde-le donc comme y file le long de la grange à Germain Pitard. Y pense point, tant seulement, d'ôter son bonnet en passant devant la croix.

LE MANŒUVRE.

Pourquoi donc qui l'ôteriont, pis qu'il étiont brouillé aveucq l'bon Dieu.

LE PÈRE MICHAU.

Quoi qu'y a fait, l'bon Dieu, y a-t-il fait des sottises?

LE MANŒUVRE.

Pourquoi que l'curé y a point donné son dû pour avoir sonné l'baptême au p'tit à la Rouquette? aussi qu'il aviont quitté l'chœur, François Morel, où qui chantiont d'père en fils; j'disons à ça qu'il a bé fait.

LE PÈRE MICHAU.

Y n'a point dit qu'il avait appelé le curé vieux corbiau et vieux vendeux de messes?

LE MANŒUVRE.

Pourquoi qui y a r'tin son dû?

LE PÈRE MICHAU.

C'est donc ben gentil de dire des choses pareilles à un prêtre !

LE MANŒUVRE.

Pourquoi qui y a r'tin son dû?

LES MÊMES, GERMAIN PITARD.

GERMAIN PITARD.

Avous vu François Morel, qu'a passé d'vant not' porte?

LE PÈRE MICHAU.

A moins d'être aveugle.

LE MANŒUVRE.

Va-t'y point sarcher, l'père tailleur?

GERMAIN PITARD.

J'crais bé qu'oui.

LE PÈRE MICHAU.

Dam! autant li qu'un autre, après tout, pis qui leux sont parents.

GERMAIN PITARD.

Ça serait moi, que j'irions point m'en embarrasser, pis qui laissont l'pus bon et l'pus clair de son bien n'a Tophile.

LE PÈRE MICHAU.

Moyennant que Tophile en aurait soin, mais Tophile n'en prenant point soin... bernique! sans compter qu'c'était ben!

GERMAIN PITARD.

Mais qu'on a siné cheux ein notaire, c'étiont-y point tout comme si qu'on eût passé n'ein contrat? Doit-on point l'teni? C'étiont-y sa faute à Tophile, si c'étiont une vieuille bourrique, l'vieux père tailleur, qui saviont pu connaître sa gauche d'sa drette? J'disons qu'c'étiont point sa faute.

LE MANŒUVRE.

Mais sa paine, à Tophile, queu qui la payera? qui va la payer?

GERMAIN PITARD.

Queu paine? L'a-t'y point ben payée, pis qu' l'aut', l'aut', il aviont touché son r'venu au tailleur.

LE PÈRE MICHAU.

Faudra tout de même qu'il rende des comptes à sa succession.

GERMAIN PITARD.

Queux comptes? Queue succession? J'serions n'à sa

place à Tophile, que je n'rendrions point d'comptes. Des comptes!... allais! marchais!

LE MANŒUVRE.

T'nais, père Michau, tout l'monde sus les portes; on dirait quasiment la procession qui va passer.

LES MÊMES, HOMMES, COMMÈRES, ENFANTS, TOUT LE VILLAGE.

PREMIÈRE COMMÈRE.

Dis donc, Délaïde, y disiont à c'matin cheux la Fély qu'Tophile y vouliont point lâcher son vieux tailleur.

DEUXIÈME COMMÈRE.

C'est donc bé vrai qui leux s'en en va d'cheux li?

TROISIÈME COMMÈRE.

Il s'en en va cheux François Morel.

QUATRIÈME COMMÈRE.

Si j'étions aussi ben n'a sa place, à Tophile, j'y donnerions point mon tailleur, y a pas d' danger, y a ben coûté n'assez cher itou!

PREMIÈRE COMMÈRE.

Faut croire qu'il étiont point ben cheux li, pis qui s'en en va.

QUATRIÈME COMMÈRE.

Faurait qui fût bé fort, tou François Morel, pour qui me l' tiriont des mains, si je l'avions.

DEUXIÈME COMMÈRE.

Quoi qu'il a besoin d' s'en emmancher de c' vieux bonhomme-ilà? François Morel n'étiont'y point assez riche sans ça?

PREMIÈRE COMMÈRE.

Qui qui l'étiont jamais assez? pas moi.

DEUXIÈME COMMÈRE.

Dame ! après tout, pourquoi, quand on peut en rattirer queut' chose, qu'on n'en rattirerait point d' ses parents ?

QUATRIÈME COMMÈRE.

Tu voiras, Laïde, qui z'en rattireront tant et tant, qui n'en restera pus rien de ce vieux sac-ilà.

UNE PLAISANTE.

Y finiront par le crever.

TROISIÈME COMMÈRE.

Ça bé sûr. Y a Baptiste Miton qui disiont, l'aut'jour, qui descendiont, l'vieux tailleur, à celle fin que m'sieu l'curé n'alliont point l'sarcher aussi loin pour le m'ner au cimetière.

PREMIÈRE COMMÈRE.

Vaudrait bé mieux qui sût mort, à quand sa femme, que d'déranger comme ça tout l'monde.

QUATRIÈME COMMÈRE.

Faut craire qu'la mort n'a point faim, pisqu'elle laisse encore tant d'feignants sus terre.

LA PLAISANTE.

Et tant de bêtes itou.

QUATRIÈME COMMÈRE.

Eh ben ! dit's donc, merci d'vot' politesse !

LA PLAISANTE.

Y a point d'quoi !

LES

FACHEUX A DOMICILE

La scène se passe à Paris chez M. Plantin.

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR GOUJET, MONSIEUR PLANTIN

MONSIEUR GOUJET.

C'est une chose extraordinaire... ce n'est pas, au surplus, aujourd'hui que j'en ai fait la remarque; c'est, dis-je, une chose extraordinaire, que jamais on ne veuille avoir tort.

MONSIEUR PLANTIN.

Je vous jure mes grands dieux, monsieur Goujet, que si j'eusse pu prévoir les tracas et les ennuis auxquels nous sommes en butte depuis huit jours, certes, je les eusse prévenus.

MONSIEUR GOUJET.

Pourquoi, alors, puisqu'il était en votre pouvoir de le faire, ne pas l'avoir fait?

MONSIEUR PLANTIN.

Parce que j'étais intimement convaincu, comme je le suis encore, que ma femme vous en avait touché un mot.

MONSIEUR GOUJET.

C'est-à-dire qu'elle ne nous en a pas ouvert la bouche.

MONSIEUR PLANTIN.

Vous sentez que, du moment que je pensais que quelqu'un avait bien voulu se charger de leur invitation, je devais dormir sur mes deux oreilles... Soyons justes et de bon compte, tout autre, à ma place, en eût fait autant.

MONSIEUR GOUJET.

Voyez, d'un autre côté, comme souvent on ferait mieux de s'en tenir à sa première idée. J'étais sur le point de prendre l'initiative, lorsque je me suis dit : Un instant, tout en voulant arranger les choses, prenons garde de les embrouiller davantage; s'ils eussent bien voulu me confier cette mission, aux termes où nous en sommes, ils l'eussent fait; ne m'en ayant point parlé, c'est qu'apparemment ils ne m'en ont pas jugé digne : n'en parlons plus; qu'il n'en soit plus question; et, d'ailleurs, ce petit service que, dans toute autre circonstance, j'eusse été enchanté de vous rendre, dans celle-ci, je ne vous le cache pas, m'eût horriblement gêné : j'étais, ou plutôt nous étions, madame Goujet et moi, dans les enterrements jusqu'au cou. Aujourd'hui, c'était M. Parbochet; demain, madame Surgit, puis M. Vêtu, M. Pichaud. M. Rey, M. Parfait; tout le monde semblait s'être donné le mot. Jusqu'à M. Petibon, dont nous ne parlons pas ; ma femme s'en était allée pleurer avec la sienne : nous y dînâmes; c'est, par parenthèse, la dernière fois que j'eus le plaisir de passer la soirée avec monsieur et madame votre nièce.

MONSIEUR PLANTIN.

Une assez jolie personne que la leur.

MONSIEUR GOUJET.

Ils n'en ont pas.

MONSIEUR PLANTIN.

Je parle de leur demoiselle.

MONSIEUR GOUJET.

Je disais aussi : Ma nièce n'est pas dans ce cas-là, bien que mariée trop jeune, à mon avis, malheureusement pour elle.

MONSIEUR PLANTIN.

Seulement, les yeux un peu trop rapprochés du nez.

MONSIEUR GOUJET.

Ma nièce?

MONSIEUR PLANTIN.

Lui, le père; un homme fort capable, du reste.

MONSIEUR GOUJET.

Je ne vous dis pas non, mais trop emporté. Eh! mon Dieu! c'est bien cela qui l'a tué! sans cela, il aurait vécu cent ans. Puis, il faut tout dire, il a ce qui s'appelle usé la chandelle par les deux bouts.

MONSIEUR PLANTIN.

Elle était piquante, madame Petibon.

MONSIEUR GOUJET.

Fort piquante. Je l'ai connue demoiselle. Nous demeurions porte à porte avec ses père et mère. Des gens très-simples, sans éducation, mais excellents.

MONSIEUR PLANTIN.

Qu'était donc déjà son père, à madame Petibon?

MONSIEUR GOUJET.

Je vais vous le dire : Le père de madame Petibon... était... attendez... son père, à madame Petibon... facteur de pianos.

MONSIEUR PLANTIN.

Ce n'est pas cela...

MONSIEUR GOUJET.

Pardonnez-moi, vous me donnez là un démenti fort mal à propos.

MONSIEUR PLANTIN.

Vous ne me laissez pas, non plus, le temps de parler.

MONSIEUR GOUJET.

Non, mais c'est qu'en vérité aussi, monsieur Plantin...

MONSIEUR PLANTIN.

C'était un ..je me brouille avec tous les noms... c'était un... comment donc déjà...

MONSIEUR GOUJET.

Je me suis fait l'honneur de vous dire un facteur de pianos.

MONSIEUR PLANTIN.

Je l'ai sur le bout de la langue, son papa; aidez-moi donc un peu... un monsieur...

MONSIEUR GOUJET.

Chevreau!

MONSIEUR PLANTIN.

C'est cela. Je savais bien que nous finirions par nous entendre.

MONSIEUR GOUJET.

Ce pauvre papa Chevreau! avec son épaule plus haute que l'autre!

MONSIEUR PLANTIN.

Vous croyez? Je ne l'ai jamais remarqué.

MONSIEUR GOUJET.

Voyez sa fille, elle tient de lui: un peu bamboche, madame Petibon.

MONSIEUR PLANTIN.

Madame Petibon?

MONSIEUR GOUJET.

Ne vous en déplaise.

MONSIEUR PLANTIN.

N'importe, cette maudite affaire me trotte toujours.

MONSIEUR GOUJET.

D'autant que les Hérisson ne vous le pardonneront jamais.

MONSIEUR PLANTIN.

Et dire que je n'y suis pour rien; mais pour rien, monsieur Goujet, comme il n'y a qu'un Dieu.

MONSIEUR GOUJET.

Vous ne leur persuaderez jamais cela.

MONSIEUR PLANTIN.

Ma femme m'a soutenu *mordicus* qu'elle les avait fait prévenir.

MONSIEUR GOUJET.

Que ne leur avez-vous écrit?

MONSIEUR PLANTIN.

J'en avais l'intention.

MONSIEUR GOUJET.

Cela ne suffit pas.

MONSIEUR PLANTIN.

Puis, au moment d'effectuer mon projet, il nous venait du monde, l'heure se passait, et, de fil en aiguille, je n'y pensais plus, et va te promener!

MONSIEUR GOUJET.

Si c'était d'autres gens, je ne dis pas; on leur fait des excuses qu'ils acceptent ou n'acceptent pas, tout est dit, il n'en est plus question; mais ici ce n'est pas cela : les Hérisson ont toujours été à cheval sur les convenances, vous le savez, et d'autant plus à cheval, cette fois, que c'est à qui leur parlera de votre soirée; et plus il en sera question, plus on leur retournera, en quelque sorte, le couteau dans la plaie. Il est de fait que votre réunion fut une des plus jolies de la saison : c'était charmant!

MONSIEUR PLANTIN.

Bien modeste, monsieur Goujet, bien modeste.

MONSIEUR GOUJET.

Vous n'en pensez pas un mot. C'était, vous dis-je, charmant, charmant, charmant! Quelle était donc déjà

cette jeune personne qui s'est constamment tenue dans le petit salon, près de la cheminée?

MONSIEUR PLANTIN.

Attendez donc... près de la cheminée...

MONSIEUR GOUJET.

Vous ne devinez pas qui je veux dire?

MONSIEUR PLANTIN.

Pas encore... Près de la cheminée...

MONSIEUR GOUJET.

Une brune, assez forte.

MONSIEUR PLANTIN.

Mademoiselle Boisdargé?

MONSIEUR GOUJET.

Ah! c'est là mademoiselle Boisdargé? Elle chante à tue-tête.

MONSIEUR PLANTIN.

Vous trouvez?

MONSIEUR GOUJET.

Je ne suis pas le seul. Pas de goût, pas de méthode, une voix qui vous entre dans les oreilles : ce n'est pas là madame Pasta!

MONSIEUR PLANTIN.

Elle n'a pas, je crois, la prétention de rivaliser avec cette dame-là.

MONSIEUR GOUJET.

Je ne vous dis pas; mais quand on fait tant de faire les choses, autant vaut bien les faire. C'est comme M. Bouchard : tout le monde s'en vient me vanter la voix de M. Bouchard! M. Bouchard chante comme on chante au cabaret : je n'appelle pas ça chanter. Quelqu'un qui chantait bien encore, c'était Elleviou : vous n'avez pas vu Elleviou?

MONSIEUR PLANTIN.

Si fait, une seule fois, au jardin des Plantes.

MONSIEUR GOUJET.

Il y chanta ?

MONSIEUR PLANTIN.

Il donnait le bras à une dame.

MONSIEUR GOUJET.

Jamais on ne remplacera cet homme-là !

MONSIEUR PLANTIN.

Je me le suis laissé dire.

MONSIEUR GOUJET.

Une jambe... magnifique... un port... de Roi... fait au tour... Mais on sonne ! Il vous vient du monde, je vais vous tirer ma révérence.

MONSIEUR PLANTIN.

Restez, je vous en prie.

MONSIEUR GOUJET.

Ma femme ignore où je suis.

MONSIEUR PLANTIN.

Raison de plus.

SCÈNE II

LES MÊMES, LA BONNE, MONSIEUR PAMARD.

LA BONNE.

Monsieur Pamard !

MONSIEUR PLANTIN.

Soyez le bienvenu, monsieur Pamard.

MONSIEUR PAMARD.

De tout mon cœur. Eh ! c'est monsieur Goujet, si je ne me trompe ?

MONSIEUR GOUJET.

Vous ne vous trompez pas.... A vous rendre mes devoirs.

MONSIEUR PLANTIN.

Prenez donc la peine de vous asseoir.

MONSIEUR PAMARD.

Faites pas attention.

MONSIEUR PLANTIN.

Et ces dames?

MONSIEUR GOUJET.

Vous êtes bien bon... Les vôtres aussi?

MONSIEUR PLANTIN.

A merveille!

MONSIEUR PAMARD.

Et madame Goujet?

MONSIEUR GOUJET.

Elle ne s'est jamais mieux portée... Je ne vous demande pas de nouvelles de la vôtre; nous avons passé la soirée ensemble, hier, chez madame Boutry, la bonne madame Boutry : elle semblait parfaitement se porter.

MONSIEUR PAMARD.

Eh bien, non. Elle n'était pas hier ce qui s'appelle dans son assiette. Ma femme a toujours été fort impressionnable; et plus elle va...

MONSIEUR PLANTIN.

Comme la mienne.

MONSIEUR GOUJET.

Toutes ces dames sont logées à la même enseigne.

MONSIEUR PAMARD.

Madame Pamard, hier, attendait sa sœur...

MONSIEUR PLANTIN.

Madame Jouvassand?

MONSIEUR PAMARD.

Elle lui avait promis de venir dîner à la maison : elle aime beaucoup sa sœur.

MONSIEUR PLANTIN.

C'est bien naturel.

MONSIEUR PAMARD.

Elle n'est pas venue, cela lui a donné de l'humeur...

MONSIEUR PLANTIN.

C'est bien fait pour ça.

MONSIEUR PAMARD.

Nous nous sommes mis à table fort tard...

MONSIEUR GOUJET.

Mauvais système.

MONSIEUR PAMARD.

Son dîner ne lui a pas réussi ; le soir elle a voulu sortir, plutôt pour se distraire qu'autrement; elle a eu comme des espèces d'étouffements.

MONSIEUR PLANTIN.

Je me mets bien à sa place.

MONSIEUR PAMARD.

Elle a peu dormi; bref, elle va mieux, si vous voulez...

MONSIEUR GOUJET.

Je ne demande pas mieux.

MONSIEUR PAMARD.

Mais toujours un peu souffrante.

MONSIEUR PLANTIN.

Faut espérer que ça ne sera rien.

MONSIEUR PAMARD.

Tout me porte à le croire : tout cela depuis la perte de sa fille.

MONSIEUR GOUJET.

Cela pourrait bien être.

MONSIEUR PAMARD.

J'ai beau la raisonner...

MONSIEUR PLANTIN.

C'est bien difficile.

MONSIEUR PAMARD.

Lui dire que tout ce qu'elle fera et rien...

MONSIEUR GOUJET.

Ce sera exactement la même chose.

MONSIEUR PAMARD.

C'est plus fort qu'elle, jamais elle ne prendra le dessus.

MONSIEUR PLANTIN.

Le temps est un grand maître.

MONSIEUR GOUJET.

Un grand maigre, vous voulez dire.

MONSIEUR PAMARD.

Votre soirée était délicieuse! monsieur Plantin.

MONSIEUR PLANTIN.

Bien modeste, monsieur Pamard, bien modeste.

MONSIEUR PAMARD.

Il y avait tout un essaim de jolies femmes.

MONSIEUR GOUJET.

Toutes plus charmantes les unes que les autres, ce que je disais tout à l'heure.

MONSIEUR PAMARD.

Des toilettes d'un goût, d'une distinction... Je n'ai pas vu les Hérisson ; seraient-ils indisposés?

MONSIEUR GOUJET.

Ne réveillons pas le chat qui dort.

MONSIEUR PAMARD.

Comment! vous n'êtes pas brouillés?

MONSIEUR GOUJET.

Je n'en mettrais pas ma main au feu.

MONSIEUR PLANTIN.

J'ai omis de les inviter.

MONSIEUR PAMARD.

Vous ne les avez pas invités?

MONSIEUR PLANTIN.

Par une cause bien indépendante de ma volonté.

MONSIEUR PAMARD.

Vous vous êtes mis là dans de jolis draps : je vous en fais mon compliment. Ah çà! ils doivent être furieux!

MONSIEUR GOUJET.

C'est la réflexion que je faisais à monsieur avant votre arrivée.

MONSIEUR PAMARD.

Mais comment diable n'avez-vous pas songé à cela? Furieux est le mot, surtout du caractère dont je les connais. Mon pauvre monsieur Plantin! je donnerais je ne sais pas quoi pour que cela ne fût pas arrivé.

MONSIEUR GOUJET.

C'est qu'il n'y a plus à revenir.

MONSIEUR PLANTIN.

Figurez-vous que nous les croyions parfaitement invités.

MONSIEUR PAMARD.

Qui pouvait vous le faire croire?

MONSIEUR PLANTIN.

Ma femme m'avait dit avoir chargé quelqu'un de leur en parler.

MONSIEUR PAMARD.

Elle n'en a rien fait, à ce qu'il paraît.

MONSIEUR PLANTIN.

Que voulez-vous que je vous dise?

MONSIEUR PAMARD.

Mais on écrit, monsieur Plantin, on écrit. Vous m'avez bien écrit; pourquoi ne pas leur avoir écrit?

MONSIEUR GOUJET.

C'est encore la réflexion que je soumettais à monsieur.

MONSIEUR PLANTIN.

Depuis qu'il a été question de cette petite réunion, c'é-

tait comme un fait exprès ; nous qui los voyions tous les jours, impossible de pouvoir les rencontrer.

MONSIEUR PAMARD.

Raison de plus pour leur écrire, d'autant qu'ils ont un beau-frère qu'il leur a fallu trimballer partout, auquel ils eussent été peut-être bien aises de faire voir votre petite réunion..... Vous l'avez vu ce parent, monsieur Goujet?

MONSIEUR GOUJET.

J'ai eu le plaisir de le trimballer aussi.

MONSIEUR PAMARD.

J'en reviens toujours à mes moutons : on écrit, mon cher monsieur; que n'avez-vous écrit?

MONSIEUR GOUJET.

Jamais ils ne vous le pardonneront, jamais, jamais, jamais.

MONSIEUR PAMARD.

Je ne vais pas si loin ; toujours est-il que ce sera long. Si ce n'est, à tout prendre, que le résultat d'une erreur, peut-être parviendrez-vous à leur faire entendre raison ; c'est possible, je n'en répondrais pas... Mais les Hérisson ne sont pas comme tout le monde, ils sont et ont toujours été d'une susceptibilité... dont rien n'approche, ils en sont ridicules.

MONSIEUR GOUJET.

A qui le dites-vous?

MONSIEUR PLANTIN.

Au fond, de bonnes et excellentes gens.

MONSIEUR GOUJET.

Très-serviables.

MONSIEUR PAMARD.

Toujours prêts à se mettre au feu pour le premier venu.

MONSIEUR GOUJET.

Croyez-vous que cette grande susceptibilité leur ait con-

servé beaucoup d'amis? je ne le crois pas. Qu'elle leur ait aliéné bien des gens, je le croirais plutôt.

MONSIEUR PAMARD.

Je n'en serais pas surpris. Il est fort triste de toujours peser ses paroles, de ne jamais savoir sur quel pied danser! Je n'ai jamais eu à me plaindre de M. Hérisson, ça, je le confesse; quant à la petite dame, c'est tout une autre paire de manches : elle ne m'a jamais inspiré grande confiance, je dois le dire.

MONSIEUR GOUJET.

Elle n'est pas bonne.

MONSIEUR PAMARD.

Je crois m'en être aperçu.

MONSIEUR GOUJET.

Elle vous a une certaine manière d'arranger les choses... Elle emporte la pièce.

MONSIEUR PAMARD.

Je n'en serais pas étonné. Il faudrait cependant faire en sorte, mon bon monsieur Plantin, d'échapper à cette inquisition; ce n'est pas en restant vos deux pieds sur les chenets que vous conjurerez l'orage, vous ne le conjurerez certes pas.

MONSIEUR PLANTIN.

Non, je vous jure, monsieur Pamard, vous ne pouvez vous faire une idée de la contrariété que me fait éprouver cette maudite affaire, vous ne pouvez vous en faire une idée. J'en perds le boire et le manger.

MONSIEUR GOUJET.

Il y a bien de quoi.

MONSIEUR PLANTIN.

Et, au fond, nous ne sommes pas coupables; ça, je vous en donne ma parole.

MONSIEUR PAMARD.

Mon Dieu ! vous prêchez là un converti ; je sais mieux que personne que jamais vous n'auriez été faire, de gaieté de cœur, une sottise semblable aux gens; ce n'est ni votre intention, ni dans vos habitudes.

MONSIEUR PLANTIN.

Car s'ils voulaient bien se donner la peine de réfléchir...

MONSIEUR GOUJET.

C'est précisément là qu'est le malheur : on ne réfléchit pas, quand on a de l'humeur.

MONSIEUR PAMARD.

Et ils doivent en avoir, et beaucoup. A votre place, moi, j'irais les trouver.

MONSIEUR PLANTIN.

Vous croyez?

MONSIEUR PAMARD.

J'en suis sûr.

MONSIEUR GOUJET.

Il est de fait qu'il vaut mieux en finir, et pour eux et pour vous ; c'est aussi mon avis.

MONSIEUR PLANTIN.

Cette incertitude me tue, je n'ai plus de cœur à rien, c'est à la lettre.

MONSIEUR PAMARD.

Raison de plus.

MONSIEUR GOUJET.

Surtout lorsque, comme vous, on n'a rien à se reprocher.

MONSIEUR PLANTIN.

Rien absolument.

MONSIEUR PAMARD.

Je vous trouve changé.

MONSIEUR GOUJET.

On le serait à moins.

MONSIEUR PLANTIN.

Je ne ferme pas l'œil.

MONSIEUR PAMARD.

Cela produit un si mauvais effet! Vingt personnes au moins m'ont demandé : « Mais pourquoi les Hérisson ne sont-ils pas venus? Serait-ce, disaient les uns, parce qu'ils craignent que leur demoiselle ne soit éclipsée par la leur? Bien que vous n'ayez rien à redouter de ce côté-là, voilà néanmoins ce que j'ai ouï dire.

MONSIEUR PLANTIN.

Tout cela m'attriste et me décourage au dernier point.

MONSIEUR GOUJET.

Ça, je le conçois.

MONSIEUR PAMARD.

Ou bien, disaient d'autres personnes encore, est-ce parce qu'ils sont trop leurs amis, pour prêter les mains à ces folles dépenses, qui ne leur feront pas marier leur fille ni mieux ni plus vite? Ça, je l'ai entendu.

MONSIEUR GOUJET.

J'en ai entendu bien d'autres!... Messieurs, comme on dit : Il n'est bonne société qui ne se quitte; je vais avoir le chagrin de vous quitter.

MONSIEUR PLANTIN.

Mes hommages à ces dames, si vous voulez bien.

MONSIEUR PAMARD.

Ne m'oubliez pas auprès d'elles.

MONSIEUR GOUJET.

Les miens à la vôtre, je vous en conjure.

MONSIEUR PAMARD.

Vous ne venez plus nous voir, monsieur Goujet?

MONSIEUR GOUJET.

Nous comptons nous dédommager cet été.

MONSIEUR PAMARD.

Je vous le rappellerai.

MONSIEUR GOUJET.

Monsieur Plantin, ne vous dérangez pas. Laissez-moi vous fermer la porte au nez, je vous en prie.

MONSIEUR PLANTIN.

Puisque vous le voulez absolument.

SCÈNE III

MONSIEUR PAMARD, MONSIEUR PLANTIN

MONSIEUR PLANTIN.

Un excellent homme, ce monsieur Goujet, qui toujours nous a porté beaucoup d'affection et beaucoup d'intérêt.

MONSIEUR PAMARD.

Pas autant que vous voulez bien le croire. C'est un brouillon.

MONSIEUR PLANTIN.

M. Pamard?

MONSIEUR PAMARD.

Parfaitement. Il vous aurait tourné le dos dans cette dernière affaire, que cela ne m'étonnerait pas du tout, mais du tout.

MONSIEUR PLANTIN.

Il est sûr et certain, quoi qu'il en dise, que ma femme avait positivement prié la sienne de prévenir les Hérisson.

MONSIEUR PAMARD.

Vous voyez qu'elle ne l'a pas fait, elle s'en est bien gardée, ceci est positif.

MONSIEUR PLANTIN.

Sous prétexte que nous ne leur en avions pas parlé.

MONSIEUR PAMARD.

Mauvaise défaite! Ils le savaient si bien, qu'ils en par-

laient à tout le monde, et par qui en avaient-ils été instruits? par les Goujet; et il ne se passe pas un jour sans que les Goujet n'aillent chez les Hérisson, sans que les Hérisson n'aillent chez les Goujet : la navette, toute la sainte journée. Mais ce sont, les Goujet, des gens envieux et jaloux de toutes vos connaissances, qui cherchent par tous les moyens à accaparer. Après avoir vu les Poupinot à la maison, ils nous ont brouillés avec eux...

MONSIEUR PLANTIN.

Vous ne voyez plus les messieurs Poupinot?

MONSIEUR PAMARD.

Brouillés! mais brouillés à mort, au point de ne plus nous saluer lorsque nous nous rencontrons; l'aîné, Monsieur... comment donc déjà?

MONSIEUR PLANTIN.

Monsieur Gabriel.

MONSIEUR PAMARD.

A rencontré madame Pamard; il a failli lui passer sur le corps.

MONSIEUR PLANTIN.

A ce point-là?

MONSIEUR PAMARD.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Franchement, je n'en suis pas fâché. Ce sont encore de ces gens, ces Poupinot, qui, lorsqu'on a le malheur d'être leur ami, se croient dispensés de politesse et vous font des sottises à la journée; mais, à cette condition, je préférerais mille fois ne pas l'être. Je ne me crois tenu à aucun égard envers les passants.

UNE VOIX INTÉRIEURE.

Monsieur Plantin!

MONSIEUR PAMARD.

La voix de madame Plantin, si je ne me trompe?

MONSIEUR PLANTIN.

Vous ne vous trompez pas.

LA VOIX INTÉRIEURE.

Es-tu là?

MONSIEUR PLANTIN, imitant la voix de son épouse.

Oui!

MONSIEUR PAMARD.

Je vais avoir l'honneur...

MONSIEUR PLANTIN.

Restez donc, elle sera charmée de vous voir.

MONSIEUR PAMARD.

J'en accepte l'augure.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME PLANTIN.

MADAME PLANTIN.

Dis-donc, monsieur Plantin... Ah! pardon, monsieur Pamard, je ne vous savais pas là.

MONSIEUR PAMARD.

Vous allez bien?

MADAME PLANTIN.

Comme vous voyez. Je vous croyais parti.

MONSIEUR PAMARD.

Pas encore; heureusement pour moi, puisque j'ai eu le bonheur de vous voir.

MADAME PLANTIN.

Dis donc!... Vous permettez?...

MONSIEUR PAMARD.

Comment donc! je vous en prie.

MADAME PLANTIN.

Tu ne devinerais jamais qui vient de venir?

MONSIEUR PLANTIN.

Je l'ignore complétement.

MADAME PLANTIN.

Les Hérisson.

MONSIEUR PLANTIN.

Les Hérisson!

MONSIEUR PAMARD.

Les Hérisson!

MONSIEUR PLANTIN.

Voilà qui est bien particulier!

MADAME PLANTIN.

N'est-ce pas?

MONSIEUR PLANTIN.

Eh bien?...

MADAME PLANTIN.

Charmants! on ne peut plus aimables! désolés de n'avoir pu être des nôtres; ils avaient, m'ont-ils dit, ce jour-là, leur beau-frère, qui a dû partir ce matin; sans cela, ils seraient venus.

MONSIEUR PAMARD.

C'est ce que je disais à monsieur.

MADAME PLANTIN.

Ah! vous disiez...

MONSIEUR PLANTIN.

A M. Plantin, qu'il était impossible que les Hérisson vous en voulussent. Sur ce, j'ai bien l'honneur...

MADAME PLANTIN, faisant la plus belle de ses révérences.

Bien des choses chez vous.

MONSIEUR PAMARD.

Ne vous dérangez pas, je connais les êtres. Je vous en conjure, pas de façons avec moi... Madame, de tout mon cœur.

MONSIEUR PLANTIN.

Au plaisir de vous voir.

SCÈNE V

MADAME PLANTIN, MONSIEUR PLANTIN

MADAME PLANTIN.

Bon voyage! Encore un qui me fait plaisir quand il tourne les talons.

MONSIEUR PLANTIN.

Tu ne l'as jamais aimé, c'est une justice à te rendre.

MADAME PLANTIN.

Il me le rend bien, sois tranquille. Ce n'est pas encore avec celui-là que je me retirerai à la campagne.

LES

DISEURS DE RIENS

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR FERLÉ, MONSIEUR THOMASSU

MONSIEUR FERLÉ.

Savez-vous que c'est une histoire bien drôle que vous venez de me conter là ?

MONSIEUR THOMASSU.

Je le crois parbleu bien !

MONSIEUR FERLÉ.

On n'a pas idée d'une position semblable à celle de sa pauvre femme.

MONSIEUR THOMASSU.

La pauvre femme n'était pas plus à plaindre que le pauvre homme, qui avait, lui, toute la charge sur le dos.

MONSIEUR FERLÉ.

Convenez qu'ils sont néanmoins fort heureux d'en être quittes à si bon marché.

MONSIEUR THOMASSU.

Avec tout cela, ils ne marient pas souvent leur demoiselle.

MONSIEUR FERLÉ.

Ils ne la marieront pas.

MONSIEUR THOMASSU.

J'en ai peur. Et cela par leur faute.

MONSIEUR FERLÉ.

Certainement par leur faute.

MONSIEUR THOMASSU.

Vous n'avez jamais eu de velléités pour le mariage, monsieur Ferlé?

MONSIEUR FERLÉ.

Si fait!

MONSIEUR THOMASSU.

Eh bien?

MONSIEUR FERLÉ.

Il m'est arrivé ce qui toujours arrive en pareil cas.

MONSIEUR THOMASSU.

C'est sans doute comme à moi.

MONSIEUR FERLÉ.

Tout était arrangé, parfaitement arrêté.

MONSIEUR THOMASSU.

Parfaitement convenu.

MONSIEUR FERLÉ.

Les choses allaient...

MONSIEUR THOMASSU.

Comme sur des roulettes.

MONSIEUR FERLÉ

Je plaisais à la jeune personne...

MONSIEUR THOMASSU.

Comme moi...

MONSIEUR FERLÉ.

Puis au moment de conclure...

MONSIEUR THOMASSU.

Va te promener!

MONSIEUR FERLÉ.

C'étaient des frayeurs atroces!

MONSIEUR THOMASSU.

Je connais ça.

MONSIEUR FERLÉ.

Des sueurs froides à m'empêcher de prendre toute espèce d'initiative.

MONSIEUR THOMASSU.

Qui vous coupaient bras et jambes?

MONSIEUR FERLÉ.

Positivement. Bref, j'étais enchanté quand je pouvais trouver un prétexte...

MONSIEUR THOMASSU.

Pour vous dégager.

MONSIEUR FERLÉ.

Maintenant, je pense, avec raison, qu'il est un peu tard pour songer à plaire; et, ma foi, après y avoir mûrement réfléchi, ma foi... j'y renonce.

MONSIEUR THOMASSU.

Vous avez grand tort.

MONSIEUR FERLÉ.

Non, je ne me le dissimule pas : j'ai ce qui s'appelle brûlé mes vaisseaux.

MONSIEUR THOMASSU.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la pauvre femme était fort embarrassée.

MONSIEUR FERLÉ.

A qui la faute? Pourquoi diable aussi a-t-elle pris les devants?

MONSIEUR THOMASSU.

Il est sûr et certain que tout cela ne serait pas arrivé.

MONSIEUR FERLÉ.

Parce qu'alors, pour monter dans sa carriole, on s'y serait pris autrement.

MONSIEUR THOMASSU.

Et le beau-frère en eût été pour ses frais. Lui, je ne le plains pas.

MONSIEUR FERLÉ.

Quel homme encore ce beau-frère !

MONSIEUR THOMASSU.

Un imbécile, un fou.

MONSIEUR FERLÉ.

C'est comme le mari.

MONSIEUR THOMASSU.

Un pauvre homme.

MONSIEUR FERLÉ.

Dans toute l'acception du mot.

MONSIEUR THOMASSU.

Quant à sa femme...

MONSIEUR FERLÉ.

Une corneille qui abat des noix.

MONSIEUR THOMASSU.

Bonne femme au fond.

MONSIEUR FERLÉ.

Excellente !

MONSIEUR THOMASSU.

Lui, le mari, le meilleur des humains.

MONSIEUR FERLÉ.

Un hurluberlu.

MONSIEUR THOMASSU.

C'est comme ce beau-frère, je ne le connais pas assez pour asseoir un jugement sur son compte.

MONSIEUR FERLÉ.

Vous le connaîtrez quand vous voudrez : bon comme le bon pain, serviable au possible, mais d'un commun...

MONSIEUR THOMASSU.

J'avoue qu'au premier abord... il a un certain charme.

MONSIEUR FERLÉ.

Au contraire.

MONSIEUR THOMASSU.

C'est ce que je voulais dire... pardon.

MONSIEUR FERLÉ.

Non; mais j'ai remarqué que depuis quelque temps vous n'êtes plus à ce qu'on dit.

MONSIEUR THOMASSU.

Si fait, je vous assure.

MONSIEUR FERLÉ.

On prétend, du reste, qu'il est fort instruit.

MONSIEUR THOMASSU.

Je l'ai ouï dire.

MONSIEUR FERLÉ.

Je veux bien le croire... Après cela sa sœur n'est pas sans mérite.

MONSIEUR THOMASSU.

Très-entendue, madame Bidache, parfaitement à son affaire : c'est elle qui fait aller la maison.

MONSIEUR FERLÉ.

Est-ce que, dans le temps, il n'y a pas eu sur son compte certaines petites choses?...

MONSIEUR THOMASSU.

C'est possible : elle était jolie comme un cœur.

MONSIEUR FERLÉ.

Vous-même, monsieur Thomassu, est-ce que...

MONSIEUR THOMASSU.

On m'en a beaucoup prêté.

MONSIEUR FERLÉ.

On ne prête qu'aux riches.

MONSIEUR THOMASSU.

Mon Dieu! il est si loin de nous ce temps-là, que s'il m'en souvient...

MONSIEUR PERLÉ.

Il ne vous en souvient guère...

MONSIEUR THOMASSU.

Lui, le mari, comme vous le disiez tout à l'heure, la meilleure pâte d'homme que je connaisse; mais sortez-le de chez lui...

MONSIEUR PERLÉ.

Il n'y est plus... Il a cela de commun avec bien d'autres.

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME BIDACHE

MADAME BIDACHE.

Bonjour, messieurs.

MONSIEUR THOMASSU.

Madame, de tout mon cœur.

MONSIEUR PERLÉ.

Votre serviteur très-humble.

MADAME BIDACHE.

Pardon si je vous ai fait attendre.

MONSIEUR THOMASSU.

Comment donc!

MADAME BIDACHE.

Prenez donc la peine de vous asseoir. Vous savez, messieurs, tous les ennuis que nous avons eus à la campagne?

MONSIEUR PERLÉ.

Nous les avons partagés, croyez-le bien.

MADAME BIDACHE.

Tout cela, la faute de M. Bidache, qui va toujours sans savoir où.

MONSIEUR PERLÉ.

Peut-être n'était-ce pas dans une mauvaise intention.

MADAME BIDACHE.

Il ne manquerait plus que ça ! Nous verser dans un fossé, et dans un jour de foire encore ! Dix mille personnes à me regarder.

MONSIEUR THOMASSU.

Ce dut être atroce.

MADAME BIDACHE.

Horrible ! Ça m'en donne la chair de poule rien que d'y penser. Ce qu'il y a de charmant, c'est que je ne voulais pas y monter, dans cette maudite carriole ; c'est mon mari, pour faire plaisir à son beau-frère.

MONSIEUR THOMASSU.

Je le reconnais bien là.

MONSIEUR FERLÉ.

Il a toujours été trop bon, et vous savez, quand on est trop bon...

MADAME BIDACHE.

C'est à qui vous mangera. Aussi, je vous jure qu'on en use, de la permission ; il n'y a pas d'homme au monde qui ait été plus trompé que mon mari.

MONSIEUR FERLÉ.

Il ne le croit pas.

MADAME BIDACHE.

N'y a que la foi qui sauve.

MONSIEUR FERLÉ.

Il est des circonstances cependant...

MADAME BIDACHE.

Où il faut montrer du caractère, je sais bien.

MONSIEUR FERLÉ.

Et de l'énergie, c'est aussi mon avis.

MADAME BIDACHE.

Et M. Bidache en manque essentiellement.

MONSIEUR THOMASSU.

C'est souvent aussi une question de tempérament.

MADAME BIDACHE.

Il est lymphatique.

MONSIEUR FERLÉ.

Je l'aurais cru sanguin.

MADAME BIDACHE.

C'est sa fille qui l'est comme on ne l'est pas. Le sang l'a toujours tourmentée; elle tient de moi, de ce côté-là.

MONSIEUR FERLÉ.

Elle va bien?

MADAME BIDACHE.

Mais comme vous voyez.

MONSIEUR FERLÉ.

Nous en parlions à l'instant avec monsieur.

MADAME BIDACHE.

Elle devient bien gentille.

MONSIEUR FERLÉ.

Elle l'a toujours été. Et vous appréhendez le moment où il faudra vous en séparer; je conçois cela.

MADAME BIDACHE.

Mettez-vous à ma place.

MONSIEUR FERLÉ.

C'est bien naturel.

MADAME BIDACHE.

Après ça, je ne dis pas; si nous trouvions chaussure à son pied...

MONSIEUR THOMASSU.

C'est plus difficile qu'on ne pense.

MADAME BIDACHE.

Oui, il faut avoir passé par là pour savoir ce qui en retourne. Elle est bonne, c'est là l'essentiel. Vous sentez, je ne me soucierais nullement, son père non plus, de la jeter à la tête du premier venu ; non, non, bien obligé.

MONSIEUR FERLÉ.

Vous avez grandement raison.

MADAME BIDACHE.

Nous n'avons rien négligé, son père et moi, pour la faire élever convenablement; rien ne nous a coûté.

MONSIEUR FERLÉ.

Fille unique.

MADAME BIDACHE.

Puis nous ne sommes pas gens à manger ce que nous avons.

MONSIEUR THOMASSU.

Et vous avez parfaitement raison.

MONSIEUR FERLÉ.

Il est de fait qu'aujourd'hui, avec de l'éducation. .

MADAME BIDACHE.

On peut prétendre à tout.

MONSIEUR FERLÉ.

Mademoiselle Chavandré a épousé un comte.

MADAME BIDACHE.

Nous n'avons pas, Dieu merci, cette prétention-là.

MONSIEUR THOMASSU

Pourquoi pas?

MONSIEUR FERLÉ.

Le beau-père de mademoiselle Chaumartois était agent de change.

MONSIEUR THOMASSU.

Si vous le prenez par là, on a vu des rois épouser des bergères.

MADAME BIDACHE.

Qui vivra verra. J'espère, du reste, vivre assez pour établir ma fille.

MONSIEUR THOMASSU

Vous le verrez, gardez-vous d'en douter.

MONSIEUR FERLÉ.

Et M. Bidache?

MADAME BIDACHE.

Vous êtes bien bon.

MONSIEUR FERLÉ.

Il va bien?

MADAME BIDACHE.

Comme vous voyez. Et votre sœur, monsieur Ferlé?

MONSIEUR FERLÉ.

Vous êtes bien bonne.

MADAME BIDACHE.

Elle a marié sa demoiselle?

MONSIEUR FERLÉ.

Il y aura demain quinze jours.

MADAME BIDACHE.

A un pédicure, m'a-t-on dit?

MONSIEUR THOMASSU.

A un dentiste, madame, à un dentiste.

MONSIEUR FERLÉ.

A un chirurgien-dentiste. M. Bordas, mon neveu, après avoir été chirurgien aux armées, a désiré se fixer à Paris; c'est alors qu'il s'est fait dentiste. Il est fort habile et fort occupé.

MONSIEUR THOMASSU.

Un très-aimable garçon, M. Bordas.

MONSIEUR FERLÉ.

Au fait, vous le connaissez?

MONSIEUR THOMASSU.

Si je le connais! Je fais trois fois la semaine ma partie de dominos avec son papa.

MONSIEUR FERLÉ.

Effectivement.

MADAME BIDACHE.

Et lui, le jeune homme, joue-t-il aux dominos?

MONSIEUR FERLÉ.

Il y joue, si vous voulez.

MADAME BIDACHE.

Je ne demande pas mieux.

MONSIEUR FERLÉ.

Mais il est loin d'être de la force de son père.

MADAME BIDACHE.

J'ai connu un M. Bordas... Demandez-lui donc, quand vous le verrez...

MONSIEUR FERLÉ.

Je le vois tous les jours.

MONSIEUR THOMASSU.

Raison de plus.

MADAME BIDACHE.

Demandez-lui donc s'il ne serait pas parent d'un nommé M. Bordas qui a été, dans le temps... attendez donc... qu'était-il donc déjà, ce Bordas?... un grand homme, autant que je puis me le rappeler, très-brun...

MONSIEUR THOMASSU.

Il est blanc comme votre mouchoir.

MADAME BIDACHE.

Je vous parle de vingt à vingt-cinq ans.

MONSIEUR THOMASSU.

Il peut l'être devenu.

MADAME BIDACHE.

Que diable! que faisait-il donc, ce Bordas?

MONSIEUR THOMASSU.

Je l'ignore complétement.

MADAME BIDACHE.

Aussi n'est-ce pas à vous que je le demande, c'est à M Ferlé. C'était comme une espèce de bureau, l'endroit où il se tenait; j'étais fort jeune alors, je ne l'ai jamais beaucoup vu; ma tante était fort liée avec lui, et vous savez, une jeune personne...

MONSIEUR THOMASSU.

Ne peut pas avoir les mêmes relations, c'est tout naturel.

MADAME BIDACHE.

C'était à une époque où nous voyions beaucoup de monde. Je ne sais plus où nous demeurions à cette époque.

MONSIEUR THOMASSU.

Il faudrait voir à vous le rappeler.

MADAME BIDACHE.

Quand il venait à la maison, ce M. Bordas, je le vois d'ici, un grand homme sec, qui portait des conserves. Un grand pêcheur, vous pourrez encore lui rappeler ça; il aurait pêché toute la journée, du matin au soir. Comme cet homme aimait l'eau! quand j'y pense! C'est prodigieux! Demandez à monsieur votre neveu si ça ne serait pas son oncle?

MONSIEUR FERLÉ.

Je vous le promets.

MADAME BIDACHE.

Vous me ferez plaisir. Non pas que j'y tienne autrement; mais vous pensez... on aime souvent à revoir certaines personnes... avec lesquelles, après tout, on n'a jamais eu que de bonnes relations. N'êtes-vous pas de mon avis?

MONSIEUR FERLÉ.

Parfaitement.

MADAME BIDACHE.

Il avait une petite femme qui avait un trait dans l'œil. Voilà que vous partez, monsieur Thomassu?

MONSIEUR THOMASSU.

J'ai promis d'être à deux heures au Marais.

MADAME BIDACHE.

Vous avez bien le temps!

MONSIEUR THOMASSU.

Je serais bien aise de m'y trouver un peu avant.

MADAME BIDACHE.

Ce sera comme vous voudrez.

MONSIEUR THOMASSU.

Bien des choses à Bidache.

MADAME BIDACHE.

Il sera désolé de ne pas vous avoir vu.

SCÈNE III

MADAME BIDACHE, MONSIEUR FERLÉ.

MADAME BIDACHE.

Je dois être rouge comme un coq?

MONSIEUR FERLÉ.

Non, madame, pas autant que vous pourriez le croire.

MADAME BIDACHE.

Le sang ne me monte pas à la figure?

MONSIEUR FERLÉ.

Mais non.

MADAME BIDACHE.

J'ai pourtant été, tout à l'heure, sur le point d'éclater! Vous n'auriez pas été là, que les choses ne se seraient pas passées ainsi. Ce monsieur m'irrite à un point, avec ses taquineries!

MONSIEUR FERLÉ.

Ce n'est pas un méchant homme

MADAME BIDACHE.

Un brouillon qui, de sa vie, n'a jamais su rien faire.

MONSIEUR FERLÉ.

Il est bien heureux, alors, d'être venu au monde avec de la fortune.

MADAME BIDACHE.

Très-heureux ! car, sans cela, il aurait couru grand risque de mourir de faim.

MONSIEUR FERLÉ.

Ça, je le crois.

MADAME BIDACHE.

Sans être précisément jolie, votre nièce, monsieur Ferlé, est très-piquante ; voilà ce qu'elle a pour elle. Tenez, c'est encore un état que je n'aimerais pas pour ma fille, celui de son mari.

MONSIEUR FERLÉ.

Pourquoi?

MADAME BIDACHE.

Pourquoi? j'aime bien cela! D'abord parce que ce sont des bourreaux; de tout temps, ces gens-là n'ont joui d'une bonne réputation. On dit : « Menteur comme un arracheur de dents, » et j'ai toujours détesté le mensonge. Après ça, s'il la rend heureuse, nous n'avons rien à dire.

MONSIEUR FERLÉ.

Très-heureuse, madame, parfaitement heureuse.

MADAME BIDACHE.

Le croyez-vous aussi à son aise qu'il veut bien le dire?

MONSIEUR FERLÉ.

Mon neveu?

MADAME BIDACHE.

M. Thomassu.

MONSIEUR FERLÉ.

Je n'en sais rien.

MADAME BIDACHE.

Vous n'avez pas compté avec lui, ça, je le conçois ; mais toujours est-il qu'il se tient parfaitement bien, qu'il ne se refuse rien ; il a un bel appartement, du beau linge, et

vous savez, comme moi, qu'on ne peut se permettre tout ça sans...

MONSIEUR FERLÉ.

Avoir quelque chose.

MADAME BIDACHE.

D'autant que tout augmente. Il aurait eu vingt-deux ans de moins, M. Thomassu, que je n'aurais pas balancé à lui donner ma fille.

MONSIEUR FERLÉ.

Maintenant, je doute qu'il se marie jamais.

MADAME BIDACHE.

Il fera bien. C'est comme vous, monsieur Ferlé : n'êtes-vous pas deux mille fois plus heureux ? vous faites ce que vous voulez.

MONSIEUR FERLÉ.

A peu près.

MADAME BIDACHE.

Vous êtes libre comme l'air, vous allez où bon vous semble.

MONSIEUR FERLÉ.

Du matin au soir.

MADAME BIDACHE.

Vous ne mangez jamais chez vous?

MONSIEUR FERLÉ.

Pardonnez-moi.

MADAME BIDACHE.

Vous avez une bonne à demeure ?

MONSIEUR FERLÉ.

Oui, madame.

MADAME BIDACHE.

Vous êtes moins heureux alors que je ne croyais.

MONSIEUR FERLÉ.

Je vous jure que je n'ai pas à m'en plaindre.

MADAME BIDACHE.

Ne jurez pas, je sais à quoi m'en tenir. On ne convient pas de ces choses-là, et l'on a raison. Et c'est pour être plus libre, n'est-ce pas, que vous n'êtes pas marié?

MONSIEUR FERLÉ.

Ce n'est pas précisément pour cela.

MADAME BIDACHE.

Laissez donc! je vous connais comme si je vous avais fait, mon brave homme, tout comme M. Thomassu. Vous n'attendez pas mon mari?

MONSIEUR FERLÉ.

Je suis forcé de vous quitter.

MADAME BIDACHE.

Il sera désolé de ne pas vous avoir vu.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MONSIEUR BIDACHE.

MONSIEUR BIDACHE.

On m'a dit qu'il y avait ici quelqu'un de ma connaissance. Restez donc assis.

MONSIEUR FERLÉ.

Votre très-humble.

MADAME BIDACHE.

On n'est jamais trahi que par les siens. Si j'avais voulu qu'on ignorât que monsieur fût chez moi...

MONSIEUR BIDACHE.

Ça va bien?

MONSIEUR FERLÉ.

Comme vous voyez.

MONSIEUR BIDACHE.

Il y a assez longtemps, sans reproche, que vous n'étiez venu nous voir.

MADAME BIDACHE.

C'est le reproche que j'adressais à monsieur.

MONSIEUR FERLÉ.

J'ai eu fort à faire.

MADAME BIDACHE.

Mon Dieu, un instant de plus et monsieur s'en allait.

MONSIEUR BIDACHE.

C'eût été joli.

MADAME BIDACHE.

Tu as vu M. Malapeau?

MONSIEUR BIDACHE.

Ils ne gardent pas leur appartement.

MADAME BIDACHE.

Une autre idée, à présent! après les dépenses qu'ils y ont faites!

MONSIEUR BIDACHE.

Elle, ne demanderait pas mieux.

MADAME BIDACHE.

Mais il faut qu'elle fasse la volonté de son mari. C'est comme vous; quand vous m'avez fait quitter mon logement de la rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur.

MONSIEUR BIDACHE.

On n'y voyait pas clair en plein midi.

MADAME BIDACHE.

Cela aurait dû vous être parfaitement égal, vous qui, la plupart du temps, ne rentrez à la maison que pour vous coucher. Moi, je m'y plaisais dans cet appartement, et beaucoup; enfin j'y avais mes habitudes, et vous savez, monsieur Ferlé, ce que c'est que les habitudes?

MONSIEUR FERLÉ.

Oui, madame, une seconde nature.

MONSIEUR BIDACHE.

Ta sœur ne vient-elle pas dîner aujourd'hui à la maison?

MADAME BIDACHE.

Je n'en sais rien.

MONSIEUR BIDACHE.

Il me semblait que c'était une chose arrêtée entre elle et toi?

MADAME BIDACHE.

Il me semble plutôt que tu veux aller dîner en ville, et que c'est un biais que tu prends pour arriver à tes fins, une malice cousue de fil blanc.

MONSIEUR BIDACHE.

Quelle idée!

MADAME BIDACHE.

Mais à quoi bon toutes ces cachoteries? Tu sais bien, mon pauvre homme, que toutes ces finesses-là je les ai toujours devinées.

MONSIEUR BIDACHE.

Je t'assure...

MADAME BIDACHE.

Je t'assure aussi que je ne m'y laisse plus prendre.

MONSIEUR FERLÉ.

Je me vois forcé de vous quitter.

MONSIEUR BIDACHE.

Vous partez, monsieur Ferlé?

MONSIEUR FERLÉ.

Il le faut absolument; croyez bien que sans cela je fusse resté avec grand plaisir.

MADAME BIDACHE.

Nous vous voyons si rarement!

MONSIEUR BIDACHE.

Après cela, vous demeurez bien loin.

MADAME BIDACHE.

Mon Dieu! ne dis donc pas cela; monsieur Ferlé, au-

jourd'hui, avec les omnibus, il n'y a plus de distance; c'est une défaite que je n'admets plus.

MONSIEUR FERLÉ.

C'est par discrétion, croyez-le bien, si je ne viens pas plus souvent.

MADAME BIDACHE.

En voilà une bonne, par exemple! quand vous savez tout le plaisir que vous nous faites!

MONSIEUR FERLÉ.

Je n'en ai jamais douté.

MADAME BIDACHE.

Et vous avez grandement raison. Ah çà! quand est-ce que nous vous reverrons?

MONSIEUR FERLÉ.

Le plutôt que je pourrai.

MADAME BIDACHE.

Nous y comptons.

MONSIEUR FERLÉ.

Trop bonne, mille fois! J'espère, monsieur Bidache, que vous n'allez pas vous déranger?

MONSIEUR BIDACHE.

Comment donc!

MONSIEUR FERLÉ.

Autrement je ne remets plus les pieds ici.

MONSIEUR BIDACHE.

Ce serait trop nous punir.

SCÈNE V

MADAME BIDACHE, MONSIEUR BIDACHE.

MADAME BIDACHE.

Tu aurais pu, me semble, sans trop te compromettre, le reconduire jusqu'à la porte.

MONSIEUR BIDACHE.

Il m'a menacé, si je le faisais, de ne plus remettre les pieds ici : je t'avoue que je craignais qu'il ne tînt parole : c'est un homme charmant.

MADAME BIDACHE.

Tu le trouvais bien bon quand nous allions passer des étés chez lui à la campagne, où nous étions là comme chez nous comme des coqs en pâte, où nous invitions toutes nos connaissances. Tu diras ce que tu voudras, je le préfère tel qu'il est à un tas de gens que tu m'amènes et qui ne sont bons à rien. Mais que t'importe, à toi, que j'en sois assommée ou non? tu n'es jamais à la maison. Je te préviens d'une chose,c'est que j'en ai assez de tout ce monde-là, et que dorénavant je lui ferme ma porte au nez, tiens-le-toi pour dit.

MONSIEUR BIDACHE.

Tu dis ça et tu viens encore de le provoquer à revenir

MADAME BIDACHE.

Pure politesse, je n'en pensais pas un mot.

MONSIEUR BIDACHE.

Tu vois bien : c'est de la fausseté ou je ne m'y connais pas.

MADAME BIDACHE.

C'est comme ton M. Thomassu, qui s'installe des heures entières dans mon salon, qui ne se gène pas plus que s'il était chez lui. Quand je dis chez lui... jamais sa bonne ne lui permettrait de mettre, comme il le fait, les pieds sur les bâtons des chaises, de cracher à la volée, ni de faire la centième partie de ce qu'il se permet ici.

MONSIEUR BIDACHE.

Ne te fâche pas, cher ange! ne te fâche pas, au nom du ciel! ne te fâche pas ; nous verrons à mettre ordre à à tout cela.

MADAME BIDACHE

Il en est grand temps ; car, pour peu que ça dure, il

viendra faire sa barbe dans la salle à manger et laver ses pieds dans ma chambre à coucher.

MONSIEUR BIDACHE.

Te voilà partie !

MADAME BIDACHE.

Si encore nous n'avions pas de demoiselle ; mais dans la position où nous sommes, ça n'est pas convenable ; je dirai plus, c'est indécent.

MONSIEUR BIDACHE.

Je ne crois pas les choses arrivées à ce point-là.

MADAME BIDACHE.

Elles y arriveront, soyez-en sûr.

MONSIEUR BIDACHE.

C'est tout simple.

MADAME BIDACHE.

Comment l'entendez-vous ?

MONSIEUR BIDACHE.

Thomassu est le parrain de Léontine.

MADAME BIDACHE.

Eh bien !

MONSIEUR BIDACHE.

Il est garçon...

MADAME BIDACHE.

Eh bien ?

MONSIEUR BIDACHE.

Il s'ennuie chez lui, je trouve tout naturel qu'il vienne chez nous chercher des distractions.

MADAME BIDACHE.

Et vous n'y voyez pas de mal ?

MONSIEUR BIDACHE.

Pas le moindre. Il fut un temps où certes ses assiduités eussent été bien autrement compromettantes qu'elles ne le sont aujourd'hui...

MADAME BIDACHE.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

MONSIEUR BIDACHE.

Lorsque je t'en fis la remarque, tu me répondis à cela que ça te convenait, que je n'avais pas à y fourrer le nez, que je n'avais rien à dire; je baissai pavillon et ne répliquai pas. Ce qui t'arrive aujourd'hui est l'issue toute naturelle que devaient avoir les choses; c'est à toi, chère amie, à toi seule, que tu dois t'en prendre; quant à moi, je m'en lave parfaitement les mains, et voilà!

MADAME BIDACHE.

Ah! oui dà!

MONSIEUR BIDACHE.

Sur ce, j'ai bien l'honneur, madame et amie, de vous tirer ma révérence.

MADAME BIDACHE.

Aurons-nous celui de vous avoir à dîner?

MONSIEUR BIDACHE.

Je n'ose vous le promettre.

MADAME BIDACHE.

Vous voyez que j'avais deviné juste! Le moyen de ne jamais se tromper avec vous, c'est toujours d'en penser le plus de mal possible.

UNE

FILLE A MARIER

La scène à Paris.

MONSIEUR LAMOUROUX, MADAME LAMOUROUX.

MADAME LAMOUROUX.

Je vous prie en grâce de vouloir bien m'accorder ce que je vous demande; ce n'est pas la mer à boire, une once de tranquillité.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Je t'assure que ce parti-là serait parfaitement notre affaire et celle de ta fille.

MADAME LAMOUROUX.

Ma fille, mon Dieu! ma fille est comme toutes les jeunes filles : elle fera ce qu'on voudra.

MONSIEUR LAMOUROUX.

C'est à nous, alors, ses père et mère, à nous occuper de son bonheur.

MADAME LAMOUROUX.

Avec ça qu'ils nous ont rendus bien heureux, tous ceux qui ont prétendu s'en occuper de notre bonheur, parlons-en!

MONSIEUR LAMOUROUX.

Le jeune homme qu'on nous propose est très-bien.

MADAME LAMOUROUX.

Je n'en sais rien.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Il appartient à des gens parfaitement posés.

MADAME LAMOUROUX.

C'est ce que j'ignore.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Enfin des personnes dignes de nous inspirer quelque confiance, que nous connaissons de longue date. Monsieur et madame Consulat, mademoiselle Maupivot...

MADAME LAMOUROUX.

Je vous conseille de me citer tous ces gens-là qui feraient bien mieux de se mêler de leurs affaires que de fourrer leur nez dans les nôtres! des bavards et des inutiles! Combien en voyons-nous, de ces mariages qui aient tourné à bien? Ce n'est pas celui de la petite Baucarré, qui, au premier jour, va plaider en séparation.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Tu me parles d'une exception.

MADAME LAMOUROUX.

C'est parce que nous en connaissons beaucoup d'exceptions.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Alors ne la marions pas.

MADAME LAMOUROUX.

J'aime mieux ça.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Songe donc, chère amie, que dans trois semaines ..

MADAME LAMOUROUX

Encore?

MONSIEUR LAMOUROUX.

Un mois tout au plus, nous partons pour la campagne,

et que nous aurons passé un hiver sans avoir pris une détermination.

MADAME LAMOUROUX.

J'aime bien mieux ça que d'entamer des affaires et rester le bec dans l'eau. Croyez-vous bonnement que toutes ces allées et venues soient bien profitables à l'établissement de votre demoiselle? Je n'en crois pas un mot. On se dira, si déjà on ne se l'est dit : Tiens, mademoiselle Lamouroux ne se marie donc pas! Voilà deux, trois, quatre, je ne sais combien de partis qui se présentent; il paraîtrait que ces gens-là ne sont pas aussi à leur aise qu'on veut bien les y faire, puisque rien ne se termine... et cent autres sottises pareilles! Qu'en résultera-t-il? Que nous ne trouverons plus personne, vous verrez, si vous n'y prenez garde.

MONSIEUR LAMOUROUX.

C'est aussi ce qui m'empêche de différer.

MADAME LAMOUROUX.

Et que font ses parents, à ce monsieur que vous me proposez?

MONSIEUR LAMOUROUX.

Son père a été longtemps dans les domaines.

MADAME LAMOUROUX.

Qu'y faisait-il?

MONSIEUR LAMOUROUX.

Il y occupait, dit-on, une fort jolie place.

MADAME LAMOUROUX.

Qu'il a perdue?

MONSIEUR LAMOUROUX.

Il ne l'a pas perdue.

MADAME LAMOUROUX.

Enfin, c'est tout comme, puisqu'il ne l'a plus.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Il a demandé sa retraite, on l'a lui a accordée.

MADAME LAMOUROUX.

Il est donc bien vieux?

MONSIEUR LAMOUROUX.

D'un certain âge, à ce qu'il paraît; mais parfaitement conservé, à ce qu'on dit; je ne l'ai pas vu.

MADAME LAMOUROUX.

Et la maman?

MONSIEUR LAMOUROUX.

Je ne la connais pas. On la dit fort bien.

MADAME LAMOUROUX.

C'est une famille d'Adonis, je vois ça d'ici. Et le prétendu, quel âge peut-il avoir?

MONSIEUR LAMOUROUX.

De trente à trente-trois ans.

MADAME LAMOUROUX.

Pourquoi pas quarante, pendant que nous y sommes?

MONSIEUR LAMOUROUX.

Mélanie en a dix-huit.

MADAME LAMOUROUX.

La différence n'est pas bien grande. Enfin, n'importe. Et que fait ce superbe jeune homme?

MONSIEUR LAMOUROUX.

Il est avocat.

MADAME LAMOUROUX.

Sans cause?

MONSIEUR LAMOUROUX.

A la veille d'être dans une magnifique position.

MADAME LAMOUROUX.

Il ne l'a pas encore?

MONSIEUR LAMOUROUX.

Il traite en ce moment pour une étude.

MADAME LAMOUROUX.

Et c'est ma fille qui la payera! Je vous vois venir avec

vos gros sabots. Puisque les choses sont si avancées, quand doit avoir la première entrevue ?

MONSIEUR LAMOUROUX

Quand tu voudras.

MADAME LAMOUROUX.

Quand je voudrai, quand je voudrai. C'est-à-dire que si nous donnons tout à notre fille, son mari sera notaire; si c'est un peu moins, nous aurons un avoué ; je ne vois pas pourquoi nous ne descendrions pas jusqu'au commissaire de police ! Je voudrais cependant bien, avant de rien entamer, causer un peu de tout cela avec madame Bonjot, puisque c'est elle qui a emmanché tout ça. J'ai aussi mon amour-propre, sans que ça paraisse. D'un autre côté... mais non, décidément ce parti ne me convient pas.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Tu as dit la même chose du dernier.

MADAME LAMOUROUX.

Encore le dernier me souriait-il plus que celui-ci, je l'avais vu au moins ! Après tout, qui a empêché que ça se fît ?

MONSIEUR LAMOUROUX.

Pas moi.

MADAME LAMOUROUX.

Ni moi ; ce n'est personne. Les parents étaient communs, c'est vrai ; mais, au bout du compte, on ne les épouse pas ; quant au jeune homme, sans être ce qu'on appelle un amour, il n'était pas mal, de ces figures dont on ne dit rien ; qu'était-il donc déjà celui-là ? je ne m'en souviens plus.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Marchand de nouveautés.

MADAME LAMOUROUX.

C'est ça. Je confondais avec celui dont nous avait parlé

M. Béraud, un louche; n'était-ce pas un avocat? ou quelque chose d'approchant?

MONSIEUR LAMOUROUX.

Notaire à Provins.

MADAME LAMOUROUX.

Je n'en ai pas voulu parce qu'outre qu'il louchait abominablement; il aurait fallu me séparer de ma fille, et, de fait, je ne m'en souciais pas.

MONSIEUR LAMOUROUX.

De l'autre, parce qu'il était dans le commerce?

MADAME LAMOUROUX.

Vous aimeriez voir votre fille, avec son éducation, dans un comptoir? ça vous flatterait, avec les mains rouges et le nez la même chose? pas moi!

MONSIEUR LAMOUROUX.

Si elle était heureuse!...

MADAME LAMOUROUX.

Vous n'avez guère d'amour-propre! Qui est-ce encore qui nous arrive là?

LES MÊMES, MONSIEUR THIRARD, LA BONNE.

LA BONNE.

Monsieur Thirard!

MONSIEUR LAMOUROUX.

Bonjour, monsieur Thirard.

MONSIEUR THIRARD.

Madame, votre très-humble.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Prenez donc la peine de vous asseoir

MONSIEUR THIRARD.

Faites pas attention, je ne suis ici qu'en passant; j'étais

bien aise de voir un peu comment vous alliez ce matin.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Et madame?

MONSIEUR THIRARD.

Tout doucement. Elle m'a chargé de vous dire un million de choses? Et votre charmante demoiselle?

MADAME LAMOUROUX.

A merveille.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Nous en étions précisément sur son chapitre.

MONSIEUR THIRARD.

Vous pensez toujours à l'établir?

MONSIEUR LAMOUROUX.

Mais il en est question.

MONSIEUR THIRARD.

Vous n'êtes pas sans avoir ouï parler du mariage de mademoiselle Salivet?

MONSIEUR LAMOUROUX.

Pas encore.

MONSIEUR THIRARD.

C'est, dit-on, pour la semaine prochaine.

MADAME LAMOUROUX.

Sitôt!

MONSIEUR LAMOUROUX.

Qui épouse-t-elle?

MONSIEUR THIRARD.

Un notaire des environs de Fontainebleau.

MADAME LAMOUROUX.

On nous en a proposé un de ces côtés-là.

MONSIEUR LAMOUROUX.

L'année dernière.

MADAME LAMOUROUX.

Je n'en ai pas voulu.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Il a de la fortune ce notaire qui épouse mademoiselle Salivet?

MONSIEUR THIRARD.

Ses parents, à ce qu'il paraît, sont fort à leur aise.

MADAME LAMOUROUX.

Comme celui qu'on nous proposait.

MONSIEUR THIRARD.

Fils unique, le futur de mademoiselle Salivet, établi depuis trois ou quatre ans ; joli homme, à ce qu'on dit encore; fort au courant des affaires; il y a cent à parier que son étude vaut le double de ce qu'elle valait quand il a traité.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Vous le connaissez?

MONSIEUR THIRARD.

Beaucoup, beaucoup; nous nous sommes rencontrés plusieurs fois.

MONSIEUR LAMOUROUX.

C'est vous peut-être qui avez fait le mariage?

MONSIEUR THIRARD.

J'y suis bien pour quelque chose.

MADAME LAMOUROUX.

Elle n'est pas jolie mademoiselle Salivet.

MONSIEUR THIRARD.

Beau corps de femme! surtout très-douce, parfaitement élevée, un caractère charmant, remplie d'excellentes qualités.

MADAME LAMOUROUX.

Une perfection, à ce qu'il paraît.

MONSIEUR THIRARD.

J'avoue que si j'avais un fils...

MONSIEUR LAMOUROUX.

La position du notaire qu'on nous proposait était exactement la même.

MADAME LAMOUROUX.

Plus belle encore! il avait un oncle immensément riche, sans enfants, garçon, qui était... quoi donc déjà, monsieur Lamouroux?

MONSIEUR LAMOUROUX.

Je ne m'en souviens plus.

MADAME LAMOUROUX.

Tout cela n'a pu me déterminer, toujours parce qu'il aurait fallu me séparer d'elle.

MONSIEUR THIRARD.

Plus on ira, plus on aura de mal à marier ses filles, vous verrez.

MONSIEUR LAMOUROUX.

C'est mon avis.

MONSIEUR THIRARD.

Quand un parti est à peu près sortable, on a grand tort de le laisser aller.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Oui, oui.

MADAME LAMOUROUX.

C'est souvent aussi faute de s'être donné le temps de réfléchir que nous voyons autant de mauvais ménages.

MONSIEUR THIRARD.

Aujourd'hui, dès qu'un jeune homme a quelques espérances, il a des prétentions à n'en plus finir.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Croyez-vous donc que des parents qui ont quelque chose n'aient pas aussi les leurs?

MONSIEUR THIRARD.

Je ne vous dis pas non. Vous avez, par exemple, le fils Patru, Hippolyte, qui n'est ni beau ni riche...

MADAME LAMOUROUX.

Tant s'en faut.

MONSIEUR THIRARD.

Ça n'a pas empêché qu'il a fait un mariage excellent, mais excellent, excellentissime! C'est une magnifique affaire, une des plus belles, assurément, qu'on ait faites depuis longtemps.

MADAME LAMOUROUX.

Jamais je n'aurais consenti à ce que ma fille s'appelât madame Patru.

MONSIEUR THIRARD.

Mademoiselle Fourchat a épousé M. Patru, parce que M. Patru lui convenait; elle a eu de sa tante, en se mariant, cinquante ou soixante mille francs, vingt mille et tant de ses père et mère;joignez à cela ce qu'elle aura un jour à la mort de ses parents : je ne vois déjà pas qu'elle soit si à plaindre.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Elle doit être fort heureuse, au contraire.

MADAME LAMOUROUX.

Qui vous l'a dit?

MONSIEUR LAMOUROUX.

Tous ceux qui la connaissent.

MADAME LAMOUROUX.

Parce qu'une femme qui a le sens commun ne se plaint jamais; nous avons bien trop d'amour-propre!

MONSIEUR THIRARD.

Mon Dieu! que vous avez de l'ambition pour votre demoiselle, c'est bien naturel; nous aussi nous en avions pour la nôtre, et, en définitive, nous avons été bien heureux de trouver... quoi?...

MADAME LAMOUROUX.

Un épicier!

MONSIEUR THIRARD.

Qui l'a rendue parfaitement heureuse ; elle le serait encore si nous n'avions pas eu le malheur de la perdre.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Son petit garçon va bien ?

MONSIEUR THIRARD.

Il pousse comme un champignon. J'aurais une seconde fille, que j'en serais débarrassé il y a longtemps.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Si l'on m'eût écouté...

MADAME LAMOUROUX

Mon Dieu ! que ne mariez-vous la vôtre bien vite ? et ne m'en parlez plus. C'est impatientant, à la fin, d'entendre toujours rabâcher la même chose.

MONSIEUR THIRARD.

Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de terminer au plutôt, pour peu que le jeune homme vous convienne. Mon Dieu ! comme je vous disais, si je n'avais brusqué les choses, notre fille serait encore à la maison.

MADAME LAMOUROUX.

Pauvre madame Barbot !

MONSIEUR THIRARD.

Excellente personne !

MADAME LAMOUROUX.

Mon Dieu ! si elle n'était pas si loin, j'aurais déjà été la voir ; si c'était à Montmartre, j'irais souvent ; mais là-bas, au Père Lachaise, on y regarde à deux fois.

MONSIEUR THIRARD.

Vous êtes bien bonne. Nous l'avons beaucoup pleurée, nous la pleurons encore, toutes les fois qu'il en est question. Enfin, je le répète, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de ne pas vous endormir sur le mouton ; ne lanternez pas, cher ami, ne lanternez pas.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Nous ne lanternons pas.

MONSIEUR THIRARD.

Que faites-vous donc alors?

MONSIEUR LAMOUROUX.

Nous devons cependant prendre quelques informations.

MONSIEUR THIRARD.

Prenez-les, et finissez-en.

MONSIEUR LAMOUROUX.

C'est bien notre intention.

MONSIEUR THIRARD.

Je vais vous quitter.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Déjà?

MONSIEUR THIRARD.

Oui, je suis resté plus longtemps que je n'aurais dû le faire... Ah çà! j'oubliais l'essentiel : vous ne partez pas encore à la campagne?

MONSIEUR LAMOUROUX.

Pas encore.

MONSIEUR THIRARD.

Nous voudrions bien vous avoir un jour de la semaine prochaine.

MADAME LAMOUROUX.

Quant à moi, je n'ose vous promettre; j'ai tant à faire d'ici là!

MONSIEUR THIRARD.

Voyons, cependant, convenons de nos faits : quand partez-vous? Soyons francs!

MADAME LAMOUROUX.

Mais d'un moment à l'autre.

MONSIEUR THIRARD.

Vous ne partirez toujours pas avant quinze jours?

MONSIEUR LAMOUROUX.

Je ne suppose pas.

MONSIEUR THIRARD.

Eh bien! alors, promettez-moi de venir dîner à la maison.

MADAME LAMOUROUX.

Nous conviendrons de cela.

MONSIEUR THIRARD.

Nous verrons à réunir ce jour-là quelques personnes; madame Boujot, M. Houry, M. et madame Padavereux avec leur demoiselle; nous n'aurons pas grand monde, entre nous, ce sera en petit comité.

MADAME LAMOUROUX.

M. Lamouroux aura l'honneur de vous voir d'ici là.

MONSIEUR THIRARD.

Nous y comptons.

MADAME LAMOUROUX.

Songez que je ne promets rien.

MONSIEUR THIRARD.

Tâchez de nous donner une bonne et prompte solution, et n'oubliez pas ce que je vous ai dit relativement à votre demoiselle; croyez-m'en, quand il y a marchand, ne refusez pas la vente... Adieu, madame, de tout mon cœur.

MADAME LAMOUROUX.

Bien des choses à madame Thirard.

MONSIEUR THIRARD.

Je n'y manquerai pas. Ne vous dérangez pas, monsieur Lamouroux, ne vous dérangez pas.

MONSIEUR LAMOUROUX.

C'est pour vous obéir.

MADAME LAMOUROUX, MONSIEUR LAMOUROUX.

MADAME LAMOUROUX.

Enfin ! j'ai cru qu'il allait coucher ici.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Il y a du bon dans ce qu'il nous a dit.

MADAME LAMOUROUX.

Laissez donc ! il est bête à manger du foin.

LES MÊMES, MONSIEUR THIRARD.

MONSIEUR THIRARD.

Pardon, j'ai pris un chapeau qui n'est pas le mien.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Voici le vôtre.

MONSIEUR THIRARD.

Bien obligé. A bientôt... je connais les êtres ; rentrez, rentrez, ou je vous ferme la porte au nez.

MADAME LAMOUROUX.

Bien le bonjour.

MADAME LAMOUROUX, MONSIEUR LAMOUROUX.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Il y a de bonnes choses, sais-tu ? dans ce qu'il nous a dit.

MADAME LAMOUROUX.

Je crois bien, il partage votre manière de voir.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Accepterons-nous son invitation ?

MADAME LAMOUROUX.

Je ne m'en soucie guère, à vous parler franchement.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Nous ne pouvons faire autrement.

MADAME LAMOUROUX.

J'espère bien vous prouver le contraire. Avec ça que j'ai grand plaisir à me promettre chez madame Thirard, qui, du matin au soir, parle chiffons.

LA BONNE.

Mame Najot !

LES MÊMES, MADAME NAJOT.

MADAME LAMOUROUX.

Bonjour, madame Najot ! comment vous portez-vous ?

MADAME NAJOT.

Eh ! bonjour, que je vous embrasse ! Et Mélanie ?

MADAME LAMOUROUX.

Elle prend sa leçon.

MADAME NAJOT.

Je vais quitter mon chapeau, si vous le permettez.

MADAME LAMOUROUX.

Mais, je vous en prie, mettez-vous à votre aise.

MADAME NAJOT.

Comment le trouvez-vous, mon petit chapeau ?

MADAME LAMOUROUX.

Très-joli.

MADAME NAJOT.

Ce n'est pas le chapeau de tout le monde. Et M. Lamouroux, comment le trouve-t-il ? Est-il de son goût ?

MADAME LAMOUROUX.

Comme tout ce que vous faites.

MADAME NAJOT.

J'ai tenu à ce qu'il ne fût pas surchargé. Rien ne me déplaît comme ces grosses touffes de fleurs qu'on a la rage de camper aujourd'hui dans les chapeaux.

MADAME LAMOUROUX.

Je ne les aime pas non plus.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Prenez donc la peine de vous asseoir.

MADAME NAJOT.

Je ne demande pas mieux; il fait un gras à marcher...

MONSIEUR LAMOUROUX.

Et ce petit tabouret sous vos pieds.

MADAME NAJOT.

Monsieur Lamouroux, vous me gâtez.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Jamais autant que je le voudrais.

MADAME NAJOT.

Voyons, ne perdons pas de temps, et causons un peu de vos affaires. Vous savez, ma bonne madame Lamouroux, l'intérêt que j'ai toujours porté à votre maison.

MADAME LAMOUROUX.

Je le sais et vous en remercie.

MADAME NAJOT.

Je n'accepterai, chère amie, ces remercîments que lorsque je les aurai complétement mérités. Nous nous sommes donc occupés de cette chère enfant, et je viens vous annoncer officiellement que nous lui avons trouvé un parti.

MADAME LAMOUROUX.

Monsieur Lamouroux m'en a parlé.

MADAME NAJOT.

Il a dû vous dire ce qu'il en était.

MADAME LAMOUROUX.

A peu près.

MADAME NAJOT.

Un jeune homme charmant, de bonnes manières, joli ton, un peu musicien : il est parfait. Mélanie serait ici, je ne le dirais pas, elle en raffolerait.

MADAME LAMOUROUX.

Vous raffoliez aussi de M. Marbot, s'il vous en souvient. Et Dieu sait !

MONSIEUR LAMOUROUX.

Son beau-père sort d'ici.

MADAME NAJOT.

Est-ce un si grand malheur, après tout, d'avoir marié M. Marbot?

MADAME LAMOUROUX.

C'est égal, convenez-en, vous n'avez pas eu la main heureuse ce jour-là.

MADAME NAJOT.

Voyons, soyons justes et de bon compte. Que pouvait-on espérer de mieux ? La petite Thirard était bonne personne, tant que vous voudrez; mais, entre nous, était-elle d'une grande défaite? Sans tournure, toute de côté, sans distinction, un vrai manche à balai ; avec ça pas de santé, l'événement l'a prouvé. Je vous jure, quant à moi, que j'ai été ravie d'en débarrasser ses père et mère : vouliez-vous qu'elle mourût chez eux ? D'abord il y avait deux ans que ce mariage-là traînait.

MADAME LAMOUROUX.

Ce n'est pas ce que disait son papa il n'y a pas cinq minutes.

MADAME NAJOT.

Le cher homme n'a plus de mémoire, j'en suis fâchée pour lui. Ça n'a pas été sans peine si j'en suis venue à mes fins ; mais ici la position est toute différente.

MADAME LAMOUROUX.

J'aime à le croire.

MADAME NAJOT.

Au surplus, monsieur Lamouroux le connaît, le jeune homme que je veux dire, il l'a vu.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Une fois, une seule fois.

MADAME NAJOT

Comment l'a-t-il trouvé ?

MONSIEUR LAMOUROUX.

Fort convenable.

MADAME LAMOUROUX.

Ça, je le crois ; il est certain qu'il n'aura pas été mettre les pieds dans le plat.

MADAME NAJOT.

Des yeux magnifiques. Hier encore il passa la soirée à la maison ; il a été d'un drôle, mais d'un drôle...

MADAME LAMOUROUX.

C'est un farceur ?

MADAME NAJOT.

Il est très-aimable.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Il m'a produit cet effet-là.

MADAME LAMOUROUX.

J'aimerais assez le voir.

MADAME NAJOT.

Rien n'est plus facile, tous les jours il vient à la maison. Arrangeons cela pour la semaine prochaine ; voulez-vous ?

MADAME LAMOUROUX.

J'avoue que je n'en serais pas fâchée.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Un jour que ta fille ira chez sa grand'maman.

MADAME NAJOT.

Vous n'avez pas vu son père à la maison ?

MADAME LAMOUROUX.

Pas encore.

MADAME NAJOT.

Un superbe vieillard, décoré.

MADAME LAMOUROUX.

Vous l'appelez ?

MADAME NAJOT.

Vamapi. Monsieur de Vamapi.

MADAME LAMOUROUX.

Ça m'a tout l'air d'un étranger.

MADAME NAJOT.

Il l'est en effet. Italien ; d'origine italienne, M. de Vamapi, mais né à Paris ; sa mère, madame de Vamapi, une femme supérieure sous tous les rapports.

MADAME LAMOUROUX.

Il a sa mère?

MADAME NAJOT.

Qui l'adore. Une de mes meilleures amies, par parenthèse, la meilleure des femmes ; vous l'avez vue chez moi, monsieur Lamouroux?

MONSIEUR LAMOUROUX.

Jamais.

MADAME NAJOT.

Une tête de camée, de ces beaux profils grecs, un port de reine, un bras de toute beauté, des dents comme de l'ivoire ; elle ne vit que dans son fils.

MADAME LAMOUROUX.

Elle ne fait que son devoir.

MADAME NAJOT.

Napolitaine, vive comme la poudre, un cœur comme on n'en rencontre plus. Excellente musicienne.

MADAME LAMOUROUX.

Elle chante?

MADAME NAJOT.

Comme un ange! Une voix à faire la fortune d'un théâtre, bien qu'elle n'ait jamais chanté que dans les salons.

MADAME LAMOUROUX.

J'aime à le croire.

MADAME NAJOT.

Elle rivalisait dans le temps avec madame Pasta; beaucoup de personnes la préféraient à madame Pasta. Sa voix n'avait pas, si vous voulez, autant d'étendue, pas autant d'éclat peut-être, mais plus de charme; c'était une flûte, la voix de madame Vapami, à ce que j'ai ouï dire, jamais je n'ai eu le plaisir de l'entendre.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Te rappelles-tu madame Pasta, chère amie?

MADAME LAMOUROUX.

Pas le moins du monde.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Cette dame, aux Italiens? que nous avons vue ensemble?

MADAME LAMOUROUX.

Je ne m'en souviens pas.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Qui chantait si bien? avec un faux air de madame Tripet?

MADAME LAMOUROUX.

Tant que vous voudrez; tout ce dont je me rappelle, c'est d'y être allé une fois, j'y ai eu tant d'agréments que je me suis bien promis de n'y plus retourner.

MADAME NAJOT.

Vous n'êtes pas musicienne, madame Lamouroux?

MADAME LAMOUROUX.

Femme de ménage tout bonnement.

MADAME NAJOT.

Et cette bonne petite fifille, est-ce que je ne la verrai pas ?

MADAME LAMOUROUX.

Elle prend sa leçon.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Elle sera désolée de ne pas vous avoir vue.

MADAME NAJOT.

Pauvre chère chatte ! Je vais être forcée de vous quitter. Je vais chez madame Corbi : elle n'est pas bien, la pauvre madame Corbi.

MADAME LAMOUROUX.

Et qu'a-t-elle ?

MADAME NAJOT.

On n'en sait rien encore.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Nous irons la voir.

MADAME LAMOUROUX.

Certainement.

MADAME NAJOT.

Une bonne nature, madame Corbi, un peu égoïste peut-être; mais qui ne l'est pas, au siècle où nous vivons? Pensez à cette affaire, ma bonne madame Lamouroux, pensez-y, mais sérieusement, ça en vaut la peine ; vous me le promettez, n'est-ce pas ?

MADAME LAMOUROUX.

Je ferai mon possible.

MADAME NAJOT.

J'espère, monsieur Lamouroux, que vous n'allez pas vous déranger ?

MONSIEUR LAMOUROUX.

Je vous en prie.

MADAME NAJOT.

Adieu, ma bonne madame Lamouroux.

MADAME LAMOUROUX.

Votre servante.

MADAME LAMOUROUX, seule.

Voilà, par exemple, qui est un peu trop fort de café ! (Elle se jette dans une bergère, agitant son mouchoir en guise d'éventail. Elle serait restée dix minutes de plus, j'éclatais. Je ne suis plus chez moi, ma fille n'est plus ma fille, je ne puis plus en disposer ! Où allons-nous ? je vous le demande. Où allons-nous !

MADAME LAMOUROUX, MONSIEUR LAMOUROUX.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Cette madame Najot est, au fond, une bien bonne femme! (Madame Lamouroux, toujours dans sa bergère, garde le silence le plus absolu et témoigne par le mouvement convulsif du pied droit de l'agitation qu'elle éprouve.)

MONSIEUR LAMOUROUX.

Tu as été un peu sèche avec elle.

MADAME LAMOUROUX.

Vous êtes fou ! pour ne pas dire autre chose.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Comment l'entends-tu ?

MADAME LAMOUROUX.

Que vous adoriez cette femme, ça m'est pardié bien égal ! Son mari est trop votre ami pour vous gêner, je ne vous aime pas assez pour m'en affliger.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Ah ! par exemple.

MADAME LAMOUROUX.

Je suis assez vengée d'ailleurs par le ridicule que vous vous donnez.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Tais-toi ! tais-toi !

MADAME LAMOUROUX, se relevant et allant droit à son mari avec un ton solennel.

Il... ne... me... plaît pas... de me taire.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Comme tu voudras.

MADAME LAMOUROUX.

Mais qu'une créature de son espèce s'en vienne, chez moi, disposer de mon enfant comme de chose lui appartenant, ça jamais... Sans mon éducation il y a longtemps que je te lui aurais administré la plus jolie paire de soufflets!...

MONSIEUR LAMOUROUX.

Tu ne l'eusses pas fait.

MADAME LAMOUROUX.

Monsieur Lamouroux...je vous en prie...

MONSIEUR LAMOUROUX.

Eh bien oui ! eh bien oui!... Parlons d'autre chose.

MADAME LAMOUROUX, toujours grave et solennelle.

Il ne me plaît pas de changer la question.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Comme tu voudras.

MADAME LAMOUROUX.

Pauvre enfant ! qu'on s'obstine à vouloir séparer de sa mère !

MONSIEUR LAMOUROUX.

Il ne s'agit pas de ça.

MADAME LAMOUROUX.

Des gens qui ont si peur que la proie ne leur échappe qu'ils sont du matin au soir chez leur entremetteuse.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Tu te permets souvent des mots...

MADAME LAMOUROUX.

Comme elle a parlé de la pauvre petite madame Marbot ! Les larmes m'en sont venues aux yeux ! Si nous avions le malheur de perdre la nôtre, ce serait la même chose. (Elle couvre ses yeux de son mouchoir et verse d'abondantes larmes.) Pauvre enfant ! J'aimerais mieux la voir morte, elle serait plus heureuse.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Le remède serait pis que le mal.

MADAME LAMOUROUX.

Tenez-vous-le pour dit, j'entends ne plus avoir affaire à cette femme, ni aux prétendants, ni aux prétendus, ni à personne ; je vais retenir mes places, j'emmène ma fille, elle ne mettra plus les pieds ici.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Je t'en prie.

MADAME LAMOUROUX.

Laissez-moi, vous dis-je, laissez-moi, vous me faites pitié.

MONSIEUR LAMOUROUX, LA BONNE.

LA BONNE.

Quoi donc qu'elle a? Est-ce que son déjeuner lui passe pas?

MONSIEUR LAMOUROUX.

Ce n'est rien.

LA BONNE.

Vous l'aurez contrariée, c'est sûr.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Pas du tout... au contraire.

LA BONNE.

Je parie que mame Najot est core venue lui proposer quéqu'un.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Et ma femme ne veut point encore de celui-là.

LA BONNE.

Vot' fille! Vous verrez qu'a coiffera Sainte-Catherine, et ça s'ra ben fait!

MONSIEUR LAMOUROUX.

J'en ai peur.

LA BONNE.

A propos, il y a là quéqu'un qui demande à vous parler.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Qui, ce quelqu'un? son nom?

LA BONNE.

Le père Petitot.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Ne le laisse pas entrer; si ma femme le voyait...

LA BONNE.

Le père Petitot?

MONSIEUR LAMOUROUX.

Elle le mettrait à la porte, tant elle est montée.

LA BONNE.

C'est donc encore un marieur?

MONSIEUR LAMOUROUX.

Lui et madame Najot ils ne font que ça. Où est-il? Je vais l'aller retrouver.

LA BONNE.

Dans l'antichambre.

MONSIEUR LAMOUROUX.

Où ai-je mis mes lunettes à présent? Je ne sais plus où j'en suis! Où diable ai-je fourré mes lunettes? Tu ne les as pas vues?

LA BONNE.

Non, et vous ?

MONSIEUR LAMOUROUX.

C'est inouï.

LA BONNE.

A-vous regardé sur vot' nez?

MONSIEUR LAMOUROUX.

Tiens! c'est vrai, je n'ai plus la tête à moi. On ne plaint pas assez les gens qui ont des filles à marier. Bonsoir!

UN
TRAIN DE PLAISIR

La scène à Paris, chez madame Gimard.

MADAME GIMARD, PAULINE, CHARLOTTE.

MADAME GIMARD.

Turlututu! Si vous aviez dit au portier, comme je vous l'avais recommandé, de ne laisser monter personne, personne au monde, personne ne serait monté; mais pas du tout. Il ne faut pas, voyez-vous, me faire croire que les vessies soient des lanternes; ah! mais non, jamais, jamais. Voyons, finissons-en : qui est là, dites-vous?

CHARLOTTE.

Je vous l'ai déjà dit.

MADAME GIMARD.

Je ne m'en souviens plus. Vous êtes charmante, vous venez me dire ça au milieu de mes paquets! Au reste, si je vous ai fait répéter, je vous en demande pardon; cela vous suffit-il? Voulez-vous me dire qui est là?

CHARLOTTE.

Madame Servais.

MADAME GIMARD.

Madame Servais (A sa fille occupée à terminer un paquet au fond de la chambre) : Pauline !

PAULINE.

Oui, maman.

MADAME GIMARD.

Mame Servais !

PAULINE.

Ma marraine ! Quel bonheur !

MADAME GIMARD.

Dites-lui d'entrer. Elle va nous trouver dans un joli gâchis, ta marraine ; je *nous* en fais mon compliment.

LES MÊMES, MADAME SERVAIS, CHARLOTTE.

MADAME SERVAIS.

J'ai cru, en vérité, que vous ne vouliez plus me voir.

MADAME GIMARD.

Avez-vous jamais pu vous imaginer une chose pareille ?

PAULINE.

Bonjour, marraine.

MADAME SERVAIS.

Je ne te voyais pas. Est-ce qu'on ne l'embrasse pas aujourd'hui, sa marraine ?

PAULINE.

Si, marraine.

MADAME SERVAIS.

A la bonne heure.

MADAME GIMARD.

Excusez si nous vous avons fait attendre, mame Servais, nous avons une bonne qu'est si bête...

CHARLOTTE.

Eh ben, merci ! Vous faut pas aut' chose ? (Elle sort.)

MADAME GIMARD.

Pas pour le moment; allez voir là-bas si j'y suis. Il est bon de vous dire que nous avons défendu not' porte, s'entend, sans la défendre; nous avons seulement fait prévenir le portier, par cette cruche que vous venez de voir, que si, par hasard, on nous demandait, il eût à répondre que nous étions sorties. Faut croire qu'elle aura fait tout le contraire : jamais il nous est monté autant de monde; ce n'est pas méchanceté de sa part, j'en suis sûre, je ne la crois pas méchante, mais pas plus de tête qu'une linotte, et c'est plein d'amour-propre encore! elle me bouderait pendant vingt-quatre heures que ça ne m'étonnerait pas.

MADAME SERVAIS.

Je n'aime pas les boudeuses, je passe tout, excepté ça.

MADAME GIMARD.

Je suis bien comme vous de ce côté-là. Si bien, pour vous en finir, qu'il est question pour nous d'aller voir la mer...

MADAME SERVAIS.

Vous allez voir la mer?

MADAME GIMARD.

Nous sommes folles, c'est à la lettre, mais folles à lier : la bonne est folle, ma fille est folle, mon mari est fol, je suis folle, nous sommes toutes folles.

MADAME SERVAIS.

Je conçois cela.

MADAME GIMARD.

Asseyez-vous donc.

MADAME SERVAIS.

Faites pas attention.

MADAME GIMARD.

Pauline!

PAULINE.

Maman!

MADAME GIMARD.

Débarrasse un fauteuil, que ta marraine puisse s'asseoir.

MADAME SERVAIS.

Je suis vraiment désolée d'être venue, je vais vous déranger.

MADAME GIMARD.

Vous plaisantez. Il est bon de vous dire que je ne pensais pas plus à ce voyage-là qu'à m'aller jeter à l'eau; c'est monsieur Gimard...

MADAME SERVAIS.

Je le reconnais bien là.

MADAME GIMARD.

Vous le reconnaissez bien là!... Qui me dit, l'aut' jour, en rentrant de son bureau : J'ai une idée.— Laquelle? — Tu te plains toujours de ne jamais voir la mer; si tu veux, nous irons. — Ça c'est une justice à me rendre, de tout temps j'ai désiré voir la mer, et puis vous savez...

MADAME SERVAIS.

Je crois bien, suffit que tout le monde y aille...

MADAME GIMARD.

Pour qu'on veuille y aller.

MADAME SERVAIS.

Je suis ben comme vous de ce côté-là.

MADAME GIMARD.

C'est au point que je ne mourrais point tranquille si je ne la voyais pas. C'est ridicule...

MADAME SERVAIS.

C'est tout simple.

MADAME GIMARD.

Que voulez-vous? Ce n'est donc pas pour m'en faire un mérite à vos yeux, mais c'est comme ça, d'autant que j'adore voyager. L'année dernière, au mois d'août, je ne sais pas si je vous l'ai dit?...

MADAME SERVAIS.

Pas encore.

MADAME GIMARD.

Nous sommes allés à Fontainebleau, mon mari et moi... Dire que nous nous y sommes amusés, je mentirais, parce qu'il a toujours plu; puis, à bien considérer les choses, il n'en coûte pas plus de voir la mer que d'aller à Fontainebleau; je vous dis ça parce que nous devons y retourner, ne l'ayant pas vu la première fois. Faut y aller à Fontainebleau, mame Servais, ça en vaut la peine.

MADAME SERVAIS.

Nous y sommes allés.

MADAME GIMARD.

Quand ça?

MADAME SERVAIS.

Il y a huit jours.

MADAME GIMARD.

Il y a huit jours?

MADAME SERVAIS.

Avec mame Gibotet.

MADAME GIMARD.

Mame Gibotet est allée à Fontainebleau?

MADAME SERVAIS.

Son mari aussi.

MADAME GIMARD.

Elle ne m'en a rien dit. La drôle de femme avec ses cachotteries.

PAULINE.

Maman, faut-il emporter ma musique?

MADAME GIMARD.

En voilà une idée! Pourquoi pas ton piano, pendant que nous y sommes. Tu ne peux donc pas être un jour sans t'en passer?

MADAME SERVAIS.

En voyage, moins on emporte de choses, mieux on s'en trouve.

MADAME GIMARD.

C'est ce que je me tue de lui dire. Tenez, c'est à Fontainebleau, mame Servais, que j'ai perdu mon châle; vous savez, mon boiteux?

MADAME SERVAIS.

Vous ne l'avez plus?

MADAME GIMARD.

J'aimerais mieux ne plus l'avoir, ça me ferait moins de peine. Tout ça la faute à M. Gimard; je ne voulais pas le mettre, j'en avais comme un pressentiment. Au fait, puisque vous y êtes allée, je n'ai pas besoin de vous le dire: Fontainebleau est un endroit où il faut toujours et toujours grimper, et c'est en grimpant que j'ai déchiré mon châle en cinq ou six endroits. Depuis je n'ai pas eu le courage de le regarder; non, c'est fini, je ne le verrai plus. M. Servais va bien?

MADAME SERVAIS.

Mais comme vous voyez... Ah! vous allez voir la mer?

MADAME GIMARD.

Vous la connaissez?

MADAME SERVAIS.

Pas particulièrement.

MADAME GIMARD.

Vous en avez entendu parler, c'est comme moi. Si vous veniez avec nous?

MADAME SERVAIS.

Nous y serions déjà allés, si nous n'avions pas nos chiens.

MADAME GIMARD.

On les emmène.

MADAME SERVAIS.

Je sais bien. Mais voyez-vous, rien que l'idée de les

voir, elles qui ne nous ont jamais quittés, avec d'aut's bêtes qu'elles ne connaissent pas, nous a toujours retenus; vous savez comme Mimire est malheureuse quand elle voit de nouvelles figures! Que je vous dise encore ...

MADAME GIMARD.

Dites.

MADAME SERVAIS.

Depuis sa dernière maladie, cette petite chienne-là a toujours filé un mauvais coton.

MADAME GIMARD.

Vous savez que je vous avais demandé un petit chien quand elle viendrait à en avoir.

MADAME SERVAIS.

Donc vous voulez que *je vous garde un chien de ma chienne.*

MADAME GIMARD.

Non, vraiment, pour mon docteur.

MADAME SERVAIS.

Vous l'aurez.

MADAME GIMARD.

Ça me fera plaisir. Il prétend, du reste, que l'air de la mer me fera du bien. Je ne sais pas. Pauline!

PAULINE.

Maman!

MADAME GIMARD.

Sais-tu si monsieur ton père a mis un bonnet de coton dans son paquet.

PAULINE.

Non, maman.

MADAME GIMARD.

Je vas toujours lui en mettre un.

MADAME SERVAIS.

Le mien ne dormirait pas sans ça. Dormez-vous en voiture?

MADAME GIMARD.

C'est-à-dire que je ne fais que ça.

MADAME SERVAIS.

C'est comme moi. Quand je suis allée voir ma belle-sœur à Lyon, on mettait alors cinq jours et cinq nuits : demandez-moi un peu ce que j'ai remarqué en route, je vous répondrai que non. Je suis toujours bien aise de vous avoir vue avant mon départ; ça, je ne vous le cache pas.

MADAME SERVAIS.

Moi aussi, de mon côté : vous ne croiriez pas une chose?

MADAME GIMARD.

Non ; quoi donc ?

MADAME SERVAIS.

Je m'en doutais.

MADAME GIMARD.

Que nous allions voir la mer ?

MADAME SERVAIS.

J'en parlais y a pas un mois à M. Servais.

MADAME GIMARD.

C'est particulier. Il y a vraiment de ces choses... Faut vous dire aussi que mon mari adore la mer.

MADAME SERVAIS.

C'est comme le mien : faut croire que c'est dans l'homme. C'est au point que si M. Servais était ici, il est possible qu'il fût des vôtres, il est homme à se laisser aller.

PAULINE.

Si je voyais à l'envoyer chercher.

MADAME SERVAIS.

Faudrait trouver moyen, voyez-vous, que ça n'ait pas l'air préparé.

PAULINE.

Ah! maman! quel bonheur si marraine pouvait venir avec nous!

MADAME GIMARD.

Ça ne se fait pas comme ça.

PAULINE.

Si marraine, t'en prie!

MADAME GIMARD.

Dis-moi, fifille...

PAULINE.

Maman!

MADAME GIMARD.

Où sont mes bas?

PAULINE.

Dans le petit panier à bonne maman.

MADAME SERVAIS.

Et Norma?

MADAME GIMARD.

Norma reste avec sa tante, la voiture lui fait mal; nous lui rapporterons du poisson à ma belle-sœur, nous en rapporterons aussi à Mame Compois.

MADAME SERVAIS.

Qui ça déjà, mame Compois?

MADAME GIMARD.

La nièce à sa bru.

MADAME SERVAIS.

A qui, sa bru?

MADAME GIMARD.

Au principal locataire.

MADAME SERVAIS.

J'y suis.

MADAME GIMARD.

Vous ne croirez jamais une chose?...

MADAME SERVAIS.

C'est possible.

MADAME GIMARD.

Je suis déjà fatiguée, les jambes me rentrent.

MADAME SERVAIS.

C'est le temps. Nous aurions de l'orage, d'ici à ce soir, que ça né m'étonnerait pas. Et vous partez ?...

MADAME GIMARD.

Ce soir.

MADAME SERVAIS.

Vous serez arrivés ?

MADAME GIMARD.

Demain, de bonne heure. Ah çà, vous décidez-vous ?...

PAULINE.

T'en prie, marraine !

MADAME SERVAIS.

Non, comme je vous disais, pas moyen, par la raison que je vous ai donnée.

MADAME GIMARD.

Toujours pour vos chiens ?

MADAME SERVAIS

Il y a encore maman que nous ne voulons pas laisser seule.

MADAME GIMARD

Que ne l'emmenez-vous ? voilà une occasion.

MADAME SERVAIS.

Et son boston ?

MADAME GIMARD.

Elle le fera là-bas.

MADAME SERVAIS.

Non, voyez-vous, à son âge, l'habitude qu'elle a de jouer avec les mêmes personnes fait qu'elle n'aime pas à jouer avec le premier venu. Autre chose encore : jamais vous n'obtiendrez de maman de la faire aller en chemin de fer, elle aimerait mieux mourir.

MADAME GIMARD.

Je suis bien comme elle de ce côté-là.

MADAME SERVAIS.

Moi j'y passerais ma vie si on me laissait faire ; je serais gouvernement, j'en mettrais dans tout Paris, et vous ?

MADAME GIMARD.

Je ne les aime pas autant que ça.

LES MÊMES, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Il y a là deux hommes qui disent qu'ils ont à vous parler.

MADAME SERVAIS.

Je ne reçois pas d'hommes chez moi. Ne sont-ce pas plutôt deux messieurs que vous voulez dire?

CHARLOTTE.

Oui.

MADAME GIMARD.

Oui, qui?

CHARLOTTE.

Oui, madame.

MADAME GIMARD.

Voyez s'il y a moyen d'être seul un instant chez soi! et quels sont ces deux messieurs?

CHARLOTTE.

Vous ne connaissez que ça.

MADAME GIMARD.

Leurs noms, leurs noms, à ces messieurs? car vous me faites bouillir.

CHARLOTTE.

Je leur z'y ai pas demandé.

MADAME GIMARD.

Sont-ce des personnes habituées à venir ici?

CHARLOTTE.

Je crois ben, y n'en sortent pas... Le plus petit surtout,

le plus petit des deux... Comment donc déjà?... j'ai son nom sur le bout de la langue.

MADAME GIMARD.

Ce n'est pas assez... Enfin, n'importe, je suis visible, faites entrer. Je suis visible.

MADAME GIMARD, PAULINE, MADAME SERVAIS, CHARLOTTE, FRÉDÉRIC, AMANT.

AMANT.

A l'œil nu?

MADAME GIMARD.

Qu'est-ce que c'est que ça?

AMANT.

Monsieur Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Monsieur Amant.

MADAME GIMARD.

A la bonne heure! je ne vous remettais pas en entrant. Voilà une surprise!

AMANT.

Et madame Servais!

MADAME SERVAIS.

Comment vont monsieur et madame votre mère?

AMANT.

Mais très-bien. Nous sommes d'heureux coquins!

MADAME SERVAIS.

Il fallait une occasion comme celle-là pour que j'eusse celui de vous voir.

FRÉDÉRIC.

Nous sommes deux criminels.

AMANT.

Ne déménagez vous pas, madame Gimard?

MADAME GIMARD.

Nous déménageons, si vous voulez.

AMANT.

Je ne m'y oppose pas.

MADAME GIMARD.

Les personnes seulement, nous laissons nos meubles. Nous allons voir la mer.

FRÉDÉRIC.

Ah! bah!

AMANT.

La mer et ses habitants.

MADAME GIMARD.

Asseyez-vous donc... si vous pouvez.

FRÉDÉRIC.

Nous ne pouvons pas... Tiens! tiens! tiens!

AMANT.

Et nous aussi nous l'allons voir cette bonne mer.

MADAME GIMARD.

Voilà qui se rencontre on peut dire à merveille.

AMANT.

Je crois bien. (Chantant.)

Plus on est de fous
Plus on rit.

FRÉDÉRIC.

Plus on est de fous
Plus on rit.

AMANT.

Des frelons bravant la piqûre...

FRÉDÉRIC.

Que j'aime à voir, dans ce séjour...

MADAME SERVAIS.

Nous connaissons l'air et les paroles : bien obligés!

FRÉDÉRIC.

Et madame est-elle de la partie?

MADAME GIMARD.

Madame préfère le plancher des vaches, elle a raison.

MADAME SERVAIS.

Ce n'est pas précisément ça; mais vous savez, il est dans ce monde...

FRÉDÉRIC.

Certaines considérations...

AMANT.

Par-dessus lesquelles...

FRÉDÉRIC.

On ne peut pas impunément sauter.

AMANT.

Connu !

MADAME SERVAIS.

Moi je n'admettrais jamais ça; faut prend' son plaisir où on le trouve.

FRÉDÉRIC.

Je suis bien de cet avis-là; faut s'amuser tant qu'on peut.

AMANT.

La vie est si courte !

MADAME GIMARD.

Voyons, mame Servais, soyons justes et de bon compte, avouez que si ça vous plaisait bien...

AMANT.

Parbleu ! comme si M. Servais avait jamais rien refusé!

MADAME SERVAIS.

Et voilà comme on écrit l'histoire.

FRÉDÉRIC.

M. Servais... (Chantant.)

Ah ! l'honnête homme !
Le galant homme !...

AMANT.

J'estime que cette partie peut être des plus gaies.

FRÉDÉRIC.

J'en ai une peur atroce.

MADAME GIMARD.

Dites-nous la vérité... Avouez, messieurs, que vous avez eu vent de nos projets !

FRÉDÉRIC.

Votre mari nous les avait contés... Mademoiselle sera-t-elle des nôtres ?

PAULINE.

J'ose l'espérer.

MADAME GIMARD

Je crois bien : le père, la mère et les enfants, moins la petite, pourtant.

AMANT,

Son papa l'aurait portée.

MADAME GIMARD.

C'est là le motif qui fait que nous ne l'emmenons pas.

MADAME SERVAIS.

Et votre oncle, monsieur Frédéric?

FRÉDÉRIC.

Toujours mon oncle. Je lui ai persuadé qu'en prenant sa place, ça lui ferait autant de bien.

MADAME GIMARD.

Le roi des hommes, M. Gambier !

AMANT.

Et des oncles !

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! mesdames, c'est convenu : puisque vous voulez bien le permettre, nous rirons.

MADAME GIMARD.

Si je le veux? c'est-à-dire que je le demande, que je l'exige, que je l'ordonne.

AMANT.

Accepté à l'unanimité?

FRÉDÉRIC.

Et vive la joie ! (Chantant.)

On s'amusera,
Lariflette
Et l'on dansera,
Lariflà.

AMANT.

On s'amusera,
On chantera,
On pincera
La polka
Sur l'herbette.

ENSEMBLE.

On s'amusera,
Lariflette,
On s'en donnera,
Lariflà.

MADAME SERVAIS

Êtes-vous assez fous, l'êtes-vous assez ?

MADAME GIMARD.

Moi, quand une fois je suis à la campagne, je ne suis plus la même, changée du tout au tout, et vous, mame?...

MADAME SERVAIS.

La même chose.

MADAME GIMARD.

Eh bien, alors, mame Servais, une bonne détermination.

MADAME SERVAIS.

Mon Dieu! je ne demanderais pas mieux, vous savez...

FRÉDÉRIC.

Chaud ! chaud !

PAULINE.

Marraine !

AMANT.

Ne mollissons pas.

MADAME SERVAIS.

Tenez, décidément...

FRÉDÉRIC.

Y sommes-nous?

MADAME SERVAIS.

On ne peut rien vous refuser.

AMANT.

Enlevé!

FRÉDÉRIC.

Bravo! honneur aux dames!

DANS LA DILIGENCE

UN PETIT MONSIEUR.

Il me semble, sauf meilleur avis, qu'il serait convenable, messieurs, que vos chants et vos ris se calmassent un peu.

AMANT.

Nous sommes ici pour nous amuser et nous nous amusons.

FRÉDÉRIC.

Toujours dans le programme.

MADAME SERVAIS.

Honni soit qui mal y pense.

AMANT.

Comme on dit en anglais

MADAME GIMARD.

Pour mon compte, je ne serais pas fâchée qu'on se calmât un peu : ça fait mal de rire comme ça, et vous, mame?...

MADAME SERVAIS.

A ne pas oser dire où j'en suis.

MADAME GIMARD.

Ça vous étonne! Ça me produit toujours cet effet-là.

AMANT.

Monsieur Gimard.

MONSIEUR GIMARD.

Présent.

FRÉDÉRIC.

Monsieur Servais.

MONSIEUR SERVAIS.

Présent.

AMANT.

A la bonne heure! pas de manque à l'appel.

MADAME GIMARD.

Si l'on nous avait permis d'emporter nos malles et nos caisses, rien ne manquerait à ma félicité.

MONSIEUR GIMARD.

Je t'avais bien dit de ne pas prendre toutes les caisses, je savais bien ce qui arriverait.

MADAME GIMARD

Ce n'était que dans le cas où il nous serait arrivé un accident, nous aurions eu de quoi changer.

AMANT.

Pourquoi vouloir changer?

FRÉDÉRIC.

Quand on est si bien ensemble.

AMANT.

Il y a des couplets sur ce motif-là; qui les sait?

MADAME SERVAIS.

Vous disiez que vous dormiez en voiture, mame Gimard; je ne vois pas trop, jusqu'à présent, que vous teniez parole.

MADAME GIMARD.

Je ne dors jamais quand une fois je m'amuse. Crois-tu,

monsieur Gimard, qu'il n'arrivera rien à nos affaires qu'on nous a dit de laisser?

MONSIEUR GIMARD.

Que veux-tu qu'il leur arrive dans les magasins?

MADAME GIMARD.

C'est pas l'embarras, où nous allons...

FRÉDÉRIC.

Vous n'avez pas de visites à faire.

MADAME GIMARD.

D'autant que je n'y connais personne. Vous me direz : Pourquoi est-ce qu'on s'habille? Jamais je ne me suis habillée pour les autres.

MADAME SERVAIS.

Je trouve qu'il fait ici une chaleur étouffante.

AMANT.

On pourrait ouvrir.

LE PETIT MONSIEUR.

On ne peut pas non plus rester avec toutes les issues ouvertes.

MADAME GIMARD.

Faut donc mourir?

LE PETIT MONSIEUR.

Je ne dis pas, madame, qu'il faille mourir, je ne veux la mort de personne; mais j'aurai l'honneur de vous faire observer que je crois que rester entre deux airs est fort dangereux.

MADAME SERVAIS.

Est-ce qu'il pleut, monsieur Servais?

MONSIEUR SERVAIS.

Toujours, pour changer.

MADAME GIMARD.

Pauline?

PAULINE.

Maman!

MADAME GIMARD.

Dors-tu ?

PAULINE.

Non, maman.

MADAME GIMARD.

Mon Dieu ! que nous dormions en arrivant, c'est tout ce que je demande.

MADAME SERVAIS.

Moi, j'avoue une chose, il me faut mon compte de sommeil, sans ça je ne vaux rien.

AMANT.

C'est trop de modestie de votre part.

MADAME SERVAIS.

Non, parole d'honneur.

FRÉDÉRIC.

Monsieur Gimard ?

MONSIEUR GIMARD.

Présent.

FRÉDÉRIC.

Savez-vous quelque chose de la *Muette* ?

MONSIEUR GIMARD.

Non, et vous ?

AMANT.

Si encore on pouvait organiser un écarté.

FRÉDÉRIC.

Ah ! oui, à propos, parlons-en.

MONSIEUR GIMARD.

Monsieur Servais... en êtes-vous !

AMANT.

Monsieur Servais est dans les brouillards.

FRÉDÉRIC.

Monsieur Servais ?

MONSIEUR SERVAIS.

Plaît-il ?

MADAME SERVAIS.

Tu dors ?

MONSIEUR SERVAIS.

Je ne dors pas.

MONSIEUR GIMARD.

Tu dors, Brutus, et Rome est dans les fers.

MADAME SERVAIS.

Pourquoi ne pas l'avouer, on ne t'en ferait pas un crime.

MONSIEUR SERVAIS.

Je t'assure que non, je n'ai pas perdu connaissance, j'ai entendu tout ce que vous avez dit.

LE PETIT MONSIEUR, dans son for intérieur.

Vous avez dû entendre de bien jolies choses !

MADAME GIMARD.

Quelle heure donc est-il ? Ma montre s'est arrêtée, j'ai oublié de la monter.

FRÉDÉRIC.

Deux heures dix.

MADAME GIMARD.

Pas plus ?

MONSIEUR SERVAIS.

J'ai deux heures et demie.

FRÉDÉRIC.

Vous avancez.

MONSIEUR SERVAIS.

Je vais comme la ville.

AMANT.

Amis !
La matinée est belle...

LE PETIT MONSIEUR.

Messieurs, je vous en conjure, nous ne sommes point au cabaret.

AMANT.

Il me semble, monsieur...

LE PETIT MONSIEUR.

Il me semble aussi, monsieur...

MADAME GIMARD.

Amant, je vous en prie...

AMANT.

Ce sera comme monsieur voudra.

UNE DAME VOISINE DU PETIT MONSIEUR.

Monsieur Badoureau?

LE PETIT MONSIEUR.

Non; mais c'est qu'à la fin c'est intolérable, la moutarde finit par me monter au nez.

AMANT.

Pardon, monsieur, ce n'était pas mon intention.

LE PETIT MONSIEUR.

J'accepte vos excuses, mais n'y revenons plus.

AMANT.

Mes excuses?

FRÉDÉRIC.

Ses excuses!

MONSIEUR SERVAIS.

C'est un peu fort de café!

AMANT.

Je n'en ai pas, je pense, à vous faire.

LA MÊME DAME, au même petit monsieur.

Mon ami!

LE PETIT MONSIEUR, à la même dame.

Cela me suffit.

MADAME SERVAIS.

Monsieur Amant, montrez à monsieur que vous êtes plus raisonnable.

LE PETIT MONSIEUR.

Madame, si ce n'était le respect que m'imposent à la fois...

FRÉDÉRIC.

Je ne sais pas ce qu'il a, ce petit monsieur...

AMANT.

Il y a vraiment des gens...

LE PETIT MONSIEUR.

Bien ridicules, n'est-ce pas, mes grands messieurs?

MADAME GIMARD.

Bien susceptibles, toujours.

LE PETIT MONSIEUR.

Qui savent, néanmoins, respecter les convenances, madame.

MADAME GIMARD.

Je leur en fais mon compliment, monsieur.

UN VOYAGEUR.

Il est de fait que si vous ne voulez pas dormir...

UNE VOIX ENROUÉE.

C'est pas une raison pour en dégoûter les autres.

UNE VOIX ÉTRANGÈRE.

Parbleu! c'est tout simple.

MADAME GIMARD.

Il faut dormir.

MADAME SERVAIS.

J'avoue que si je pouvais le faire, je n'en serais pas fâchée.

AMANT.

Dormons.

FRÉDÉRIC

Dormons.

AMANT.

Dormez donc, mes chères amours,
Pour vous je veillerai toujours.

FRÉDÉRIC.

Dormez donc, mes chères amours...

AMANT.

Dormez...

FRÉDÉRIC.
Dormez.

AMANT.
Pour vous je veillerai toujours.

FRÉDÉRIC.
Dormez.

AMANT.
Dormez.

FRÉDÉRIC.
Pour vous je veillerai toujours.

L'HOTEL DE LA POSTE

MADAME GIMARD, PAULINE.

MADAME GIMARD, dans son lit.

Qui est là?

UNE VOIX EXTÉRIEURE.

C'est pas vous qui partez par le convoi de six heures?

MADAME GIMARD.

Allez vous promener... Pauline?

PAULINE.

Maman?

MADAME GIMARD.

Dors-tu?

PAULINE.

Non, maman, et toi?

MADAME GIMARD.

Je suis rompue... Tu as dormi en voiture?

PAULINE.

Un peu, oui, maman.

MADAME GIMARD.

Je n'ai pas fermé l'œil, et ton père?

PAULINE.

Il a couché avec ces messieurs.

MADAME GIMARD.

En bas, sur le billard.

PAULINE.

Oui, maman.

MADAME GIMARD.

Je ne sais si nous n'aurions pas mieux fait de nous y mettre, sur le billard, avec ta marraine; nous ne nous serions pas séparées d'abord; puis, nous n'aurions pas été tourmentées, comme nous l'avons été, toute la nuit. J'aimerais cent fois mieux des cousins... Il pleut toujours?

PAULINE.

Oui, maman, à verse.

MADAME GIMARD.

On ne respire pas dans ce maudit cabinet. Et ta marraine, où l'a-t-on campée?

PAULINE.

Bien loin, bien loin, avec d'autres dames qu'elle ne connaît pas. Dans une grande, grande chambre où il y a sept ou huit lits.

MADAME GIMARD.

C'est un hôpital! Dis-moi, tu n'as pas entendu la mer cette nuit?

PAULINE.

Non, maman.

MADAME GIMARD.

Quand je dis cette nuit, c'est une manière de parler; nous n'étions pas dans notre lit, cette nuit. Enfin, si encore j'avais mon petit paquet!

PAULINE.

Papa a dû, ce matin, l'aller réclamer au bureau.

MADAME GIMARD.

Je ne l'aurai pas. Comment diable veux-tu que je puisse l'avoir à présent? c'est impossible! Il n'y a pas à dire, je n'ai absolument que ce que j'ai sur le corps.

PAULINE.

Tu vas t'enrhumer.

MADAME GIMARD.

Je *la* suis.

PAULINE.

Pauvre maman!

MADAME GIMARD.

Si ta marraine est de mon avis, nous n'en parlerons à personne, de cette partie-là; n'en parle pas, toi.

PAULINE.

Non, maman.

MADAME GIMARD.

D'autant qu'elle sera à recommencer... parce qu'à présent, vois-tu...

PAULINE.

Nous n'irons pas promener?

MADAME GIMARD.

Ah! ben oui, promener!... Trempées comme nous l'avons été en descendant de voiture, à courir de porte en porte, tous les hôtels, Dieu sait comme! Et pas un parapluie encore? J'aurais une fluxion de poitrine que, certes, je ne l'aurais pas volée. Qui est là?

UNE VOIX EXTÉRIEURE.

Amie!

PAULINE.

Ma marraine!

MADAME GIMARD

Un instant!...Pauline, va lui ouvrir.

PAULINE.

Oui, maman.

MADAME GIMARD.

Ne mets pas tes pieds par terre.

PAULINE.

Non, maman.

LES MÊMES, MADAME SERVAIS.

MADAME SERVAIS.

Encore couchées !

PAULINE.

Bonjour, marraine.

MADAME SERVAIS.

Allons, décidément, nous sommes moins mal logées que vous.

MADAME GIMARD.

Comment diable êtes-vous fagotée ?

MADAME SERVAIS.

Dans le pantalon de mon mari.

MADAME GIMARD.

Est-il Dieu possible ! Pauline, regarde donc ta maraine.

MADAME SERVAIS.

Que voulez-vous faire ? Ma robe est à sécher au feu de la cuisine. Dame ! à la guerre comme à la guerre ! M. Servais est encore plus mal hypothéqué : ça n'empêche qu'il est allé manger des huîtres, avec ces messieurs, en caleçon, sous son paletot.

MADAME GIMARD.

Et mon mari ?

MADAME SERVAIS.

Avec ces messieurs.

MADAME GIMARD.

Il adore ces parties-là, M. Gimard.

MADAME SERVAIS.

Sans compter que je vas les retrouver, aussitôt que ma robe sera sèche, et vous?

MADAME GIMARD.

Moi pas. Je ne me soucie nullement de me montrer faite comme nous sommes.

MADAME SERVAIS.

N'y a que les honteux qui perdent. Tant pis, j'en suis bien fâchée, je veux voir la mer.

MADAME GIMARD.

Je la verrai un aut' jour. Tenez, je donnerais je ne sais combien pour être à ce soir.

MADAME SERVAIS.

A ce soir! Nous ne partons pas ce soir.

MADAME GIMARD.

C'est vrai, je n'y pensais plus.

MADAME SERVAIS.

Nous avons jusqu'à demain pour nous amuser. Eh ben, sans adieu.

MADAME GIMARD.

Au plaisir de vous voir!

MADAME SERVAIS.

A tantôt!

MADAME GIMARD.

Si jamais on m'y rattrape...

UN CAFÉ MILITAIRE

La scène en province dans une ville de garnison.

CAPITAINES, ADJUDANTS-MAJORS, QUARTIER-MAITRE,
LIEUTENANTS, SOUS-LIEUTENANTS, VÉTÉRINAIRE,
DEMOISELLE DE COMPTOIR.

PREMIER LIEUTENANT.

On ne vous a pas vu ce matin?

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Non, je n'ai pas déjeuné, je n'avais pas faim; j'ai été à la promenade avec les jeunes chevaux.

PREMIER LIEUTENANT.

Ils font plus d'embarras, depuis huit jours, avec leurs rosses d'Auvergne...

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Ne m'en parlez pas, y a chose qui a pris un billet de parterre.

PREMIER LIEUTENANT.

Qui ça, chose?

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Spachmann, le brigadier du 2e.

PREMIER LIEUTENANT.

Il est pourtant solide.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Je ne vous dis pas. Il avait une mauvaise rosse que le machi-chef * du 2e escadron a choisie, vous savez, de la remonte que le capitaine a ramenée d'Aurillac.

PREMIER SOUS-LIEUTENANT.

Garçon !

LE GARÇON.

Voilà ! voilà !

PREMIER SOUS-LIEUTENANT.

L'annuaire !

DEUXIÈME SOUS-LIEUTENANT.

Bon ! Ton annuaire, tu vas encore une fois passer ta matinée le nez dedans, ça n'empêchera pas Chenavard de te marcher sur le corps, il a quatre députés dans sa manche.

PREMIER SOUS-LIEUTENANT.

Oui, mais moi je vas avoir un chanoine.

DEUXIÈME SOUS-LIEUTENANT.

Garçon !

LE GARÇON.

Voilà !

DEUXIÈME SOUS-LIEUTENANT.

Un domino.

LE GARÇON.

Voilà !

DEUXIÈME SOUS-LIEUTENANT.

Je joue ma demi-tasse.

PREMIER LIEUTENANT.

Comme ça, vous n'avez pas déjeuné ?

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Je n'ai pas faim. Quand je suis contrarié, je n'ai pas faim, ça me coupe l'appétit, c'est fini. Garçon !

* Maréchal-des-logis-chef.

LE GARÇON.

Voilà !

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Du feu !

LE GARÇON.

Voilà !

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Vous savez bien cet officier du pays, que j'attendais ?

PREMIER LIEUTENANT.

Eh ben ?

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Il ne vient pas.

PREMIER LIEUTENANT.

Il vous l'a écrit ?

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Il ne m'a rien écrit. C'est le capitaine Mairot qui m'a dit ce matin, à la promenade : Votre pays ne viendra pas.

PREMIER LIEUTENANT.

D'où le sait-il, le capitaine Mairot ?

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Est-ce que son fils n'est pas dans ce régiment-là, au capitaine Mairot !

PREMIER LIEUTENANT.

Quel régiment donc, déjà ?

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Le 4e lanciers.

PREMIER LIEUTENANT.

Ah ! oui, c'est vrai, il a été en garnison à Moulins, je l'ai vu là, quand j'y suis été, il y a de ça deux ans. Quelle idée de ne pas vous avoir écrit !

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Parbleu ! s'il m'avait écrit, je ne dirais rien, tous les jours on croit pouvoir venir, on ne vient pas ; dans notre état, ça se voit à chaque instant, je n'y en voudrais pas

pour ça ; mais de ne pas m'écrire, c'est là où je lui en veux ; moi, quand j'ai à écrire, j'écris ; d'autant que quand il a besoin de vous, y n'épargne pas les ports de lettres, ça je vous en réponds.

PREMIER LIEUTENANT.

Nous avons, après ça, des personnes qui détestent d'écrire ; moi, de ce côté-là, je suis comme vous, quand j'ai à écrire, j'écris.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

C'est tout simple. Dites donc?

PREMIER LIEUTENANT.

Oui.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Je croyais que vous y aviez été au 4e lanciers.

PREMIER LIEUTENANT.

En visite, pas plus. Au 8e chasseurs que j'étais. C'est Français qui y a été au 4e lanciers. Il en sortait quand il est entré chez nous.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Vous savez qu'il va passer capitaine.

PREMIER LIEUTENANT.

Qui ça, capitaine? Frétot?

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Frétot. Quand je vous dis qu'il est né coiffé, diable m'emporte!

PREMIER LIEUTENANT.

Oui, qu'il en a de la chance, celui-là !

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Je crois bien.

PREMIER LIEUTENANT.

Je vas vous dire ; c'est d'être passé dans un régiment de la formation qui lui a valu ça.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Y serait resté chez nous qu'il serait encore sous-lieutenant.

PREMIER LIEUTENANT.

Ça pourrait ben être. Après, je ne vois pas déjà que ça soye un si grand bonheur : mille écus, que lui a coûté le changement d'uniforme, c'est de l'argent.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Que ça lui fait, s'il en a.

PREMIER LIEUTENANT.

C'est ça, tout aux uns, rien aux autres.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Ainsi va le monde.

PREMIER LIEUTENANT.

C'est comme Troyon, cherche-t'y pas à permuter?

DEUXIÈME LIEUTENANT.

C'est pas d'hier que c' t'idée lui a poussé.

PREMIER LIEUTENANT.

Il cherche à s'en aller capitaine en Afrique. Il est sûr et certain qu'avec la protection qu'il a, il sera colonel, que nous serons encore lieutenants.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Je n'en jurerais pas.

PREMIER LIEUTENANT.

Voilà le commandant Barye qui va passer lieutenant-colonel, tout le monde le sait.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Qui va le remplacer?

PREMIER LIEUTENANT.

Le capitaine Matout.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Le capitaine Matout va remplacer le commandant Dufour !

PREMIER LIEUTENANT.

Je le sais positivement.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Comme dit c' t'autre, on apprend tous les jours. En voilà la première nouvelle.

PREMIER LIEUTENANT.

Étant le plus ancien capitaine sur l'annuaire, quitte à ce qu'on le fasse changer de régiment après.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Qui prendra alors le commandement du 1er escadron?

PREMIER LIEUTENANT.

Le capitaine en second du 5e qui va le prendre est Blanc, le lieutenant en premier du 2e qui va remplacer le capitaine en second ; et comme le tour est au choix, ce sera le sous-lieutenant Laridon, qui sort de Saumur, qui remplacera Blanc.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

L'adjudant Gatriat, va passer sous-lieutenant, vous alvoir voir ça.

PREMIER LIEUTENANT.

Lui, ou le machi-chef du 1er, et si c'est l'adjudant qui passe sous-lieutenant, ce sera, vous allez voir, le machi* du 4e qui passera adjudant ; ça ne va pas laisser de faire un certain mouvement dans le régiment. Garçon!

LE GARÇON.

Voilà!

PREMIER LIEUTENANT.

Du feu!

LE GARÇON.

Voilà !

DEUXIÈME LIEUTENANT

Ce n'est pas encore fait.

* Maréchal des logis

PREMIER LIEUTENANT.

Tout comme si ça était. Demandez voir au quartier maître ; pas vrai, quartier-maître, que j'ai raison?

LE QUARTIER-MAÎTRE, à une partie d'échecs.

Je ne sais pas ce que vous dites. — A la reine!

PREMIER LIEUTENANT.

Que le lieutenant Blanc, du 2e escadron, va passer capitaine?

LE QUARTIER-MAÎTRE

Il n'y a qu'une petite difficulté, c'est que le tour des lieutenants est à l'unanimité et pas au choix.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Enfoncé!

PREMIER LIEUTENANT.

On en parlait l'autre jour dans la cour, et monsieur le major disait que le tout était au choix Voilà mon auteur.

LE QUARTIER-MAÎTRE.

Diable soit de vous, avec votre avancement!

PREMIER LIEUTENANT.

Quoi qui vous prend?

LE QUARTIER-MAÎTRE.

Vous êtes cause que je me fais prendre ma reine pour rien.

PREMIER LIEUTENANT.

Et puis y a le capitaine Ottin, qu'a femme et enfants, qui va passer dans les places. Encore une vacance de capitaine de plus au régiment.

SOUS-LIEUTENANT, entrant.

Turc, ici!

PREMIER SOUS-LIEUTENANT.

Bon! voilà Poujat avec son caniche, nous allons avoir de l'agrément.

DEUXIÈME SOUS-LIEUTENANT.

Tout le monde va être à la tête d'un chien, à présent; vous allez voir ça.

PREMIER SOUS-LIEUTENANT.

Je sais bien, tant qu'à moi, que je n'en aurai jamais.

DEUXIÈME SOUS-LIEUTENANT.

J'aime bien ça, c'est vous qui avez commencé à en avoir.

PREMIER SOUS-LIEUTENANT.

J'en suis bien revenu. D'abord, je ne chasse plus.

DEUXIÈME SOUS-LIEUTENANT.

Et ce permis qu'on doit vous faire obtenir?

PREMIER SOUS-LIEUTENANT.

Je ne l'ai pas encore.

POUJAT.

Turc, ici!

PREMIER SOUS-LIEUTENANT.

Voilà vot' nouveau chien?

DEUXIÈME SOUS-LIEUTENANT.

Il est gentil.

POUJAT.

Ça n'empêche qu'il ne vaut pas mon autre. ce chien-là, voyez-vous; je ne vous parle pas de celui-ci; mais celui que j'avais auparavant, celui-là, je ne l'aurais pas donné pour deux mille francs.

DEUXIÈME SOUS-LIEUTENANT.

Je donnerais bien des chiens pour ce prix-là.

PREMIER SOUS-LIEUTENANT.

Moi aussi.

POUJAT.

Songez qu'il n'y en avait pas deux comme ça. Celui-ci est gentil, c'est un joli chien; mais quelle différence avec l'autre!

PREMIER LIEUTENANT.

Avez-vous vu celui de Mongenot?

POUJAT.

Un tourne-broche.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

C'est rien du tout.

POUJAT.

Turc, ici !

SOUS-LIEUTENANT.

N'ayez pas peur, on ne vous le prendra pas.

POUJAT.

Ce n'est pas ça; mais si le malheur voulait qu'il rencontrât celui de Fossey, ils se sauteraient dessus; ça ferait avoir des raisons, ce que je déteste. A propos de chiens, Bonin, avez-vous vu le cheval du lieutenant de Brandières?

BONIN.

Qui ça, de Brandières?

POUJAT.

L'officier qui vient d'Afrique par permutation.

BONIN.

C'est donc un *de*.

POUJAT.

On le dit marquis.

BONIN.

Oui, je l'ai vu, son arabe, une rosse.

POUJAT.

Une rosse! Je voudrais bien l'avoir, cette rosse-là; j'en serais pas embarrassé. Vous ne vous connaissez pas en chevaux.

UN SOUS-LIEUTENANT.

Parce que vous avez été en Afrique, vous êtes étonnant, vous voulez connaître tous les chevaux.

POUJAT.

Faut pas avoir été en Afrique pour voir que c'est un cheval qui a de la race, qui vous a du sang.

BONIN.

En fait de chevaux de sang, moi je ne connais que les chevaux anglais.

POUJAT.

Voyons, parlons peu et parlons bien. Qu'est-ce que vous lui reprochez à ce cheval?

PREMIER LIEUTENANT.

D'abord êtes-vous bien sûr qu'il soit arabe?

POUJAT.

Parbleu! Il ne faut que des yeux pour ça.

BONIN.

Il me fait l'effet d'un bourriquot.

SOUS-LIEUTENANT.

D'un porte-cerise.

BONIN.

Avec sa grosse tête osseuse.

PREMIER LIEUTENANT.

Son flanc retroussé et ses hanches cornues.

BONIN.

Avec ça, qu'il est long jointé. Je ne vois vraiment pas ce que vous lui trouvez de si extraordinaire, à ce cheval-là.

POUJAT.

Turc, ici! Vous ne voyez pas que c'est un cheval qui vient de faire route, qu'il vous a fait deux cent cinquante lieues, qu'il est fatigué?

SOUS-LIEUTENANT.

Ça se voit du reste.

POUJAT.

Laissez-le *s'engrainer* un peu...

BONIN.

Je ne demande pas mieux.

POUJAT.

Vous m'en direz des nouvelles au printemps.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Y aura longtemps, au printemps, qu'il sera rayé des contrôles.

POUJAT.

Je parie, avec qui voudra, dix bols de vin chaud, qu'une fois que ce cheval-là sera rétabli, il courra avec le meilleur coureur du régiment, vous verrez.

BONIN.

Nous verrons.

POUJAT.

Tenez, je m'en rapporte au vétérinaire. Monsieur Gomard?

LE VÉTÉRINAIRE.

Qu'est-ce que vous voulez?

POUJAT.

Pas vrai que le cheval de l'officier qui revient d'Afrique est un cheval de race?

LE VÉTÉRINAIRE.

Le cheval à M. de Brandières?

BONIN.

Oui.

LE VÉTÉRINAIRE.

Une rosse.

BONIN.

Messieurs, vous voilà collés.

POUJAT.

Vous ne le connaissez pas.

LE VÉTÉRINAIRE.

Je le connais trop, pour son malheur. Non, voyez-vous, tous ces chevaux d'Afrique ne sont pas aussi bons qu'on veut bien le dire.

POUJAT.

Vous, d'abord, vous n'êtes que pour les chevaux normands.

LE VÉTÉRINAIRE.

Dans la campagne de Portugal, voire même en Russie, dans la retraite, savez-vous les chevaux qui ont le mieux tenu?

POUJAT.

Pas encore.

LE VÉTÉRINAIRE.

Les normands.

BONIN.

Tiens! le capitaine Bazin en tenue! où donc qu'il va?

POUJAT.

Au conseil d'administration, faut croire.

BONIN.

Au repas des chevaux plutôt. Faut aussi que je m'en aille.

DEUXIÈME SOUS-LIEUTENANT.

Vous êtes bien pressé?

BONIN.

Il faut, il faut quitter Golconde. Taraud!

TARAUD.

S'il vous plaît?

BONIN.

Passez-moi mon sabre, sans vous commander.

TARAUD.

Voilà le sabre demandé.

BONIN.

Merci.

PREMIER LIEUTENANT.

Quoi donc qui vous presse?

BONIN.

Je suis de fourrage à onze heures et demi; il a fait mauvais ce matin.

POUJAT.

Marion, je vous joue mon grog au piquet

MARION.

En combien?

POUJAT.

Deux cents, partie liée. Garçon?

LE GARÇON.

Voilà!

POUJAT.

Des cartes.

LE GARÇON.

Voilà!

UN SPECTATEUR.

Vous allez en avoir pour un bout de temps.

MARION.

Garçon?

LE GARÇON.

Voilà!

MARION.

Du feu.

LE GARÇON.

Voilà!

PREMIER LIEUTENANT.

Dites donc, Plantin?

PLANTIN.

Si vous plaît?

PREMIER LIEUTENANT.

Si le lieutenant Blanc, comme on dit, passe capitaine, il aura fait un joli chemin, savez-vous, sans trop se fatiguer... Du bonheur!

PLANTIN.

Et des protections. Il était de la promotion de Gourot. N'y a qu'à voir si Gourot avancera jamais comme ça, pas si bête.

PREMIER LIEUTENANT.

Et pourtant, soit dit sans l'offenser, Gourot est un autre homme.

PLANTIN.

Gourot, lui, sait son affaire, tandis que l'autre...

PREMIER LIEUTENANT.

La sait à moitié. C'est pas encore lui qu'a inventé les tire-bouchons.

PLANTIN.

Ni les paratonnerres. Après ça, Gourot n'a pas besoin de ça ; Gourot est bien ; il a du pain sur la planche, comme on dit ; quand il aura assez du service, il pourra filer, et allez donc ! sans rien demander à personne.

PREMIER LIEUTENANT.

C'est pas une raison : c'est comme moi, une supposition, faut donc, si j'ai de quoi vivre, que je file sans avoir droit à rien ? Non, merci, bien obligé, puisque j'ai tant fait de rester, j'aime mieux aut'chose. Garçon ?

LE GARÇON.

Voilà !

PREMIER LIEUTENANT.

Du feu.

PLANTIN.

Voilà !

PREMIER LIEUTENANT.

Ah çà ! le colonel va bien souvent à Paris !

PLANTIN.

Plus souvent qu'à son tour.

PREMIER LIEUTENANT.

Je crois qu'il ne serait pas fâché de passer général.

PLANTIN.

Moi je le voudrais.

PREMIER LIEUTENANT.

Comme il nous en faut toujours un, autant celui-là qu'un autre.

PLANTIN.

Pas moi, parce que je vas vous dire...

PREMIER LIEUTENANT.

Dites.

PLANTIN.

S'il est jamais nommé général, nous courons risque d'aller nous enterrer en Bretagne.

PREMIER LIEUTENANT.

Comment ça, en Bretagne?

PLANTIN.

Vu qu'il a là ses propriétés.

PREMIER LIEUTENANT.

Je crois qu'en fait de propriétés, il est comme moi, c'est pas ça qui le gêne.

PLANTIN.

Et sa femme?

PREMIER LIEUTENANT.

Sa femme, je ne dis pas, on prétend qu'elle a de quoi.

PLANTIN.

Très-riche en terres. Ses propriétés sont là, en Bretagne, et s'il ne passe pas général, il demandera à y aller, afin d'y être tout porté pour quand il prendra sa retraite, lui pas bête! dans deux ou trois ans. Ce qui fait que nous courons grand risque de nous en aller là.

PREMIER LIEUTENANT.

Ça sera le bouquet. Le fait est qu'il commence à ne plus se faire jeune, le colonel.

PLANTIN.

Comptez. Nous avions, au huitième chasseur, un vieux capitaine, le capitaine Marbois, qui avait commencé avec lui, au même régiment; ils étaient du même âge, et voilà

quatre ans qu'il est en retraite, le capitaine Marbois. On parle de bons officiers, en voilà un qui l'était, et premier numéro! J'ai été son fourrier. Sans lui, j'aurais été cassé vingt fois! et un bel homme! Non, bien sûr, il ne serait pas entré ici son shako sur la tête.

PREMIER LIEUTENANT.

Eh bien, dites donc, à en juger par les deux, je dirai même par les trois, en vous comptant, c'était pas des voltigeurs, dans ce régiment-là.

PLANTIN.

Je crois bien, dix-huit croix dans le premier escadron. Sans aller plus loin, c'est dix-huit blessures qu'il a sur lui, le colonel, à ce qu'on dit.

PREMIER LIEUTENANT.

On m'a dit davantage et constatées.

PLANTIN.

Sans compter le coup de sabre qui lui coupe la figure en deux.

PREMIER LIEUTENANT.

Votre capitaine était-il plus grand que le commandant Boré?

PLANTIN.

Ah ben, oui! rien du tout! La tête de plus que le commandant Boré.

PREMIER LIEUTENANT.

Excusez.

PLANTIN.

Il avait un fils, ce capitaine-là, machi-chef au 2e houzards, un bambocheur fini.

PREMIER LIEUTENANT.

Je l'ai connu le 2e houzards, c'est lui qui a remplacé le 7e chasseurs à Niort.

PLANTIN.

C'est pas le 7e chasseurs qui avait une si belle musique?

PREMIER LIEUTENANT.

Justement

PLANTIN.

Jamais, chez nous, nous n'en aurons de musique.

PREMIER LIEUTENANT.

Pourquoi pas?

PLANTIN.

Parce que personne ne s'en mêle.

PREMIER LIEUTENANT.

Je crois plutôt que c'est, au contraire, parce que tout le monde veut s'en mêler.

PLANTIN.

P't-èt' bien. Tiens! le père Pensey.

LES MÊMES, MONSIEUR PENSEY.

PREMIER LIEUTENANT.

Un vieux de la vieille.

PLANTIN.

Je crois bien. Lieutenant aux chasseurs de la garde. J'ai dîné chez lui la semaine dernière; le roi des hommes, rien de meilleur au monde.

PREMIER LIEUTENANT.

On le dit bien.

PLANTIN.

Je ne suis pas difficile, je voudrais avoir ce qu'il a, j'en demanderais pas davantage. Une bonne maison, la sienne; et sa femme aussi. On y dîne crânement, c'est pas pour dire, et longtemps! Tiens, le voilà qui vient par ici. Salut, monsieur Pensey.

PENSEY.

Bonjour, mauvais sujet.

PLANTIN.

Ça va bien?

PENSEY.

Pas plus mal, et chez vous?

PLANTIN.

Comme vous voyez. Peut-on vous offrir quet' chose?

PENSEY.

Non, bien obligé, pas du moment. Je cours depuis ce matin après le lieutenant Chomel; ce gredin-là, impossible de mettre la main dessus.

PLANTIN.

Il était là n'y a qu'un moment.

PENSEY.

Y n'est pas de service, que vous sachiez?

PREMIER LIEUTENANT.

Il a descendu hier.

PENSEY.

A propos, vot' pays est-il arrivé?

PLANTIN.

N' m'en parlez pas.

PENSEY.

Y n'vient plus?

PLANTIN.

Pas tant qu'à présent, toujours.

PENSEY.

Un bon garçon?

PLANTIN.

J'en connais pas de meilleur.

PENSEY.

Faudra nous l'amener.

PLANTIN.

C'était bien mon intention.

PENSEY, au premier lieutenant.

Monsieur sera des nôtres.

PREMIER LIEUTENANT.

Faites honneur, capitaine !

PENSEY.

Nous rirons, nous retournerons à ce p'tit vin de l'aut' jour, vous savez?

PREMIER LIEUTENANT.

Vous appelez ça un petit vin, merci !

PENSEY.

Y m' vient de défunt mon beau-père, un crâne lapin ! et rude qu'il était dans son temps ! Commandant au 6e houzards, mon beau-père ; t'nez, il est mort, le même jour, la même année que l'Empereur, le 5 mai 1821. Aussi c'est pas ce jour-là qu'on f'ra jamais la noce à la maison ; ah ben, oui ! ce jour-là j' vas à la messe et j' fais brûler des cierges. Pour en r'venir à vot' pays, c'est pas un nommé Famin?

PLANTIN.

Féraud.

PENSEY.

C'est vrai, c'est moi qui s' trompe. Famin était au 3e dragons, qu'a remplacé, je vous parle dans les temps, le 9e chasseurs à Charleville. Je confonds tous les régiments à c't' heure, dame ! j'en ai tant vu !

PLANTIN.

Sans compter ceux que vous verrez encore.

PENSEY.

Je me porte bien, c'est toujours ça.

PREMIER LIEUTENANT.

Vous nous enterrerez tous.

PENSEY.

C'est pas ce que j' demande, j'en ai déjà trop enterrés... et des meilleurs...

PLANTIN.

Voyons, voyons, papa Pensey.

PENSEY.

Non, écoutez, on n'est pas maît' de ça... Son père à ce Famin, que j' vous parle, avait été aux vélites; enfant de troupe aussi, comme moi...

PLANTIN.

Comme moi...

PREMIER LIEUTENANT.

Comme nous tous.

PENSEY.

Vous aussi, lieutenant?

PREMIER LIEUTENANT.

Et je m'en fais gloire.

PENSEY.

Dites donc, comme dit la chanson : *Plus on est de fous*... Diable de Plantin, va! soyez tranquilles, nous rirons...

PLANTIN.

C'est ça, rions, badinons...

PENSEY.

Mais n'allons pas plus loin. C'est mon capitaine qui disait ça. Pour en revenir à mon beau-père, je ne l'ai pas connu... Décoré de la main de l'Empereur, mon beau-père.....

PREMIER LIEUTENANT.

Rien que ça!

PENSEY.

Oui, rien que ça, mon bonhomme. A Wagram, en 1809; c'est pas d'hier. J'ai été deux fois avec ce Famin, que j' vous parle, entrés ensemble aux vélites, car j'en ai été aussi des vélites, à la formation; mais j'ai pas connu son père à vot' pays. Qu'est-ce que je dis? trois fois avec Famin : d'abord au 8ᵉ houzards, après ça, aux chasseurs à cheval de la garde, colonel Lefèvre-Desnouettes; comman-

dant en second, baron Guyot; majors, baron Lyon, baron Daumesnil.

PREMIER LIEUTENANT.

Le général Daumesnil était chez vous?

PENSEY.

Un peu. J' voudrais avoir autant de mille livres de rentes que j'ai été déjeuner de fois, avec lui, à Vincennes. Oui, vieux, tous cadets de ce numéro-là.

PREMIER LIEUTENANT.

Excusez!

PENSEY.

Toute ma famille, à moi, excepté les femmes, et encore... j'avais une cousine cantinière, décorée en 1812... nous étions tous dans la garde. Mon frère Joseph, lieutenant aux cuirassiers, coupé en deux d'un boulet à la Moskowa, qui l'a pris d'ici, au-dessus du nombril; mon cousin, que vous avez dîné avec lui à la maison...

PLANTIN.

Qui a une jambe de moins?

PENSEY.

Précisément. Sergent-major aux chasseurs à pied. Bienaimé, mon autre beau-frère, s'entend le frère de ma première femme, capitaine adjudant-major au 2e bataillon de la 3e du 4e voltigeurs de la jeune garde. C'était le bon temps! Trois mille cinq cents francs, la grande tenue de sous-lieutenant aux chasseurs à cheval, sans le cheval, avec des peaux de tigre et des bottes rouges!

PREMIER LIEUTENANT.

Fallait être riche pour entrer là dedans.

PENSEY.

J'vous trouve encore bon enfant! Est-ce que l'Empereur n'était pas là? T'nez, ce Famin que j' vous parle : trente-deux blessures constatées, vingt-deux campagnes! En voilà un régiment dans le chic, le 8e houzards! colonel

baron Domon, douze croix dans le 1er escadron et toutes croix gagnées! Pas de floueries, l'Empereur les aimait pas. Et dire qu'il est mort! Garçon?

LE GARÇON.

Voilà!

PLANTIN.

Laissez donc, ah ben, par exemple!

PENSEY.

Comme vous voudrez.

PREMIER LIEUTENANT.

Ça serait drôle! Que peut-on vous offrir?

PENSEY.

Du cognac, toujours.

PREMIER LIEUTENANT.

Faut boire au 8e.

PENSEY.

Il le méritait, j' vous en réponds; c'est pas pour dire...

(Il passe le dos de la main sur ses yeux.)

PLANTIN.

Voyons, voyons, nous ne sommes plus raisonnable! Nous ne sommes donc plus un homme!

PENSEY.

Non, c'est vrai, je ne devrais jamais parler de ça, mon épouse me le disait encore hier au soir. Que voulez-vous? c'est plus fort que moi.

PREMIER LIEUTENANT.

Je conçois ça.

LE GARÇON.

Le cognac demandé.

PLANTIN.

Tu m'apporteras du feu.

LE GARÇON.

Voilà!

PREMIER LIEUTENANT.

Aux vieux de la vieille!

PENSEY.

Aux cendres de l'Empereur!

LES MÊMES, CŒLINA au comptoir, UN SOUS-LIEUTENANT.

LE SOUS-LIEUTENANT.

Vous n'allez pas faire un tour de ce beau temps-là, mademoiselle Cœlina?

CŒLINA.

Il n'y a pas de beau temps qui tienne, monsieur Frogé.

FROGÉ.

Ça doit toujours pas énormément vous amuser, d'être toujours de planton dans vot' comptoir.

CŒLINA.

Faut bien laisser faire ce qu'on ne peut empêcher, monsieur Frogé.

FROGÉ.

Ça demande de la philosophie.

CŒLINA.

Pas trop n'en faut.

SOUS-LIEUTENANT.

Comme dit la chanson. Édouard ne vous a pas écrit?

CŒLINA.

Ah ben oui! il est bien homme à ça! Je l'ai toujours dit : une fois parti, ni vu ni connu...

LE SOUS-LIEUTENANT.

Je t'embrouille.

CŒLINA.

Vous êtes bien tous les mêmes.

LE SOUS-LIEUTENANT.

Vous croyez?

CŒLINA.

La preuve.

LE SOUS-LIEUTENANT.

Je suis sûr, quant à moi, qu'il en tient toujours.

CŒLINA.

Je n'en sais rien. Écoutez, monsieur Borel, ça n'est pas ça ; il m'aurait écrit, je ne vous le cache pas, ça m'aurait fait plaisir.

BOREL.

Il vous écrira.

CŒLINA.

Après ça mon deuil en est fait ; ça je vous le jure.

BOREL.

Faut pas jurer.

CŒLINA.

C'est comme je vous le dis. Vous savez que le lieutenant Tabarot va se marier ?

BOREL.

Pas possible !

CŒLINA.

C'est la demoiselle de la maison qui demeure, je le tiens de sa *propiétaire*.

BOREL.

Tiens ! tiens ! tiens ! ce diable de Cabarot ! Il cache diablement son jeu. Je n'en savais rien.

CŒLINA.

Moi non plus avant de l'apprendre. Il dîne deux fois par semaine chez sa future, quet' fois plus.

BOREL.

C'est donc ça qui n' vient plus ici ? Il m'a dit, avant hier, oui c'est avant hier... Quel jour sommes-nous aujourd'hui ?

CŒLINA.

Jeudi.

BOREL.

C'est il y a trois jours : « J'attends mon père. » Il attendait son père.

CŒLINA.

Pour le contrat. Vous voyez qu'il n'a pas mal mené son affaire.

BOREL.

Ah çà ! décidément, c'est l'amoureux des onze mille vierges, ce Tabarot-là ! Quand nous étions à Sedan, la même chose.

CŒLINA.

Je ne sais pas ce qu'il y faisait à Sedan ; mais tout ce que je sais, c'est qu'ici il fait la cour à tout le monde, et si j'avais voulu l'écouter...

BOREL.

Vous aussi ! c'est un criminel.

CŒLINA.

Il n'aurait tenu qu'à moi.

BOREL.

Et vous n'avez pas voulu ?

CŒLINA.

Merci, bien obligée, je sortais d'en prendre.

BOREL.

N'allait-il pas aussi chez le receveur ?

CŒLINA.

Il a été chez tout le monde, avec son violon.

BOREL.

C'est pourtant pas là un bel instrument.

CŒLINA.

A ce qui paraît, y en a qui l'aiment.

BOREL.

Pas moi.

CŒLINA.

Ni moi.

BOREL.

On le dit bien de chez lui, Tabarot.

CŒLINA.

Son père a une belle place, je crois que c'est là le plus clair de son affaire.

BOREL.

N'est-elle pas Anglaise sa future?

CŒLINA.

A ce qu'elle dit, je le veux bien.

BOREL.

Je ne m'y oppose pas non plus. Tant mieux si elle a de quoi; ça ne gâte rien.

CŒLINA.

Après ça j'ai pas compté avec elle.

BOREL.

Non, vraiment. Est-ce que vous la trouvez jolie?

CŒLINA.

Elle a de beaux yeux.

BOREL.

Possible, mais une tournure...

CŒLINA.

D'Anglaise.

BOREL.

Que voulez-vous? nous avons des hommes qui adorent ça.

CŒLINA.

Dites donc, vous, monsieur Borel, qui n'avez pas l'air d'y toucher, j'en sais de vos nouvelles : vous parlez de Sedan ; vous n'y avez pas, non plus, perdu vot' temps, à Sedan !

BOREL.

Non, je vous assure, on en a plus dit qu'il n'y en a eu réellement.

CŒLINA.

Et la marchande de farines?

BOREL.

Madame Baboulin?

CŒLINA.

Sans la nommer.

BOREL.

Eh ben, non, je vous jure.

CŒLINA.

Jurez pas, c'est vilain, c'est vous qui l'a dit. Et vous avez le toupet de me soutenir que vous n'y avez jamais été!

BOREL.

Une fois, comme tout le monde, mais je n'y suis pas retourné.

UN CAPITAINE.

Garçon?

LE GARÇON.

Voilà!

UN CAPITAINE.

Un domino.

LE GARÇON.

Voilà!

PENSEY.

Nous avions encore, en 1814, en France, quand l'Empereur est parti, quatre-vingt-quatre régiments de cavalerie, rien que ça, mes petits amis! Deux régiments de carabiniers, quatorze de cuirassiers, trente de dragons, vingt-neuf de chasseurs, c'est-à-dire vingt-sept, c'est moi qui s' trompe, parce qu'en 1810 on avait licencié le dix-septième et le dix-huitième; et onze régiments de hou-

zards, je ne vous parle pas de la garde, de la cavalerie de la garde, des lanciers polonais, des lanciers rouges, des mameluks, de l'artillerie, des dragons de l'impératrice, des grenadiers à cheval, des gendarmes d'élite et des guides, mon régiment. Vous voyez que c'était encore assez joli!

PLANTIN.

Pas mal.

CŒLINA.

Vous verra-t-on ce soir?...

BOREL.

J'en sais rien encore, si nous n'allons pas chez le colonel.

CŒLINA.

Vous y allez souvent, chez le colonel?

BOREL.

Pas souvent... Il est en train de faire des économies.

PENSEY.

Si j'étais resté au service, y a longtemps que je serais capitaine, ou que j'aurais cassé ma pipe. A preuve, c'est que tous ceux qui sont restés sont ou morts, ou capitaines, ou aut' chose.

PLANTIN.

Peut-être bien général, que vous seriez.

PENSEY.

Vous croyez rire?

PLANTIN.

Du tout.

CŒLINA.

Il n'a que ces deux petites demoiselles, vot' colonel?...

BOREL.

Je ne lui en connais pas davantage... à moins, vous savez...

CŒLINA.

Vous allez dire des bêtises

BOREL.

Vaut mieux en faire, pas vrai?

CŒLINA.

Tiens, tiens, M. Borel... vous venez prendre vot' café... non, sans farce, c'est donc pas à eux, cette grande demoiselle qu'est toujours avec.

BOREL.

Une cousine à sa femme.

UN CAPITAINE, prenant une prise de tabac au comptoir.

Ah! je vous y prends, mauvais sujet, à en conter aux demoiselles.

BOREL.

Peine perdue, capitaine, on ne veut pas m'écouter.

LE CAPITAINE.

Méfiez-vous, l'écoutez pas, mademoiselle Cœlina, c'est un scélérat.

CŒLINA.

J'en ai peur. (Lui remettant une lettre.) Voilà ce qu'on vient d'apporter pour vous, capitaine.

LE CAPITAINE.

Bien obligé. Je sais ce que c'est. Dites donc, Ruat?

RUAT.

Capitaine!

LE CAPITAINE.

Eh bien?

RUAT.

On vous a écrit?

LE CAPITAINE.

Voilà.

PENSEY.

Les dragons, sous l'Empereur, avaient des sapeurs et des tambours.

UN QUINCAILLIER.

Des tambours, dans la cavalerie?

PENSEY.

Est-ce qu'ils ne faisaient pas le service à pied?

PLANTIN.

Au fait, c'est vrai.

LE CAPITAINE.

Ruat!

RUAT.

Capitaine!

LE CAPITAINE.

Avez-vous demandé au fourrier ce dont je vous avais chargé?

RUAT.

Oui, capitaine.

LE CAPITAINE, allumant sa pipe.

Vous ne savez pas la grande nouvelle?

CŒLINA.

Le mariage de M. Tabarot?

LE CAPITAINE.

Eh bien, oui, mam'selle Bompard.

CŒLINA.

La demoiselle où vous demeurez?

LE CAPITAINE.

Précisément.

CŒLINA.

Je n'en savais rien... quand ça?

LE CAPITAINE.

La semaine qui vient.

CŒLINA.

Et le lieutenant Riché?

LE CAPITAINE.

Premier garçon de noce. Il arrive tantôt.

CŒLINA.

Qui épouse-t-elle?

LE CAPITAINE.

Un apothicaire.

CŒLINA.

Il est bien bon enfant!

LE CAPITAINE.

Riché?

CŒLINA.

L'apothicaire.

LE CAPITAINE.

C'est ce que nous disions ce matin à déjeuner.

CŒLINA.

Une honnête fille, qui n'aurait jamais rien coûté à personne, ne tomberait pas à un parti comme ça; aussi je dis que celles qui ne s'amusent pas ont bien tort.

LE CAPITAINE.

La vie est si courte!

CŒLINA.

Vous croyez rire! c'est pourtant comme ça; et M. Guimard est-il aussi invité à la noce?

LE CAPITAINE.

Pourquoi pas tout l'escadron, pendant que vous y êtes?

CŒLINA.

Du moment qu'ils y sont intéressés.

LE CAPITAINE.

Mademoiselle Cœlina, et la charité?

CŒLINA.

Pourquoi donc que je la serais; avec ça que c'est la mode d'êt' charitable! Qu'est-ce qu'on n'a pas dit sur mon compte?

LE CAPITAINE.

Jamais de la vie, ça, je vous le jure.

CŒLINA.

Vous tout le premier. Enfin, qu'est-ce que vous voulez? Le capitaine Chauly n'est pas venu hier ni ce matin.

LE CAPITAINE.

Il n'était pas bien hier. Je vais y passer tantôt en allant dîner.

CŒLINA.

Vous partez, capitaine?

LE CAPITAINE.

Il est trois heures.

CŒLINA.

Vous verra-t-on ce soir?

LE CAPITAINE.

Si le spectacle ne finit pas trop tard.

CŒLINA.

A revoir, capitaine.

LE CAPITAINE.

Sans rancune.

CŒLINA.

Ça, jamais. Vous non plus, pas vrai?

LE CAPITAINE.

Parce que...

CŒLINA.

Oh! rien, des bêtises... Peut-être parce qu'on vous aura dit que j'avais prétendu que la petite au vieux commanmandant vous ressemblait.

LE CAPITAINE.

Bièn le bonjour. (Il fait une pirouette et tourne les talons.)

CŒLINA.

A bientôt, capitaine.

PENSEY.

Qui s'en veut venir dîner avec moi? Ne parlez pas tous à la fois. Venez-vous, Plantin? Et vous, lieutenant?

LE LIEUTENANT.

Merci, capitaine, pas aujourd'hui.

PENSEY.

Vous avez peur d'être fusillé?

PLANTIN.

Ce n'est pas ça.

PENSEY.

Dame! en semaine, à la fortune du pot.

LE LIEUTENANT.

Non, vraiment, nous avons invité un ami.

PENSEY.

Qui donc celui-là?

PLANTIN.

Un ancien sous-officier établi près d'ici.

PENSEY.

Je sais, celui que vous m'avez parlé?

PLANTIN.

Forest.

PENSEY.

Connu. Vous me l'amènerez, nous prendrons le café à la maison. Ça vous va?

PLANTIN.

Adopté! Ah çà! vous voulez donc m'avoir en pension chez vous?

PENSEY.

Si la cuisine vous convient, pourquoi pas? Et vot' cousin?

PLANTIN.

Qui ça? Trapillon?

PENSEY.

Toujours noceur?

PLANTIN.

A perpétuité; encore au 5e cuirassiers.

PENSEY.

Je croyais qu'il avait demandé à passer en Afrique.

PLANTIN.

Mon frère, pas mon cousin.

PENSEY.

Où donc est vot' frère?

PLANTIN.

Au 2e dragons.

PENSEY.

Je ne m'en souvenais plus. C'est vrai, il est bien là ; à sa place, moi, j'y resterais.

LE LIEUTENANT.

Il y reste aussi. Monsieur Pensey, nous allons vous quitter.

PENSEY.

Décidément, messieurs, vous ne voulez rien prendre?

PLANTIN.

Nous allons dîner.

PENSEY.

Ça n'empêche pas, au contraire. N'est-il pas à Colmar, vot' frère?

PLANTIN.

Depuis deux mois.

PENSEY.

Bonne ville, Colmar!

PLANTIN.

Demandez à Goriot.

GORIOT.

Un joli port de mer, en effet!

PENSEY.

Je vous demande. Tenez! ne me parlez jamais de villes où l'on boit de la bière.

LE LIEUTENANT.

Et vous avez raison.

BOUROTTE.

Quand nous étions en garnison à Agen, du temps de la guerre d'Espagne, de ces côtés-là, à la bonne heure! on vivait alors. Vous aviez des pensions pour rien, et des

vins! parlez-moi de ces vins-là! Du vin, voyez-vous, je n'exagère pas, qu'on payerait ici six francs, trente centimes là-bas; tout ce qu'il y avait de meilleur en vin!

UN PARTICULIER.

Vot' parole?

BOUROTTE.

Quand je vous l'dis! J'ai toujours demandé à y retourner.

PENSEY.

Ça n'empêche, major, que quand vous y étiez, vous deviez vous plaindre encore.

BOUROTTE.

Jamais.

PENSEY.

Vous vous plaindrez toujours, c'est vot' caractère. Gageons cent sous.

BOUROTTE.

Je me plaignais... oui, je me plaignais...

PENSEY.

Vous voyez ben!

BOUROTTE.

Parce que les choses auraient pu aller mieux encore.

PLANTIN.

Après ça, l'homme n'est jamais content.

PENSEY.

Moi, je l'ai toujours été.

PLANTIN.

Pas en 1814?

PENSEY.

Parce que l'Empereur y était plus.

PLANTIN.

Pas sous les Bourbons?

PENSEY.

Parce que j'aime pas les prêtres. Voyons, assez causé. Quand dîne-t-on à la maison ?

PLANTIN.

Un de ces jours.

PENSEY.

Quand?

PLANTIN.

Nous vous le dirons.

PENSEY.

A la bonne heure, j'y compte. Mais toujours, à ce soir?

LE LIEUTENANT.

C'est convenu.

PENSEY.

A la maison?

PLANTIN.

C'est dit.

PENSEY.

Sans adieu.

PLANTIN.

Au plaisir.

LOCATAIRES ET PROPRIÉTAIRE

La scène se passe à Paris chez M. Collinet.

SCÈNE PREMIÈRE

COLLINET, PAULINE

PAULINE.

Non, papa, ne dites pas cela.

COLLINET.

Ah çà ! décidément, est-ce toi qui portes les culottes, comme disait hier encore M. Goujet !

PAULINE.

Je vous conseille de toujours citer ce monsieur, la plus triste de vos connaissances !

COLLINET.

Encore un mot de ta pauvre mère ! Triste, M. Goujet ! le plus gai, tu veux dire.

PAULINE

Je m'entends.

COLLINET

Un garçon qui toute sa vie a eu le mot pour rire, et je puis certifier l'avoir vu dans des passes où de plus forts que lui auraient perdu la tête; mais la chère dame a toujours pris en grippe tous les amis que je me suis faits, c'est

une justice que je me plais à lui rendre; si encore elle m'eût rendu la maison plus agréable, mais pas du tout... peut-être était-ce son intention! Elle n'a pas réussi, je le lui pardonne et de tout mon cœur.

PAULINE.

Mon père!

COLLINET.

Ce que je dis est à la lettre : elle n'était rien moins que facile, la pauvre chère dame; nous l'avons pleurée, c'était notre devoir, nous la pleurons encore...

PAULINE.

Nous la pleurerons toujours.

COLLINET.

Si tu veux; ce n'est pas une raison, quant à moi, pour ne plus voir âme qui vive, me couvrir de cendres, la tête, le corps et les mains, et m'enterrer tout vif; non, non, non, non, pas de ça, Lisette! Je l'eusse précédée, je doute fort qu'elle eût agi de la sorte à mon égard; elle aurait parfaitement fait. Au surplus, rappelle-toi bien ce que je vais te dire, si toutefois tu te maries...

PAULINE.

Jamais, oh! non, jamais!

COLLINET.

Il ne faut pas dire *Fontaine*... Admettons, par exemple, que tu rencontres un gaillard...

PAULINE.

Un gaillard!

COLLINET.

Un prince, si tu l'aimes mieux, qui ait su trouver le chemin de ton cœur, ne fais pas comme a fait ta mère, tu t'en trouveras bien.

PAULINE.

Je vous en suis très-reconnaissante.

COLLINET.

Je veux bien le croire, tu n'en feras pas moins à ta tête. Écoute, je te connais. Mon Dieu! mon pauvre enfant, que je te plains donc d'avoir un brave homme de père comme celui dont le ciel t'a dotée! Et pourtant il a sué sang et eau, il s'est donné bien du mal pour arriver où il en est venu. Lui aussi, comme madame ta mère, s'était leurré de l'espoir qu'il viendrait beaucoup de notabilités demander ta main! Il n'en est pas venu la queue d'une, et j'avoue qu'à présent je commence à désespérer. A moins que tu ne préfères coiffer sainte Catherine, il faudrait pourtant s'arrêter à un parti. J'aimerais mieux encore te voir un mari comme moi, oui, comme moi; je m'en irais plus tranquille, je ne te le cache pas. Mais à quoi bon tout ce que je dis là? tu n'as pas trop l'air de m'écouter et tu grilles de me tourner les talons. A ton aise, chère belle, ne te gênes pas, il y a longtemps que mon deuil en est fait.

PAULINE.

Je vais chez ma tante.

COLLINET.

Je souhaite de tout mon cœur qu'elle ne te donne pas de plus mauvais conseils. Bon voyage, bonjour à ta tante.

SCÈNE II

COLLINET

Le second volume de madame sa mère. Même égalité de caractère. Bien que ce ne fût pas une méchante femme, ça n'empêche que, si c'était à recommencer, j'aimerais mieux cent fois m'enfuir aux grandes Indes. Elle a beau dire, mademoiselle sa fille, jamais elle ne saura oublier que

monsieur son père a tenu boutique; et bien lui en a pris : sans la malheureuse boutique, nous serions bien forcée de faire œuvre de nos dix doigts et de ne pas jouer, comme nous le faisons, du matin au soir, à la duchesse. Ah! que l'ami Goujet a bien raison! et que j'eusse bien fait de prendre de ses almanachs!

SCÈNE III

COLLINET, MONSIEUR GOUJET.

MONSIEUR GOUJET.

De tout mon cœur.

COLLINET.

Tiens! tiens! tiens! Ah, ben, par exemple! quand on parle du loup...

MONSIEUR GOUJET.

On en voit les rayons... Comment va, petit père?

COLLINET.

Quant à moi, très-bien, mais malheureusement je ne suis pas seul...

MONSIEUR GOUJET.

Votre fille encore, qui vous donne du fil à retordre, ça ne m'étonne pas. Ah çà! décidément, elle ne veut pas de mon neveu?

COLLINET.

Ah ben, oui!

MONSIEUR GOUJET.

Elle ne le trouve pas assez grand seigneur?

COLLINET.

C'est une créature bien singulière, allez!

MONSIEUR GOUJET.

Elle a de qui tenir. Collinet, mon ami, vous avez toujours été trop bon.

COLLINET.

Quand vous me direz cent fois la même chose; c'est comme si vous trouviez mon nez trop long et mes dents mal rangées, est-ce ma faute, à moi? A mon âge, on ne se refait pas : faut me plaindre et non pas me blâmer.

MONSIEUR GOUJET.

Je voudrais être un jour à votre place, un seul, je n'en demande pas davantage.

COLLINET.

Je ne vous le souhaite pas.

MONSIEUR GOUJET.

Les affaires prendraient bientôt une autre tournure; ça, je vous en réponds.

COLLINET.

Vous croyez?

MONSIEUR GOUJET.

Avez-vous jamais connu madame Goujet?

COLLINET.

Si je l'ai connue! Ah çà!... vous plaisantez, pas vrai? Ce n'est pas pour vous faire un compliment...

MONSIEUR GOUJET.

Je ne l'accepterais pas.

COLLINET.

Mais elle valait mieux que vous.

MONSIEUR GOUJET.

Vous croyez?

COLLINET.

Si je le crois? j'en suis sûr!

MONSIEUR GOUJET.

Eh bien, cher ami, jamais vous n'avez rencontré, ni de votre vie, ni de vos jours, une femme plus difficile à

manier, lorsque je l'épousai. Un fagot d'épines! un bâton des plus embarrassés! La vôtre et sa demoiselle, deux saintes, comparées à ce qu'elle était alors! Au bout de huit jours, changement notable; à la fin du mois, ce qu'elle a toujours été, un ange, un mouton, qui n'avait d'yeux que pour son mari, qu'elle a toujours eu en adoration.

COLLINET.

Je n'ai pas connu ce bonheur-là.

MONSIEUR GOUJET.

J'aurais eu une fille, c'eût été la même chose. Le tout, voyez-vous, est, dans les commencements, de ne pas laisser prendre un mauvais pli; il n'aurait pas fallu, par exemple, que madame ma femme se fût jamais avisée de dire *ton* Goujet, en parlant d'un ami, qu'elle enlevât le sucrier au moment où j'allais y puiser, qu'elle me laissât droguer une éternité à sa porte quand elle savait que c'était moi qui m'y présentais; qu'on autorisât la bonne à verser le jus d'un gigot sur l'habit bleu de roi et à boutons d'or d'un convive qui n'avait pas le bonheur de lui plaire; qu'on défendît à la même bonne d'allumer le poêle de la salle à manger trois heures avant de se mettre à table ou de jeter à terre les chapeaux des invités, quand il leur arrivait de les poser sur le piano! Ce sont deux choses qu'on ne se serait pas permises deux fois chez moi, ça, je vous le promets, monsieur Collinet, jamais! jamais!

COLLINET.

Parce que vous avez du caractère.

MONSIEUR GOUJET.

Que ne prenez-vous sur vous d'en avoir?

COLLINET.

Vingt fois j'en ai eu l'intention, puis, au moment où il aurait fallu en montrer...

MONSIEUR GOUJET.

Le courage vous manquait?

COLLINET.

Positivement.

MONSIEUR GOUJET.

Vaut cependant encore mieux tuer le diable...

COLLINET.

Que le diable vous tue !.. C'est bien aussi mon avis... Au reste, puisque je suis en train de vous faire mes confidences, savez-vous ce que je voudrais?

MONSIEUR GOUJET.

Quand vous me l'aurez dit.

COLLINET.

Que ma fille trouvàt un mari.

MONSIEUR GOUJET.

Prenez mon neveu.

COLLINET.

Tant que vous voudrez; mais votre neveu, de vous à moi, quel genre d'homme est-ce?

MONSIEUR GOUJET.

Vous le connaissez ?

COLLINET.

Je le connais... non, je ne le connais pas... Si fait, de réputation.

MONSIEUR GOUJET.

Eh bien ?

COLLINET.

Et encore, est-ce vous qui m'en avez parlé!

MONSIEUR GOUJET.

Quand je vous dis un charmant garçon, un second moi-même.

COLLINET.

Aussi gai?

MONSIEUR GOUJET.

Plus encore, si c'es t possible.

COLLINET.

Tant pis!

MONSIEUR GOUJET.

Comment, tant pis?

COLLINET.

Oui, je ne sais... tous ces gens si gais chez les autres...

MONSIEUR GOUJET.

Chez eux ne valent pas le diable; est-ce là ce que vous voulez dire?

COLLINET.

Pas moi.

MONSIEUR GOUJET.

Votre demoiselle?

COLLINET.

Ma femme.

MONSIEUR GOUJET.

Et vous regardez encore, comme parole d'Évangile, toutes les balivernes que la chère dame débitait sur mon compte, sur celui de tout le monde?

COLLINET.

Écoutez, elle m'a souvent dit des choses...

MONSIEUR GOUJET.

Collinet, voulez-vous que je vous dise...

COLLINET.

Comment donc! mais je vous en prie...

MONSIEUR GOUJET.

Vous êtes un pauvre homme.

COLLINET.

C'est encore l'opinion qu'elle avait de moi.

MONSIEUR GOUJET.

Ce soir, je viens chercher votre dernier mot; d'ici là, voyez à décider votre demoiselle, et, au nom du ciel, menons les choses rondement. Sur ce, je vous tire ma révérence.

COLLINET.

Un mot, monsieur Goujet, un seul.

MONSIEUR GOUJET.

A ce soir.

COLLINET.

Monsieur Goujet, je vous en prie.

MONSIEUR GOUJET.

Battons le fer pendant qu'il est chaud. Adieu, au plaisir de vous voir.

COLLINET.

Votre serviteur.

SCÈNE IV

COLLINET.

Eh ben! puisqu'il le prend sur ce ton-là, son neveu n'aura pas ma fille!... Oui, j'aurai du caractère une fois en ma vie, ce n'est pas trop, et c'est par lui que je veux commencer. Balivernes, tout ce que me disait ma femme! Ah! combien je préfère mon rôle au sien! Je ne m'étonne plus si madame Goujet était toujours d'un jaune à faire peur, et qu'elle avait bien raison, avec un tyran comme celui-là! Je ne suis étonné que d'une chose, c'est qu'elle ait encore duré si longtemps.

SCÈNE V

M. COLLINET, FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

Si ça ne vous fait rien, j'vas remmailler mes bas n'ici.

COLLINET.

Mademoiselle est sortie?

FRANÇOISE.

Sans ça ! Avec la bonne à sa tante, qu'est venue la *sercher*. Pas moyen d'y tenir dans ma cuisine d'la fumée qui fait !

COLLINET.

Que n'en as-tu touché un mot au propriétaire? il sort d'ici.

FRANÇOISE.

M. Goujet? Pu souvent! avec ça qui vous r'çoit gentiment quand par hasard on s'en va y demander quet' chose!

COLLINET.

Je croyais, au contraire...

FRANÇOISE.

Moi aussi j'croyais, avant de demeurer dans sa maison, que nous serions là comme le poisson dans l'eau ; c'était toujours ma petite Françoise par-ci, ma petite Françoise par-là, quand y v'nait chez nous, et des bêtises qui contait, qu'on n'aurait su dire oùsce qu'y les allait prendre... mais depuis que nous sommes ses locataires, plus un mot d'égard, au contraire, c'est un tapis que je n' dois secouer ni dans la rue, ni dans la cour, ni dans les escaliers ; de l'eau que je répands en montant, des potins qui prétend que j' vas faire au portier de dessus son compte; eune horreur, quand j' vous dis, eune horreur ! Au reste, vous savez, comme tout le monde, qu'il a fait mourir sa femme?

COLLINET.

M. Goujet?

FRANÇOISE.

A petit feu, ça c'est sûr? Y te l'enfermait, la pauv' femme, dans n'eune chambre sans feu, avec des fers aux pieds, au pain et à l'eau, des années entières, eune pauv' *criature* qui y a donné tout ce qu'il a, que sans elle y serait comme un p'tit saint Jean, *ne* plus, *ne* moins.

COLLINET.

Ce que tu m'apprends là m'étonne au dernier point.

FRANÇOISE.

Ça doit pas vous étonner...

COLLINET.

Si fait, et beaucoup.

FRANÇOISE.

D'autant que madame n'a jamais pensé grand bien de lui; c'est point l'embarras; a n'en disait point d' personne et pourtant a n'était point mauvaise.

COLLINET.

Non, certes, elle ne l'était pas.

FRANÇOISE.

Mais criarde, a l'était criarde, mais point mauvaise; au fond a valait point grand' chose, convenons-en.

COLLINET.

Françoise, vous allez trop loin!

FRANÇOISE.

Avec ça qu'vous a évu ben sujet d' vous en louer; si vous avez d' la flanelle, à qui qu' vous la devez? Dites un peu.

COLLINET.

Elle a toujours été vive, ça, j'en conviens.

FRANÇOISE.

Qui qui l'est point? moi la première, je ne dis point ça pasce qu'alle est morte, mais j'aime mieux sa demoiselle.

COLLINET.

Elle est bien vive aussi.

FRANÇOISE.

Avec vous, c'est vrai qu'avec vous elle est terrible, a vous envoie souvent où est-ce que je ne voudrais point n'aller, pour un oui pour un non, mais jamais, tant qu'à moi, a ma jamais dit un mot pus haut que l'aut'.

COLLINET.

Et cependant elle m'aime, ça, je le sais.

FRANÇOISE.

Bé sûr qu'a vous aime, mais faut la plaindre; c'est le sang, quet' chose d'pus fort qu'elle; et puis j'vas vous dire : a sait ben qu' vous ne vous en irez point, jamais vous n'la planterez là, tandis qu'moi, ça n' pèserait pas deux onces; oh! mais non!

COLLINET.

Aussi donnerais-je tout au monde pour que Pauline prît une détermination.

FRANÇOISE.

Mais pisqu'a n'en veut point prend'!

COLLINET.

Connaîtrais-tu par hasard...

FRANÇOISE.

Qui ça?

COLLINET.

Le neveu de M. Goujet?

FRANÇOISE.

Sidore?

COLLINET.

Est-ce Isidore qu'on le nomme?

FRANÇOISE.

Je lui en connais pas d'aut's.

COLLINET.

Eh bien, qu'en penses-tu?

FRANÇOISE.

Quoiqu' vous voulez que j'en pense?... Dame! c'est point core là l'homme qui m' ferait faire des bêtises.

COLLINET.

Comment le trouves-tu?

FRANÇOISE.

Point mal, pour ce qu' j'en veux faire.

COLLINET.

Grand?

FRANÇOISE.

Dans vot' genre, trapu approchant comme vous. Est-ce que vous en voulez?

COLLINET.

Pas moi.

FRANÇOISE.

Vot' fille?

COLLINET.

Non, M. Goujet.

FRANÇOISE.

Eun vieux bas de buffet comme li! a-t'on jamais vu !

COLLINET.

Pas pour lui, pour son neveu.

FRANÇOISE.

Bien, bien, bien! j'y suis! Bon! vlà qu'on sonne, à présent, vous dérangez pas, vous dérangez pas, j'y vas.

SCÈNE VI

COLLINET.

Il est pénible de s'avouer ces choses-là; mais je vois tout le monde se mieux tirer d'affaire que moi; c'est malheureux, mais c'est comme ça.

SCÈNE VII

COLLINET, M. TURCOING, ADOLPHE TURCOING, FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

Les messieurs Turcoing!

COLLINET.

Fais entrer. Bonjour, messieurs.

MONSIEUR TURCOING.

Nous ne vous dérangeons pas?

COLLINET.

Comment donc...

MONSIEUR TURCOING.

Nous serions désolés...

COLLINET.

Vous plaisantez. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. Françoise!

FRANÇOISE.

Après.

COLLINET.

Des siéges à ces messieurs!

FRANÇOISE.

Qu'est-ce que je fais?

COLLINET.

Il y a une éternité que nous ne nous étions vus, monsieur Turcoing.

MONSIEUR TURCOING.

Je ne suis pas venu vous voir, monsieur Collinet, depuis la perte que vous avez faite, il y a de ça environ six mois.

COLLINET.

Mon Dieu! oui, c'était un jeudi.

MONSIEUR TURCOING.

Deux jours avant, bien qu'elle fût alitée, j'eus l'honneur de vous voir, vous ne paraissiez nullement inquiet.

COLLINET.

Je ne l'étais pas non plus. Après cela, je vas vous dire, il y avait si longtemps que la pauvre femme se plaignait, que j'avais fini par ne plus m'en occuper.

MONSIEUR TURCOING.

Elle était très-délicate.

COLLINET.

Elle ne tenait qu'à un fil, et d'une humeur !... Croiriez-vous que je ne l'ai jamais vue rire, c'est à ce point-là.

MONSIEUR TURCOING.

Je le croirais bien.

FRANÇOISE.

Nous avons des personnes qui ne rient jamais ; la portière d'à côté, mame Paty, jamais c'te femme-là n'a ri ; sans aller pus loin, vous, monsieur Turcoing, jamais vous ne m'avez évu l'air content. Vous m'avez toujours fait l'effet de rire quand y vous tombait un œil. Vot' jeune homme, lui, c'est différent, je l'ai vu rire et pas mal.

MONSIEUR TURCOING.

En général, nous n'avons jamais été de grands rieurs dans la famille.

COLLINET.

Comme chez nous.

FRANÇOISE.

Ne dites donc pas ça, vous n'abandonnez pas vot' part aux chiens, une fois qu' vous y êtes ; j'ai de vos nouvelles chez mame Pétrin.

MONSIEUR TURCOING.

A propos de rieurs, n'êtes-vous pas ici chez M. Goujet?

COLLINET.

N'ayant plus ma femme, mon logement me devenait trop grand, c'est alors que je suis venu dans sa maison.

MONSIEUR TURCOING.

Nous aussi, nous serons forcés de quitter le nôtre.

COLLINET.

Au fait, je n'y songeais pas ; mais nous voilà tous deux logés à la même enseigne.

MONSIEUR TURCOING.

J'ai eu le malheur de perdre la mienne depuis que nous nous sommes vus ; vous avez raison.

COLLINET.

C'est inouï la quantité de connaissances que j'ai dans la même position ; vous, M. Camion, madame Lebruslé, M. Fornapré... qui donc encore ?

FRANÇOISE.

La fruitière d'en face.

COLLINET.

Au nom du ciel, Françoise, laisse-nous tranquille ! Vous avez la malheureuse habitude, toutes les fois qu'il m'arrive de prendre la parole, de me la couper ; c'est intolérable ! Je ne sais en vérité plus où j'en suis !

FRANÇOISE.

C'est-y mame Monju, que monsieur veut dire qu'est morte ?

COLLINET.

Précisément.

MONSIEUR TURCOING.

Madame Monju est morte ?

FRANÇOISE.

Et enterrée.

COLLINET.

Vous n'en saviez rien ?

MONSIEUR TURCOING.

C'est-à-dire que je l'ignorais complétement.

FRANÇOISE.

En trois jours et demi, ça n'a pas été long. Elle est à Montmartre, comme madame.

MONSIEUR TURCOING.

Oui, effectivement, madame Collinet...

COLLINET.

Est à Montmartre...

FRANÇOISE.

En entrant à droite...

COLLINET.

J'aime assez Montmartre, c'est une promenade, on n'a pas tout Paris à traverser ; ma femme serait au Père-Lachaise, jamais je n'irais.

MONSIEUR TURCOING.

Nous étions, mon fils et moi, à la campagne, lorsque j'appris le coup terrible qui vous est venu frapper. Et votre demoiselle ?

FRANÇOISE.

Très-bien, je vous remercie, elle est chez sa tante.

MONSIEUR TURCOING.

Ça a dû lui faire un grand vide.

COLLINET.

Très-grand, elle aimait beaucoup sa mère.

MONSIEUR TURCOING.

C'est bien naturel.

COLLINET.

Et vous, monsieur Adolphe, vous vous occupez toujours?

MONSIEUR TURCOING.

Toujours. Le voilà qui fait son droit.

COLLINET.

Vous voulez en faire un avocat ?

MONSIEUR TURCOING.

Si nous pouvons.

FRANÇOISE.

Moi, mon premier service, c'était un notaire.

COLLINET.

Vous avez renoncé au commerce ?

MONSIEUR TURCOING.

Oui et non. Le commerce... aujourd'hui... et, d'ailleurs, vous le savez comme moi...

COLLINET.

A qui le dites-vous!

FRANÇOISE.

Je vous conseille d'en parler comme ça, du commerce, quand le plus beau d'vot' nez en est fait! Dînez-vous ici, monsieur Turcoing?

MONSIEUR TURCOING.

Je vous remercie infiniment.

FRANÇOISE.

Bien vrai?

MONSIEUR TURCOING.

Je ne puis avoir cet honneur.

FRANÇOISE.

Voyons, décidez-vous, je n'ai pas encore été au marché.

MONSIEUR TURCOING.

Non vraiment, sans cérémonie, nous n'avons rien dit à la maison.

FRANÇOISE.

Si ce n'est que ça, j'y passerai. Ainsi c'est convenu, pas vrai?

MONSIEUR TURCOING.

Vous faites de moi tout ce que vous voulez.

FRANÇOISE.

A six heures, monsieur Turcoing, heure militaire.

MONSIEUR TURCOING.

Nous avons tellement de choses encore à faire!

FRANÇOISE.

Raison de plus pour vous dépêcher... (On sonne.) Qui nous arrive encore? Bon! M. Goujet!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, M. GOUJET.

MONSIEUR GOUJET.

Pardon, si je vous interromps..

MONSIEUR TURCOING.

Tiens! M. Goujet! parbleu! la rencontre est singulière.

MONSIEUR GOUJET.

Vous venez voir mon nouvel emménagé?

MONSIEUR TURCOING.

Mais, oui.

MONSIEUR GOUJET.

Eh bien! franchement, comment le trouvez-vous ici, ce bon M. Collinet?

MONSIEUR TURCOING.

Fort bien, la maison est charmante.

MONSIEUR GOUJET.

Et surtout fort commode, de l'eau partout. Nous avons, au second, dans la cour, le pendant de celui-ci, le même appartement, la même distribution. Si le cœur vous en dit, monsieur Turcoing, je le mets à votre disposition.

MONSIEUR TURCOING.

Mais cela pourrait bien se faire, je ne vois pas pourquoi....

MONSIEUR GOUJET.

Tenez, pardon, monsieur Collinet.

COLLINET.

Faites, monsieur Goujet, faites.

MONSIEUR GOUJET.

Vous permettez?

COLLINET.

Comment donc!

MONSIEUR GOUJET.

Nous allons passer dans la pièce à côté, M. Turcoing verra parfaitement le logement. L'exposition d'abord en est superbe. Passez donc.

MONSIEUR TURCOING.

Après vous.

SCÈNE IX

COLLINET, FRANÇOISE.

COLLINET.

Mademoiselle, les choses ne peuvent durer ainsi davantage.

FRANÇOISE.

Ah çà! qu'est-ce qui vous prend? v'là les yeux qui vous sortent de la tête à présent? Êtes-vous malade?

COLLINET.

Vous vous permettez d'inviter les gens à dîner, et cela sans ma permission?

FRANÇOISE.

Avec ça qu'vous aimez à dîner seul! tout ça pour vous empêcher de grogner.

COLLINET.

D'abord aujourd'hui je dînais en ville.

FRANÇOISE.

Fallait donc le dire! J'en suis ben aise, ça vous apprendra eune aut' fois à faire encore des cachotteries.

COLLINET.

Et ces Turcoing encore, qui sont ennuyeux comme la pluie.

FRANÇOISE.

Ta, ratata, tata! ne dites plus rien, ou j'invite M. Goujet; vot' ami Goujet!

COLLINET.

Tenez, vous n'avez pas le sens commun.

SCÈNE X

LES MÊMES, MONSIEUR GOUJET, LES MESSIEURS TURCOING.

MONSIEUR GOUJET.

Les papiers tout frais, pas un sou à dépenser, pas un clou à mettre ; vous pouvez venir ici votre bonnet de nuit dans vot' poche.

MONSIEUR TURCOING.

Nous verrons cela, monsieur Goujet, nous verrons cela.

MONSIEUR GOUJET.

Je ne dois pas vous cacher qu'aujourd'hui les appartements sont très-recherchés, et que d'un moment à l'autre...

FRANÇOISE.

Qu'est-ce que je vas vous donner pour vot' dîner?

COLLINET.

Ce que vous voudrez.

MONSIEUR GOUJET.

Nous passerons un bail si vous aimez mieux.

MONSIEUR TURCOING.

Je vous demanderai deux jours pour y réfléchir.

MONSIEUR GOUJET.

Très-bien, mais, comme je vous disais, d'un instant à l'autre...

FRANÇOISE.

Si je prenais un aloyau ?

COLLINET.

Oui, mais laissez-moi.

FRANÇOISE.

Et un poisson? M. Turcoing l'aime, le poisson.

MONSIEUR GOUJET.

Vous êtes à deux pas des Tuileries.

MONSIEUR TURCOING.

Certes, ça a bien son charme.

MONSIEUR GOUJET.

Puis, nous ne ferions plus qu'une seule et même famille, ce qui est à considérer.

FRANÇOISE.

Quelle salade voulez-vous?

COLLINET.

Celle que vous voudrez!

MONSIEUR GOUJET.

Je ne vous cacherai pas, monsieur Turcoing... de vous à moi...

MONSIEUR TURCOING.

Certainement.

MONSIEUR GOUJET.

Que d'un jour à l'autre... mon neveu... pourrait bien devenir le gendre de papa Collinet.

MONSIEUR TURCOING.

Ah! oui da!

MONSIEUR GOUJET.

Chut!

FRANÇOISE.

Et des petits pots de crème?

COLLINET.

Oui.

MONSIEUR TURCOING.

Monsieur Collinet, nous allons vous quitter.

FRANÇOISE.

Vous partez?

MONSIEUR GOUJET.

Si le cœur vous en dit, monsieur Turcoing, en vous en allant, nous ferons d'une pierre deux coups ; nous verrons l'appartement.

MONSIEUR TURCOING.

Volontiers. Au revoir, monsieur Collinet.

COLLINET.

De tout mon cœur.

FRANÇOISE.

A six heures, monsieur Turcoing.

MONSIEUR TURCOING.

Très-bien.

SCÈNE XI

FRANÇOISE, COLLINET.

FRANÇOISE.

Y s'endort point sus l'rôti, vot' nouveau propriétaire.

COLLINET.

Il entend assez bien ses intérêts, c'est une justice à lui rendre.

FRANÇOISE.

Savez-vous qu'ça ne va pas laisser que d'êt' amusant, si, à chaque personne qui vous arrive, y vous les emmène pour visiter ses chambres.

COLLINET.

J'en ai peur.

FRANÇOISE.

J'vas un peu l'y monter la tête au papa Turcoing, vous inquiétez pas ! T'nez, j'ai bien idée qu'c'est point core ici qu'on vous enterrera.

COLLINET.

Je ne le crois pas non plus... cependant il faut voir, ne pas ainsi jeter le manche après la coignée; à peine si nous sommes emménagés.

FRANÇOISE

Mam'selle est ben d'mon avis.

COLLINET.

Et c'est elle qui m'a fait louer; si je n'avais tenu bon, nous passions un bail.

FRANÇOISE.

Ça, c'est vrai. Mais, l'ayant point passé, vous pouvez filer quand l'idée vous en prendra.

COLLINET.

Nous n'en sommes point encore là.

FRANÇOISE.

Nous y arrivons; moi, d'abord, j'm'en irai putôt que d'rester. T'nez, l'entendez-vous qui remonte? y finira par apporter ici son lit, c'est sûr...

SCÈNE XII

LES MÊMES, MONSIEUR GOUJET.

MONSIEUR GOUJET.

Pardon si je vous interromps. Le logement leur plaît énormément à ces messieurs.

COLLINET.

J'en suis bien aise.

FRANÇOISE.

Et moi aussi.

MONSIEUR GOUJET.

Ils ne l'ont pas encore arrêté, mais c'est tout comme;

et demain, au plus tard, ils me feront connaître leur détermination. J'avoue que je serais enchanté de les voir des nôtres. Vous aussi, petit père?

COLLINET.

Mais oui.

MONSIEUR GOUJET.

Ce sont d'excellentes gens.

COLLINET.

Excellents !

MONSIEUR GOUJET.

Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir la science infuse...

COLLINET.

Il n'y a pas de doute.

MONSIEUR GOUJET.

Mais je dis que pour avoir su se faire une position comme la sienne, il a fallu que M. Turcoing ne fût pas aussi maladroit qu'on a bien voulu le dire.

COLLINET.

Certainement.

MONSIEUR GOUJET.

Ah çà ! aujourd'hui je suis en veine, qui nous empêche de couler à fond notre petite affaire?

COLLINET.

Quelle petite affaire ?

FRANÇOISE.

Vous savez, vot' demoiselle...

MONSIEUR GOUJET.

Avec mon neveu.

FRANÇOISE.

Vous appelez ça une petite affaire?

MONSIEUR GOUJET.

Enfin, lui en avez-vous touché un mot ?

COLLINET.

A qui ?

MONSIEUR GOUJET.

A votre demoiselle.

COLLINET.

D'abord, depuis la conversation de tantôt, je ne l'ai pas vue.

MONSIEUR GOUJET.

Vous ne l'avez pas vue !

FRANÇOISE.

Pisqu'on vous dit que non !

MONSIEUR GOUJET.

Vous la verrez ?

COLLINET.

Je l'espère.

MONSIEUR GOUJET.

La croyez-vous toujours imbue des mêmes idées à l'endroit du mariage ?

COLLINET.

Plus que jamais.

MONSIEUR GOUJET.

Et vous ne voulez toujours pas user de votre autorité ?

COLLINET.

J'en serais bien fâché ! Je n'aurais qu'à faire le malheur de ma fille ; j'avoue que je ne m'en soucie pas.

MONSIEUR GOUJET.

Tout le monde cependant y compte.

FRANÇOISE.

En v'là une bonne, par exemple !

COLLINET.

Quel monde, s'il vous plaît ? Ah çà ! je voudrais bien savoir quel intérêt a le monde à venir fourrer le nez dans mes affaires ? Tenez, monsieur Goujet, voulez-vous que je vous dise...

MONSIEUR GOUJET.

Mais je vous en prie.

COLLINET.

Tenez-vous à ce que nous restions bons amis?

MONSIEUR GOUJET.

C'est mon plus cher désir.

COLLINET.

Ne parlons plus de ça.

MONSIEUR GOUJET.

Comme vous voudrez.

FRANÇOISE.

C'est vrai, vous êtes là à le tourmenter, ce pauvre homme-là, c'est pis qu'un remède.

MONSIEUR GOUJET.

Du moment que mademoiselle se met de la partie... je vous tire ma révérence.

COLLINET.

Bien le bonjour, votre serviteur de tout mon cœur.

LE BOURGEOIS

CHAPITRE PREMIER

QU'EST-CE QUE LE BOURGEOIS?

Entendons-nous, s'il vous plaît, et procédons par ordre.

Notre Bourgeois, à nous, n'est pas le vôtre, ni celui de votre voisin : ce n'est pas non plus le Bourgeois du troupier, ni le Bourgeois du campagnard. De même qu'il y a fagots et fagots, je ne vois pas pourquoi il n'y aurait pas également Bourgeois et Bourgeois.

Le Bourgeois du troupier, c'est tout ce qui ne porte pas l'uniforme, mais l'uniforme pour de bon, pas le simple travestissement de garde national, même à cheval, le pantalon garance. Sous l'Empire, le troupier nommait le Bourgeois *pékin*, et le menaçait incessamment de lui couper les oreilles avec son grand sabre ; c'était la mode de l'époque ; il fallait s'y conformer. Aujourd'hui le Bourgeois tient davantage à ses oreilles et les conserve avec plus de soin. Tous les goûts sont dans la nature, celui-ci est fort honnête assurément et n'a rien de dépravé.

Le Bourgeois du campagnard, c'est l'habitant des villes qui porte un habit marron sous un bras, un melon sous l'autre, des cols de chemise, des cravates brodées, du nan-

kin et des gants de filoselle. Généralement l'homme de la campagne ne peut souffrir le citadin qui vient ainsi, le dimanche, l'humilier par le luxe de costume et de tenue qu'il étale : aussi saisit-il avec empressement, toutes les fois qu'il le rencontre, l'occasion de lui redresser l'épine dorsale, ayant soin de se mettre toujours et par précaution quatre contre un. On ne saurait trop admirer la simplicité, le sans-façon des mœurs champêtres.

L'ouvrier qui habite la ville n'en connaît qu'un, un seul: le Bourgeois de l'atelier, c'est son Bourgeois à lui, ou, si vous l'aimez mieux, son maître, son patron.

Les grands seigneurs, si toutefois vous voulez bien en reconnaître encore de nos jours, comprennent dans cette dédaigneuse qualification de Bourgeois toutes ces petites gens qui portent des habits d'elbeuf première qualité, tout comme des comtes et des marquis, souvent beaucoup mieux, mais qui ne sont pas *nés*, bien qu'ils aient parfois 70 à 80 ans. Nous avons encore la *comédie bourgeoise*, le *dîner bourgeois*, la *cuisine bourgeoise;* mais laissons là les choses et revenons aux personnes.

Le Bourgeois du cocher de fiacre, c'est tout individu qui entre dans sa voiture, fût-ce un garde municipal avec armes et bagages, un simple gamin en blouse et en casquette. Du reste, le cocher, par suite de cette indépendance, le plus bel apanage de sa profession, rougirait de dire: *Mon Bourgeois,* il dit: *Notre Bourgeois*, ce qui est bien différent. *Mon Bourgeois* indiquerait qu'il se reconnaît votre cocher, votre très-humble serviteur ; tandis qu'il admet seulement que vous êtes le Bourgeois de tous les autres cochers, du moment où l'idée vous est venue de monter en voiture; et la preuve de ce que j'avance, c'est qu'aussitôt que vous serez descendu, ou, pour parler son langage, dès qu'il vous aura *déchargé,* il vous éclaboussera des pieds à la tête, en vous criant : *Gare donc, ani-*

mal! Ce qui vous prouve bien qu'il a cessé de vous regarder comme Bourgeois.

Chez les artistes, c'est bien différent : le mot Bourgeois n'est plus une dénomination, une signification, une qualification, c'est une injure et la plus grossière que puisse renfermer le vocabulaire de l'atelier. Un rapin préférerait mille fois être appelé du nom des scélérats les plus remarquables, à s'entendre traiter de Bourgeois. C'est principalement dans l'atelier que le peintre se montre plus implacable à l'encontre du Bourgeois. Le Bourgeois dans l'atelier est exposé aux plus grands dangers; c'est le créancier dans les cours de la maison de Clichy.

Au reste, l'artiste de nos jours est tout aussi exclusif dans sa manière de voir à l'égard du Bourgeois que l'était le troupier de 1808; car il désigne ainsi tout ce qui ne tient pas de près ou de loin à sa famille, et ne lui ferait pas plus de quartier.

Quant au Bourgeois proprement dit, selon la grammaire du garde national, il se traduit par un homme qui possède trois ou quatre bonnes mille livres de rente qui ne doivent rien à personne, qui vit de bonne soupe, et descend doucement le fleuve de la vie les pieds chauds, du coton dans les oreilles, la canne à la main.

Il n'est pas de petit marchand, de mercier, de quincaillier, de bimbelotier, voire même d'épicier, qui ne rêve pour ses dernières années cette bienheureuse et facile existence du Bourgeois.

Si vous voulez bien le permettre, belle dame, nous allons attaquer le Bourgeois sous toutes ses faces, et nous appellerons de ce nom tout individu qui nous semblera, par ses goûts, ses habitudes, ses tics et ses allures, avoir des droits à ce titre. Et nous allons passer en revue toutes les classes et toutes les espèces de cette immense et si intéressante famille.

CHAPITRE II

SA NAISSANCE, SON ÉDUCATION, SES PREMIÈRES ANNÉES.

Chose bien étrange ! Le Bourgeois semble être venu au monde pour la première fois à cinquante ans, avec des cheveux gris, des lunettes, un gros ventre, un habit noir et des bas blancs. C'est le moment ou jamais de le saisir ; plus jeune, il n'est pas mûr, pas encore développé ; on serait fort embarrassé s'il fallait l'analyser ; ce n'est pas grand'-chose, ce n'est rien. Enfant, c'était un petit prodige ; on lui demandait :

— Comment se porte votre papa, mon petit ami ?

Il vous répondait aussitôt et sans balancer :

— Rue Charlot, n° 45, au Marais.

— Et votre maman, est-elle toujours à la campagne ?

— Rue Charlot, n° 45, au Marais.

— Compte-t-elle bientôt revenir ?

— Rue Charlot, n° 45, au Marais.

A chaque nouvelle question, toujours il opposait son adresse ; impossible d'en tirer davantage, c'était à y perdre son latin : aussi le laissait-on là ; c'était ce qu'on avait de mieux à faire.

Si son papa, le même dont on lui demandait des nouvelles, avait le malheur de se tromper, ce qui lui arrivait assez souvent, car de sa vie le pauvre cher homme n'avait pu dire un nom sans l'écorcher, le petit garçon le remettait à l'instant sur la voie, ce qui déplaisait fort à l'auteur de ses jours ; mais il n'y avait pas à dire ; la maman le trouvait charmant et lui prodiguait les plus doux noms : c'é-

tait son *trésor chéri*, son *dieu d'amour*, le *poulet à sa maman*, son *sultan d'agrément ;* elle l'inondait de douces larmes, le couvrait des plus tendres caresses.

A cinq ans, nous récitions, au dessert, la fable du Corbeau et du Renard ; plus tard, nous passions en revue les rois et les reines de France, les princes et les princesses, les rues et les carrefours, les halles et les marchés, les chefs-lieux de département, l'année, les jours, l'heure où Josué, qui avait arrêté le soleil, quittait pour un monde meilleur cette vallée de misères et de larmes ; à dix-huit ans, nous avions terminé nos études, après avoir frisé le prix d'honneur ; nous savions *ex professo* le grec et le latin: mais pas la moindre idée de l'orthographe, une ignorance crasse des premières notions de la civilité puérile et honnête ; nous parlions la bouche pleine, nous mettions nos coudes sur la table, nous étions, en un mot, de forts tristes sujets, des ours horriblement léchés.

Le Bourgeois, assez ordinairement, possède une belle main, grâce à monsieur son père, qui, dès sa plus tendre enfance, lui a constamment corné aux oreilles qu'il fallait non-seulement manger du bouilli, du pain avec toute chose, mais qu'avec une belle main on arrivait à tout, ce qui est une erreur, et des plus grossières, j'en demande bien pardon à ceux qui sont de cet avis ; c'est au contraire un malheur dans beaucoup de circonstances, et un très-grand, le plus grand peut-être qui puisse arriver à un jeune homme, de posséder une belle main. Sans aller chercher midi à quatorze heures, voyez, dans les administrations, le sort réservé aux possesseurs de belles écritures ; que deviennent-ils ? expéditionnaires. Les belles mains sont rares, on les garde. Il en est de même de toutes les belles mains, et cela dans toutes les carrières : dans la pharmacie, la lithographie, la métallurgie et la diplomatie. Aussi le Bourgeois, à moins d'être né sur le trône ou autrement,

fait-il rarement son affaire s'il a le malheur de posséder une belle main.

CHAPITRE III

OPINIONS POLITIQUES, LITTÉRAIRES ET AUTRES D'ICELUI.

— Monsieur, disait un Bourgeois de ma connaissance à un autre de ses semblables, je n'aime pas les épinards, et j'en suis bien aise ; si je les aimais, j'en mangerais, et je ne puis pas les souffrir.

Vous rencontrerez au corps de garde bon nombre de nationaux de cette force, exprimant leur opinion avec autant de simplicité. Combien de coq-à-l'âne, de demandes indiscrètes, d'aveux naïfs et de sottises se débitent dans ces heures consacrées au maintien de l'ordre public ! Aussi les artistes, les gens de lettres et tous ceux en général qui jouissent d'une certaine réputation se montrent-ils si récalcitrants à l'endroit de la garde, et préfèrent-ils à la monter la perte de leur liberté.

« *M. Machin!* pardon, je ne me rappelle jamais votre nom. Vous nous avez fait, à la dernière exposition, une grande diable de machine que je n'aimais pas du tout ; il est vrai que je ne m'y connais pas; mais je vous avouerai que je n'y ai rien compris... » Ne vous formalisez pas, ayez l'air d'approuver ; sans cela vous passeriez, aux yeux de la compagnie, pour un mauvais camarade : vous ne seriez plus regardé comme un bon enfant. Il est vrai que, depuis Cadet Roussel, tant de gens abusent de ce titre pour vous manger dans la main, s'emparer de votre canne ou de votre chapeau, tirer votre mouchoir, emprunter vos livres,

vos bottes et votre parapluie, que je ne sais s'il ne vaudrait pas mieux donner en plein au détour d'une rue dans le moins patient de vos créanciers, que d'avoir affaire à certains bons enfants de ma connaissance.

« Votre pièce m'a fait grand plaisir, disait encore un Bourgeois à l'auteur d'une pièce en vogue ; je suis franc (les braves gens le sont tous), j'adore les bêtises, et j'aime mieux ça que toutes vos pièces spirituelles auxquelles je ne comprends rien. L'esprit m'ennuie et les bêtises m'amusent. » Bien obligé ! Et, pour combler la mesure : « Qu'est-ce que vous rapporte une pièce comme ça? Que faites-vous de votre argent, vous le mangez en fêtes et en parties? Enfin ça vous amuse, tout est pour le mieux. »

Le Bourgeois lit tous les journaux, ce qui ne l'empêche pas de vouer au journalisme une haine implacable, sans trop savoir pourquoi. Au café, il accaparera toutes les feuilles qui s'offriront à ses regards, et le garçon qui en réclamerait une seule pourrait bien être fort mal reçu.

De tout temps, le Bourgeois de Paris a professé le plus profond respect, l'attachement le plus sincère à l'ordre de choses. Son affection s'est promenée des dragons de Paris à la gendarmerie, de la gendarmerie à la garde municipale, et sous tous les régimes il a trouvé des éléments de bonheur. Il n'aime pas les émeutes, mais il sera bien aise de voir ce qui s'y passe, et jamais il ne manquera de grossir le nombre des badauds. Elle est de lui, cette belle et noble réponse à un brigadier de gendarmerie qui s'était emparé de sa personne et l'entraînait au violon : « Vous vous méprenez, monsieur ; l'on n'arrête que les malfaiteurs. » Il estime Arouet de Voltaire, mais il n'en aurait pas fait sa société ; il lui préfère de beaucoup Jolyot de Crébillon. *Puer ingeniosus, sed insignis nebulo :* « Garçon plein d'esprit mais insigne polisson, » disaient de lui ses régents au collége.

Quant à la littérature actuelle, il ne s'en occupe pas ; il la trouve en général entachée de jacobinisme, de sans-culottisme et de scepticisme.

Il dit encore que l'Empereur avait trop d'ambition; qu'indépendamment de cela ce n'était pas un homme ordinaire.

CHAPITRE IV

LE DIMANCHE, EMPLOI DE SA JOURNÉE.

Le soleil, la lune, la terre, le ciel et les étoiles, bien d'autres choses encore, tout cela fut fait en six jours, puis le septième fut consacré au repos. Nous devrions donc nous reposer le dimanche ; mais ce jour, pour beaucoup de gens, est loin d'être celui du repos ; pour le Bourgeois, celui de Paris surtout, c'est au contraire le jour de la semaine où il est le plus occupé, le pauvre cher homme ! Il est vrai qu'il ne se donne autant de mal que pour son plaisir, que c'est parce qu'il le veut bien, que rien ne l'y force ou l'y oblige ; toujours est-il que dès qu'il a les yeux ouverts il se jette à bas du lit, qu'il commence à se démener comme un beau diable, et que si c'est ainsi qu'il prend son plaisir, c'est chose bien fatigante.

— Françoise ! clamera-t-il de toutes ses forces à réveiller toute la maison, Françoise ! allons, ma fille, dépêchons-nous, mon eau chaude, au nom de tous les saints, que je me rase.

— Mais, monsieur, un moment, répond la pauvre fille, les yeux ronds et bouffis comme des boules de loto ; c'est tout au plus s il est jour.

— Vous avez beau dire et beau faire, nous avons rendez-vous à sept heures, et je ne veux pas qu'il soit dit que nous nous soyons fait attendre; pas pour un empire, je ne le voudrais pas, pas pour un empire.

—Mais, monsieur, il n'est pas quatre heures: vous avez le temps d'ici à sept.

— Et ma barbe, malheureuse, et ma barbe?

— Madame n'est seulement pas encore réveillée, elle qui n'en finit jamais!

— Elle s'habillera pendant le temps que je mettrai à me faire la barbe.

— Écoutez, je le veux bien.

— Mon eau, chère amie, mon eau!

— Attendez un moment, que j'allume mon feu.

— Mon Dieu! mon Dieu! vous allez être encore une éternité à tout préparer; vous êtes vraiment bien singulière, c'est la chose du monde la plus simple. Tenez, voyez, vous prenez la boîte aux chimiques; où est cette boîte? Ne vous dérangez pas, restez là; je veux, une fois, vous faire voir ce que c'est que d'allumer un feu. La voici : vous prenez votre boîte, l'ouvrez ainsi; vous vous munissez d'une alumette; vous la frottez vivement dessous la boîte où elle est sablée, ainsi que l'indique le programme; puis, une fois enflammée, vous communiquez le feu au papier disposé à cet effet; vous avez soin d'approcher votre papier du charbon; vous prenez de l'eau dans un vase quelconque, une bouillotte, n'importe quoi; puis vous vous mettez le tout sur le feu; une fois chauffée au degré désiré, vous versez votre eau dans un bassin; vous préparez votre savon, saisissez vos rasoirs, puis vous vous faites la barbe. Mais tout ce que je vous dis là devient parfaitement inutile, car je ne me trompe pas, vous avez recommencé un nouveau somme... Françoise!... Françoise!...

— Monsieur?

— Eh bien ! que vous ai-je dit?

— Je ne sais, pas moi : je m'étais...

— Vous vous étiez endormie derechef.

— Dam ! c'était, ma foi, pas la peine de me faire lever pour vous voir faire.

— Alors mettons que je ne vous aie rien dit. Je vous demande pardon de vous avoir dérangée de votre carrosse.

— Vous êtes tout pardonné, allez.

— C'est bien heureux et je vous en remercie. Bon !

— Qu'est ce qu'il vous arrive?

— Vous êtes une terrible fille! vous êtes là à tourner sans cesse autour de moi. Que le bon Dieu vous bénisse ! je viens de m'abattre le favori droit ; qu'avez-vous besoin de tourner ainsi comme un toton?

— Et vous, de me faire lever pour vous regarder faire !

— Retournez vous coucher si vous voulez, mais laissez-moi.

— Plus souvent, à présent que me voilà sur pied !

Au moment de partir madame n'est pas prête ; la couturière, le tailleur ou le chapelier arrivent.

— Qui vient de sonner, Françoise?

— Le tailleur de monsieur, madame.

— Dites-lui que nous allons sortir, qu'il revienne.

— Mais, chère amie, tu n'y penses pas, faire revenir ainsi les gens !

— Alors venez m'habiller ; à six heures nous n'en aurons pas fini avec votre tailleur. Bien le bonjour, je vous laisse et m'en vas chez moi. (Elle sort.)

— Bonjour, monsieur Schilmann.

— Bien le bonjour, monsieur.

— Vous m'apportez mon habit... c'est très-bien... Comment trouvez-vous mon drap?

— Très-bien, monsieur, très-bien.

— Et pas cher.

— Très-bien, monsieur, très-bien.

— Voyons ça... Ne m'engonce-t-il pas un peu?

— Très-bien, monsieur, très-bien.

— Vous trouvez?

— Très-bien, monsieur, très-bien.

— Il n'ouvre pas par derrière?

— Très-bien, monsieur, très-bien.

— Vous me le promettez?

— Très-bien, monsieur, très-bien.

— Eh bien, c'est parfait. Et mon gilet, l'aurai-je pour mardi, comme vous me l'avez promis?

— Très-bien, monsieur, très-bien.

— Bonjour, monsieur Schilmann.

— Bien le bonjour, monsieur. (Le tailleur sort. Arrivée de la maîtresse de la maison.)

— Eh bien, cet habit, où est-il? n'y a-t-il pas d'indiscrétion à demander à le voir?

— Le voilà.

— Si vous ne le voulez pas mettre, tout ce que vous ferez et rien, c'est approchant la même chose; je ne vois pas l'effet d'un habit dans les mains des gens.

— Tiens, es-tu contente?

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Tu ne le devines pas?

— Je défie qu'on en vienne à bout; on ne sait pas ce que c'est.

— C'est un habit bleu.

— Si vous appelez ça bleu... enfin, n'importe; c'est au reste tout aussi bien un habit qu'une redingote.

— C'est comme ça qu'on les porte à présent, les habits.

— Eh bien, je n'en fais pas mon compliment à l'inventeur... Voyons, boutonne-le un peu.

— Il n'ouvre pas?

— C'est-à-dire qu'il est plus indécent mille fois que vo-

tre dernier... que je ne vous donnerai certes pas le bras quand vous aurez cet habit-là ; c'est à nous faire montrer au doigt par le premier venu ; c'est ignoble, c'est dégoûtant ; je ne mettrais pas cet habit-là pour tout l'or du monde. Je ne sais vraiment quels charmes vous trouvez à ce tailleur ; il est bête à manger du foin, vous le trouvez adorable ; je ne vous conçois pas.

— Ce n'est pas un méchant homme.

— C'est bien pis, c'est un imbécile.

Les visites arrivent, se succèdent ; on est en retard ; les premiers arrivés grondent les retardataires, les discussions s'engagent, les amours-propres sont en jeu, on se dit des duretés.

— J'en ai fait la remarque, ce n'est pas d'aujourd'hui, jamais madame Pitolet n'est venue à l'heure.

— Je vous demande bien pardon, madame ; le jour où le rendez-vous était à sept heures, vous ne vîntes qu'à cinq de l'après-midi.

— Si je m'occupais moins de mes enfants, madame, je pourrais être prête plus tôt ; mais j'ai le malheur de les aimer, moi : c'est un ridicule que je me donne, je le sais, mais je ne m'en corrigerai pas ; il est trop tard.

— C'est-à-dire, madame, qu'il n'y a que vous de bonne mère ; les autres sont des marâtres. Je vous en suis bien reconnaissante, mais je vous demanderai la permission de ne pas vous en remercier.

Le Bourgeois, une fois brouillé avec toutes ses connaissances, sait se suffire ; il le faut bien ; pendant l'été, il baguenaude sur les boulevards, regardant sans voir, et surtout sans penser. Jamais il ne manque de s'arrêter devant M. Miette, l'escamoteur émérite qui, de mémoire d'homme, commence sa séance par l'étalage de ses titres honorifiques de citoyen patenté, propriétaire rue d'Anjou-Dauphine, électeur et éligible, et finit par la vente de sa poudre dentifrice.

Quotidiennement, le Bourgeois, fidèle à ses habitudes, revient se planter à la même place, attendant toujours les tours d'escamotage de M. Miette, qui, de son côté, non moins fidèle, non moins Bourgeois, mais un peu moins jobard, recommence son énumération, finit par son cosmétique, et escamote qu'il n'escamote rien. Le dimanche, il se livre au plaisir de la pêche; l'hiver, accompagné de madame, ils s'en vont dîner au restaurant, puis la soirée se complète au café; monsieur prend son café, madame ne prend rien, et monsieur joue sa demi-tasse au domino. On rentre chez soi, on s'est bien amusé; le dimanche suivant on recommence.

CHAPITRE V

LA MANIE DU PORTRAIT. SES RELATIONS AVEC LES ARTISTES.

Quand le Bourgeois ne sait à quoi employer son temps d'une manière plus convenable, il se *fait faire;* c'est là une de ses principales occupations, une véritable manie, un besoin. C'est surtout aux approches de la belle saison que ce besoin se fait plus vivement sentir : s'il fait rafraîchir sa demeure, pendant que les peintres sont là, il n'en coûte pas plus de faire rafraîchir sa personne; si l'appartement est remis à neuf, il commande de nouveaux portraits, afin que les anciens ne se trouvent pas en contradiction avec sa nouvelle tenture.

Madame a le portrait de son mari, monsieur a le portrait de madame, vingt, trente, quarante fois, souvent davantage; c'est à n'en plus finir : ils ornent les pommes de cannes, les manches de parapluies et d'ombrelles; ils

décorent les poitrines et les estomacs, les jabots et les collerettes; il n'y a pas un coin de l'appartement qui n'en soit inondé : voire même dans les endroits où l'on s'attendrait le moins à rencontrer un objet d'art, se trouvent un ou plusieurs portraits des maîtres du logis.

La silhouette, plus tard le daguerréotype, ont rendu les images de quelques-uns; mais la plupart de ces messieurs se sont trouvés si laids et si noirs, qu'ils ne s'y sont plus frottés.

Depuis que la statuaire a bien voulu descendre des hautes régions qu'elle habitait, et courir les rues, le Bourgeois a trouvé un nouvel élément à sa passion; aussi a-t-on exploité son malheureux physique de toutes les façons, en médaillon, en buste, en statuette. Il ne s'est pas arrêté en aussi beau chemin; il s'est fait mouler les bras, les jambes, le nez et les oreilles; il n'y a que sa charge dont il n'a pas voulu; mais l'indiscrétion de l'artiste l'a exposée aux vitres des magasins en vogue, au milieu des célébrités contemporaines.

On dirait parfois, en voyant la manière dont se conduit le Bourgeois, qu'il cherche, par tous les moyens qui sont en sont pouvoir, à faire revenir les artistes sur son compte; mais s'il en a l'intention, il aura bien du mal à y parvenir, s'il y parvient jamais. En admettant, toutefois, qu'il ait le désir d'opérer un rapprochement, ce dont je doute fort, l'artiste y consentira difficilement : le premier ne comprend pas la mission du second, le second comprend encore moins celle du premier. Il y a plus : bien que parlant tous deux la même langue, ils ne s'entendent pas. L'artiste est prévenu et fort mal en faveur du Bourgeois; le Bourgeois ne l'est pas mieux en faveur de l'artiste; aussi tous les rapports qu'ils ont ensemble sont-ils plus ou moins désagréables, mais toujours ils le sont; et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que l'un des deux paye et l'autre reçoit; et

celui qui achète use des droits qu'il s'est réservés en faisant à celui qui vend des observations qui rarement sont bien reçues.

C'est toujours à peu près le même motif qui conduit le Bourgeois dans l'atelier de l'artiste, le désir d'être agréable à sa compagne en lui préparant une surprisebi en des fois renouvelée, la vanité, ou, comme nous l'avons dit plus haut, le besoin de se faire rafraîchir. Il tombe donc un beau matin chez l'artiste qui lui aura été recommandé ou dont il aura vu les ouvrages chez quelque connaissance.

— Monsieur, dit le Bourgeois bonhomme en ouvrant la porte, — nous commencerons par celui-là, — vous ne me connaissez pas?

— Pas encore, non, monsieur, répond l'artiste d'un ton tant soit peu goguenard, mais je serais enchanté de faire votre connaissance.

— Vous peignez?

— Oui, monsieur.

— Le portrait?

— Oui, monsieur. Prenez donc la peine de vous asseoir.

— Ne faites pas attention. En couleur?

— Oui, monsieur.

— Comme celui de Tabarot?

— Vous connaissez M. Tabarot?

— Comment, si je le connais! vous me faites là une singulière question. Nous avons épousé les deux sœurs, il est mon beau-frère. C'est lui qui m'a parlé de vous; il sait que vous n'êtes pas heureux, il fera tout ce qu'il dépendra de lui pour vous être agréable : vous pouvez dormir tranquille.

— M. Tabarot est bien bon.

— Ah! ça, oui, et souvent pour des personnes qui ne le méritent pas; bon comme le bon pain; Tabarot, inca-

pable de donner un démenti à un enfant; mais vous l'avez fait trop rouge.

— Vous croyez ?

— Comment, si je le crois ! j'en suis certain, c'est beaucoup trop rouge ; ça passe la permission ; jamais Tabarot n'a été si rouge. Voyons, soyez juste, n'est-ce pas qu'il est trop rouge ?

— Je ne sais ; mais il m'a semblé coloré, M. Tabarot..

— Certainement qu'il l'est ; s'il ne l'était pas, ce serait bien triste pour tous ceux qui le connaissent ; mais il n'est pas rouge à ce point-là, allons donc ! ça n'a pas le sens commun, il a l'air d'un biberon. Ah çà ! il s'agit de me faire le plus tôt possible, entendez-vous ?

— A l'instant si vous voulez.

— Je vous prends au mot. C'est égal, vous avez beau dire, Tabarot est trop rouge : s'il n'était pas si rouge, il serait parfait ; mais il ne l'est pas. Où est-ce que vous me mettez ?

— Où bon vous semblera.

— Ici, dans ce coin-là. J'aime à me tenir le plus loin possible de la lumière ; le grand jour m'incommode.

— Mais, où vous vous mettez, vous ne serez pas éclairé.

— Je serai toujours assez bien, soyez tranquille. Comment voulez-vous m'avoir ?

— Comme vous voudrez ; prenez une position qui vous soit habituelle.

— Voulez-vous comme quand je lis ?

— Je veux bien.

— Avez-vous un livre ?

— En voilà un.

— Qu'est-ce que vous me donnez là ?

— Voltaire, *Siècle de Louis XIV*.

— Voltaire, je l'aime assez ; il prenait beaucoup de café. C'était un gaillard qui avait bien des moyens : tout ça ne

l'a pas empêché de mourir : j'ai tous ses ouvrages dans ma bibliothèque, mais je ne les lis pas ; je ne puis pas lire cinq minutes sans m'endormir. Je suis souvent comme ça quand je lis, voilà ma position en lisant.

— Votre livre me cache une partie de votre figure.

— Vous trouvez? Aimez-vous mieux ceci?

Et notre homme, éprouvant déjà l'effet prédit, laisse tomber son menton sur sa poitrine, cligne les yeux une seconde, souffle comme un phoque, et met l'artiste dans la nécessité de lui crier : Monsieur ! (*rinforzando*) MONSIEUR !!!

— Ah ! ah !... voilà, voilà, voilà !

— La tête est trop penchée.

— Vous avez raison, ça me ferait descendre le sang; vous me feriez rouge comme Tabarot. Préférez-vous ça?

— Un peu trop levée, la tête.

— Alors je ne sais pas ce que vous voulez. J'ai bien encore une bonne posture; mais je ne l'ai que l'hiver, celle-là : c'est quand je me chauffe.

— Voyons-la.

— Comment la trouvez-vous?

— Assez bien, mais la figure est tout à fait cachée ; à moins que vous ne vouliez être fait de dos.

— Chez moi ça ne produit pas cet effet-là : vous seriez derrière moi, placé où vous êtes, vous me verriez dans la glace. Eh bien, où me mettez-vous définitivement ?

— Restez où vous êtes, si vous voulez bien.

— Je ne demande pas mieux ; mais finissons-en, je vous en prie.

— A présent vous êtes à merveille.

— Surtout ne me faites pas rouge ; je ne le suis pas. Ce n'est pas la première fois que je me *fais faire*, Dieu merci !

— Vous vous êtes déjà fait peindre?

— Parbleu ! oui, j'ai mon portrait et celui de *mon*

épouse assez de fois ! Tenez, sur ma tabatière, voyez-vous? sur ma chemise; tenez, dans mon portefeuille : je l'ai partout. Voilà qui est joli ! C'est un Bibochet ; en avez-vous déjà vu, des Bibochet?

— Pas encore.

— Vous n'en avez jamais vu?

— Jamais.

— C'était cependant un fameux ; il n'y avait rien de plus à la mode : tout le monde voulait se *faire faire* par Bibochet; on ne jurait que par lui. Il m'a fait payer ça un petit écu.

— Il n'était pas cher.

— Il allait si vite ! il y avait queue chez lui ; il y a gagné de l'or, ce Bibochet, ce qui ne l'a pas empêché de mourir à l'hôpital. Il appartenait cependant, à ce qu'on disait, à des *gens comme il faut*, mais il n'a jamais voulu rien faire; il était sans ordre, comme vous êtes tous : des paniers percés.

— Monsieur...

— Voyons, soyez juste, et ne vous fâchez pas; avouez que ce que vous faites là n'est pas un état, et que si vous le faites, c'est contre le gré de vos parents : ne mentez pas.

— Non, pas du tout.

— Alors je ne les comprends pas... je n'ai jamais su ce que c'est que de me tenir tranquille... ça me produit toujours le même effet quand je me fais faire... c'est malgré moi... ça m'endort !...

Et effectivement, au bout de cinq minutes, le Bourgeois est endormi !

CHAPITRE VI

LE BOURGEOIS ARTISTE.

Il existe encore plusieurs variétés de Bourgeois non moins tristes que la première. L'amateur qui prétend s'y connaître est certainement une des plus curieuses, mais aussi une des plus désolantes de l'espèce. C'est une plaie devenue incurable, l'ennui de tous les instants, un cauchemar perpétuel et insupportable. Les charges, et les plus mauvaises, ne sauraient les atteindre ; elles glissent sur eux comme les balles sur le dos du crocodile, ils sont invulnérables et bons à rien.

Les artistes ont vainement appelé à leur aide les moyens les plus doux et les plus énergiques, rien n'a pu les faire déguerpir ; on a essayé de les rendre utiles, sinon agréables ; on les a chargés de commissions, ils s'en acquittaient si mal qu'il a fallu immédiatement y renoncer ; on les a fait poser, ils ne pouvaient rester en place ; on les envoyait au diable, ils ne bougeaient pas.

Celui qui s'érige en protecteur est d'une digestion beaucoup moins facile encore, c'est le *nec plus ultrà* de la sottise, de l'impertinence et de l'inutilité. Il tranche du grand seigneur, ne parle pas français et vous répond « Mon cher, » quand vous êtes assez bon pour l'appeler « Monsieur. » Il donne à dîner, aime à recevoir, possède des chevaux et des équipages, et n'achète pas de tableaux. Madame, assez insignifiante, ne parle pas, ce qui la fait passer aux yeux de certains convives pour une femme d'esprit. C'est tout bonnement la fille d'un gros boucher du

carreau des Halles qui va aux bals de la préfecture, comme attachée à la garde nationale en la personne de son mari, chef de bataillon audit corps.

Le commandant possède de beaux tableaux, des sculptures, un album magnifique, toutes choses qui ne lui coûtent rien et dont il ne se fera aucun scrupule de se défaire quand l'occasion s'en présentera. La femme, la belle-sœur et les enfants, tous ont leur album, qu'ils doivent à leur importunité, à la faiblesse, au laisser-aller des artistes. Les protecteurs arrivent chez ces derniers, à toute heure, le jour, la nuit, peu leur importe; ils traînent à leur suite des chiens, des amis, des maîtresses, rien ne les arrête. Le chapeau sur la tête, le cigare à la bouche, ils forcent la consigne et viennent enlever l'artiste aux joies de la famille, aux douceurs du foyer domestique, peu leur importe. Ils le harcellent, le traquent et l'abîment; et trop paresseux ou trop insouciant pour prendre une bonne détermination, mieux vaudrait un fouet de poste, le pauvre garçon se tait et se console en contant ses peines à des camarades aussi faibles, aussi apathiques, aussi bons que lui.

Non-seulement le protecteur s'insinue dans vos affaires, mais il vous impose ses goûts, son tailleur et ses opinions, et vous donnera des conseils pour peu que vous le laissiez faire.

— Quand finirez-vous ce tableau que vous avez ébauché il y a six mois? Vous serez toujours le même, vous commencez vingt choses à la fois et n'en terminez aucune; ce n'est pas ainsi que vous vous tirerez d'affaire, tenez-vous-le pour dit.

— Vous ne voulez jamais m'écouter et ne faites que des sottises.

— A propos, serait-ce vrai, ce que m'a dit *chose*, je ne sais plus déjà qui! n'allez-vous pas vous marier?

— Oui.

— Et pourquoi ? Autant vaudrait, mon cher, vous mettre une corde au cou. Ce que je vous dis est dans votre intérêt ; est-ce que vous devriez jamais penser à ça, vous autres!

Puis, tout d'un coup, le protecteur disparaît, vous n'en entendez plus parler ; il a levé le pied, il a fait un trou à la lune.

CHAPITRE VII

VANITÉ.

Vanitas vanitatum, omnia vanitas !

Pourquoi notre homme n'en aurait-il pas sa petite part ? Voyez comme il est fier, comme il sourit, se rengorge, entr'ouvre amoureusement sa paupière, relève les deux coins de sa bouche, et cache son œil droit sous l'aile de son chapeau, quand il peut prédire, la veille, le temps qu'il fera le lendemain ? Aussi passe-t-il pour un oiseau de mauvais augure quand, le samedi, il vient annoncer à de malheureux voisins, qui déjà se réjouissent du plaisir qu'ils vont demander aux champs, que le dimanche ils auront de l'eau. Ses cors le lui disent, ils sont excellents, c'est un baromètre qui ne l'a jamais trompé.

« Si j'adorais moins mon pays, dira-t-il encore, je serais bien vite à mon aise. » Et comme jamais la demande ne lui est faite des moyens qu'il emploierait pour y parvenir, il se charge de la réponse : « J'irais à Londres montrer à ces messieurs comment se fait la salade ; et comme le talent se paye chez ces gens-là (rien n'est moins vrai), je ne tarderais pas à rouler carrosse. Mais j'aime mon pays. » La France et son doux ciel, qui lui rendent bien

mal la monnaie de sa pièce, et le laissent aller impitoyablement à pied.

A table, ce que son épouse appellera de la franchise, qui, poussée à ce point, ressemble à tout autre chose, n'en déplaise à la dame, et ce qui au fond n'est qu'un nouvel accès de vanité, il vous dira avec l'aplomb d'un vieux comédien :

— Mon cher Tabarot, vous êtes un excellent comptable, un bon père, un ami rare et fidèle, mais votre melon ne vaut pas le diable, vous ne vous y connaissez pas, et rien n'est plus facile; je veux un jour vous conduire chez le marchand.

Personne ne sait faire cuire un œuf à point comme lui.

— Vanité !

Un habit que vous payerez cent francs, il en aura un bien supérieur en qualité à bien meilleur compte.

— Vanité !

Son appartement est magnifique, son salon de toute beauté; chez toutes ses connaissances, il n'en voit pas un seul qui puisse lui être comparé.

— Vanité !

Son *épouse* vaut mieux mille fois que d'autres beaucoup plus jeunes et qui n'ont certainement pas sa fraîcheur et son éclat.

— Vanité !

Personne ne s'entend comme elle à faire un gigot de mouton, un haricot, de l'eau de noyau, des confitures, des cornichons.

— Vanité !

— Elle a le plus joli bras du monde.

— Vanité !

— Il devine toutes les charades.

— Vanité !

Sa montre, il ne l changerait pas contre toutes les hor-

loges de la capitale, qui ne peuvent jamais la suivre.

— Vanité.

Son tabac est bien supérieur à celui de la Civette.

— *Vanitas vanitatum!...*

Il est difficile d'être mieux conservé à son âge qu'il ne l'est.

— *Vanitas vanitatum, omnia vanitas!*

CHAPITRE VIII

LE BOURGEOIS CAMPAGNARD.

Souvent, après avoir passé la plus grande partie de son existence au milieu du bruit et de l'agitation, le Bourgeois s'aperçoit un beau matin, en faisant sa barbe, que sa taille s'arrondit, que ses cheveux tombent et blanchissent, qu'il est temps de consacrer ses dernières années au repos et à la solitude. Pour lui, Paris n'a plus de charmes; il s'y déplaît, il s'y mange les foies, l'air lui manque; il lui faut le quitter au plus vite. Madame, qui de son côté a fait aussi quelques réflexions, partage, — chose bien extraordinaire, — les idées de son époux. Il n'est plus question désormais dans leur ménage que de projets de retraite; ils en font part non-seulement à leurs amis, à leurs connaissances, mais aux personnes avec lesquelles ils n'ont jamais eu de rapports : au premier venu, aux passants, à tout le monde. S'ils entrent dans un magasin, ils s'apitoient sur le sort des malheureux que le sort a condamnés à rester en place. Il semble, aux préparatifs qu'ils font pour aller tout bonnement s'abattre à quelques lieues de la capitale, qu'ils s'en vont au bout du monde fonder une colonie.

Ils ont des chaussures pour gravir les montagnes les plus élevées, de longs bâtons pour franchir les torrents, des armes de toute espèce et de tout calibre, des instruments de pêche et de labour, des traités d'agriculture et de botanique; une embarcation, dans le cas où la rivière, qui est à deux lieues de là, viendrait à les visiter; une meute recueillie dans tous les coins et de tous les côtés, des graines et des plantes des quatre parties du monde, des hamacs pour suspendre pendant les chaleurs aux arbres du jardin.

Cet homme, qui naguère se faisait remarquer par la propreté, sinon par le luxe et l'élégance de son costume, est maintenant enterré de la tête aux pieds dans une immense houppelande informe, malpropre et sans tournure.

C'est, à le voir, un campagnard qui jamais n'a perdu de vue le clocher de son village, et qui ne sort qu'armé de la serpette et du greffoir.

Il se donne autant de mal à singer l'homme de la campagne qu'il en mettait jadis à imiter les *grognards de la vieille* lorsqu'il portait l'habit national.

Madame, qui autrefois était toujours par voies et par chemins, ne sort plus de chez elle, et passe des journées entières au milieu de ses coqs, de ses poules, de ses oies et de ses canards.

Dès le point du jour notre homme est sur pied; il réveille sa servante, son jardinier; il réveillerait le soleil s'il osait : puis, il ne sait plus que faire : il se met en quatre pour tuer le temps; il parcourt ses domaines, arrose ses légumes et ses fleurs, échenille et raffraîchit ses arbres, taille sa vigne, fume ses radis et ses raves, martyrise ses plantes. Il ne se donne autant de mal que depuis qu'il a pris la résolution de se reposer. Quel beau jour, celui où il peut annoncer à ses voisins que ses petits pois commencent à lever ; que la gelée, qui la nuit dernière a fait tort à tout

le monde, a respecté les fleurs de ses espaliers, et que ses artichauts sont sauvés !

— Tu m'avoueras, chère amie, dit-il à sa femme, que l'air que nous respirons ici vaut bien celui de la rue Saint-Eustache ?

— Je ne dis pas non ; mais je serais plus satisfaite encore si tu n'étais pas depuis deux heures à te coucher comme tu le fais sur tes fleurs ; ça ne te vaut rien après ton déjeuner ; ça te fait monter le sang à la tête, et voilà tout.

— Tu crois ?

— J'en suis sûre.

— Eh bien, cher ange ! tu te faisais encore tirer l'oreille pour quitter Paris !

— Parce qu'avant tout je tiens à mes habitudes. Ce n'est pas dire pour ça que je n'aime pas la campagne : je l'aime, et beaucoup ; mais je craignais que nous ne fussions par trop isolés.

— Moins que là-bas, tu le vois.

— Sais-tu que cette dame qui nous est venue hier me fait l'effet de trancher un peu à tort et à travers ? elle a un petit ton de madame *J'ordonne* qui ne me va pas du tout.

— C'est tout naturel, elle habite depuis plus longtemps que nous la campagne ; il ne faut pas lui en vouloir si elle a cru devoir se permettre quelques observations.

— Tu sais qu'en général je ne les aime guère.

— Et son mari ? qu'en dis-tu, de son mari ?

— Je serais bien embarrassée d'en rien dire, il n'a pas desserré les dents.

— Il n'en dit jamais plus, chez lui il est de même.

— Tu m'avoueras qu'à sa place j'aimerais autant rester chez moi. A propos, j'ai reçu une visite.

— Qui donc ça ?

— Monsieur le curé, il m'est venu voir pendant que tu étais chez ton maçon.

— Quel aimable homme !

— Ton maçon ?

— Monsieur le curé.

— Je ne dis pas non; mais ses visites commencent à me revenir un peu cher.

— Comment ça ?

— Il faut toujours être avec lui l'argent à la main. N'avons-nous pas déjà donné une centaine de francs pour ces diables de cloches qui m'entrent dans les oreilles et me rendront sourde avant le temps? L'autre jour c'était pour le petit séminaire, aujourd'hui c'est pour autre chose; ça n'en finit plus.

— Qu'était-ce donc aujourd'hui ?

— Il est venu te demander si tu voulais qu'on te nommât...

— Maire ?

— Pas encore, mais ça ne t'échappera pas; c'est là ce que tu désires le plus, avoue-le ?

— Prouth !

— Écoute, ne prends pas ce genre-là avec moi, je t'en prie; avec ton petit air de ne pas y toucher, tu serais enchanté de te sangler le ventre avec une écharpe.

— C'est inutile

— Ne joue pas au fin avec moi, mon pauvre homme, c'est inutile.

— Qu'a-t-il donc demandé pour moi ?

— Si tu voulais être marguillier ! tu sais qu'il en a toujours été question.

— Et tu crois que je serais bien aise de l'être, marguillier ?

— Tu sais mieux que personne si j'ai des raisons pour y croire. Ne m'as-tu pas dit, en quittant Paris, que tu ne

voulais plus rien être à l'avenir? Tu sais ce qu'il t'en a coûté pour avoir été quelque chose. A peine sommes-nous installés ici, que déjà te voilà membre du conseil municipal. Il t'a fallu, l'autre jour, par une pluie battante, t'en aller arpenter une pièce de terre là-bas, dans les marais, dans l'eau jusqu'à la ceinture ; le beau plaisir! Et le soir, pour t'achever de peindre, les charretiers de l'homme auquel tu as donné tort sont venus carillonner toute la nuit à ta porte, et manger tes poires et ton raisin. Te voilà bien avancé, n'est-ce pas? C'est la gloriole, et pas autre chose, qui t'a toujours fait faire des sottises. Je le vois à ton nez qui frise, te voilà ravi d'être de la fabrique, parce qu'à la procession tu tiendras un des cordons du dais. Et dimanche, quand il a été question de baptiser la nouvelle cloche du village, que madame la baronne de Saint-Lambert a fait confectionner avec sa vieille batterie de cuisine et des monacos... tu t'es écrié avec une inquiétude qui trahissait bien ton ambition insatiable.

— Je ne me suis pas écrié du tout.

— Tu t'es écrié : « Qu'est-ce qui sera le parrain? » Si tu l'es... parrain, c'est bien tout au plus si ce jour-là tu daigneras me regarder, tant tu seras flambant. Que n'essayerais-tu, pendant que tu y seras, d'organiser ici une petite compagnie de voltigeurs? ce serait une belle occasion de faire prendre l'air à ton habit, qui se mange aux vers.

— Pardon, chère amie, je suis forcé de te quitter.

— Je ne te retiens pas.

— Je m'en vas voir un peu à ranger ce bois que François Pichard m'a amené ce matin.

— Ce Pichard-là m'a tout l'air d'un aigrefin ; méfie-t'en.

— C'est un bon diable, je t'assure.

— Je le veux bien.

— Victoire est-elle ici ?

— Je n'en sais rien ; j'en doute. Pas moyen de la faire tenir en place, cette fille ! Je l'ai envoyée ce matin en commission, en voilà pour toute la journée.

— Ah ! la voici.

— Victoire, tu vas m'aider à ranger mon bois.

— A la bonne heure ! voilà du vrai bois. A Paris on ne connaît pas le vrai bois ; je ne sais pas ce qu'ils introduisent dans le combustible de ce pays-là, mais on voit qu'il souffre en brûlant : le bois de province brûle gaiement ; celui de Paris se consume en pleurant.

Le Bourgeois à la campagne monte à cheval, mais si mal, avec si peu de grâce et d'agrément, qu'il y renonce presque aussitôt. Il n'en garde pas moins sa monture, qu'il nourrit et qu'il héberge pendant des années, en attendant qu'il se donne une carriole qui n'arrive jamais.

Les soirées d'hiver sont longues, surtout à la campagne ; elles se passent tristement : monsieur roupille en lisant son journal, et madame gourmande sa bonne. La chère dame a si bien accueilli tous les gens qui sont venus la visiter, qu'elle ne voit plus personne et n'est reçue nulle part. Elle ne sort plus que le dimanche pour aller à la messe, accompagnée de son époux.

Et le pauvre et digne homme reçoit incessamment le contre-coup de toutes les vexations, de toutes les petites avanies dont madame son épouse est l'objet.

— Tiens, vois donc ce M. Briantet, s'il m'ôtera son chapeau ! Comme je me félicite de l'avoir mis à la porte, celui-là ! Et cette madame Maurisseau, comme elle se carre ! elle écraserait tout le monde si on la laissait faire. Tu n'as pas vu son fils aîné, comme il m'a fait la grimace en passant auprès de moi ?

— Non, chère amie.

— Ça, je le crois ; on me foulerait aux pieds, que tu trouverais cela tout simple et tout naturel. Je suis curieuse de savoir si aujourd'hui on daignera m'offrir du pain bénit. Mais ne va donc pas ce train-là, ou je te laisse aller tout seul ; tu vas comme un Basque, et je vais arriver à l'église essoufflée comme un vieux bidet de poste.

Le soir on reçoit deux ou trois personnes, tout au plus, assez courageuses pour affronter la mauvaise humeur de la maîtresse de la maison, qui viennent plutôt encore par charité que par plaisir.

Quand le Bourgeois a passé à la campagne le temps voulu pour ne pas passer pour un étourneau qui ne sait ce qu'il veut, il vend sa maison à un prix bien inférieur à celui qu'elle lui a coûté, malgré les notables améliorations qu'il a fait faire. La santé de madame sert de prétexte à dissimuler la vérité : il retourne à ses dominos, à ses habitudes ; les rangs de ses anciens partners se sont tant soit peu éclaircis, madame a repris ses anciennes habitudes. Tous deux renoncent, à tout jamais, aux douceurs de la vie champêtre, et jurent, mais un peu tard, qu'on ne les y prendra plus.

CHAPITRE IX

LE BOURGEOIS JURÉ.

Un beau jour, un philanthrope anglais mit à la mode l'axiome suivant : *L'homme ne doit être jugé que par ses pairs.*

En conséquence de cette maxime, qui, au premier abord, semblait aussi neuve que consolante, on inventa le

jury, espèces de bancs en bois sur lesquels vont s'asseoir de bons et honnêtes Bourgeois chargés de juger les voleurs! Tandis qui si on avait suivi à la lettre l'axiome philanthropique cité plus haut, les voleurs ne devraient être jugés que par des voleurs, et les assassins par d'autres assassins. Sans cela, il faut être de bon compte, ils ne sont plus jugés par leurs pairs.

Pour la formation du jury, l'inventeur de la chose a eu soin de s'arranger de façon que ce fût le Bourgeois véritable, le Bourgeois pur-sang, qui fût chargé de remplir le métier qui jadis exigeait le choix des magistrats les plus éclairés.

Payez deux cents francs de contributions ou de patente, et vous devenez apte à prononcer sur la vie d'un accusé, ou a décider si tel négociant est coupable de faux en écritures commerciales, quand bien même vous ne sauriez pas écrire vous-même, comme cela ne s'est déjà présenté que trop souvent.

Le Bourgeois-Juré est tout à la fois un mélange de douceur et de férocité, c'est-à-dire qu'il se montre inexorable toutes les fois qu'il tombe sur un scélérat qui a méconnu assez les lois divines et humaines pour avoir volé une tabatière, dépareillé une douzaine de foulards ou même détourné un pain pour le donner à ses enfants, et il regrette que la loi ne le condamne qu'a cinq années de prison : tandis que si on le charge de prononcer sur le sort d'un galérien qui s'est échappé de Toulon pour aller tuer père et mère, il le condamnera, mais en déclarant qu'il y a des *circonstances atténuantes*.

L'invention de la circonstance atténuante nous semble une des meilleures bouffonneries de notre époque, déjà si féconde en bouffonneries de toutes sortes.

Vous tuez un de vos amis en l'assommant à coups de bâton : CIRCONSTANCE ATTÉNUANTE. Sans doute parce

que cela a dû vous fatiguer beaucoup le bras, de frapper ainsi pendant cinq minutes.

Vous coupez votre maîtresse en morceaux à l'instar de certain abbé, et le Bourgeois s'empresse de vous blâmer, même assez énergiquement; mais il s'empresse aussitôt de reconnaître des *circonstances fort atténuantes*, dans ce que vous avez coupé ladite dame en morceaux si petits, si petits, que c'est tout au plus si la chose vaut la peine d'être rapporté. Avouez que c'est ravissant!

Si le Bourgeois se montre aussi sévère à l'endroit du voleur vulgaire, c'est tout bonnement dans l'intention d'effrayer les mauvais sujets qui seraient tentés de lui voler un jour sa propre tabatière. Eh bien, c'est de l'égoïsme tout pur et non de la justice; oui, madame, ne vous en déplaise.

Quant à sa mansuétude pour le brigand de première classe, c'est par suite d'un égoïsme encore bien plus raffiné : car il ne faut pas croire que s'il craint d'envoyer un homme à l'échafaud, ce soit par suite de beaux sentiments philanthropiques puisés dans les livres de rêveurs qui ont la prétention de rendre les hommes parfaits en leur faisant goûter les bienfaits d'une éducation nouvelle et en les initiant aux beautés des vers de M. de Lamartine; non, le Bourgeois admet constamment les *circonstances atténuantes*, dans toutes les affaires capitales, parce qu'il aura entendu dire la veille, en faisant son boston, qu'on dormait très-mal toutes les fois qu'on avait la mort d'un homme à se reprocher, et, avant tout, notre juré tient à bien dormir.

Et puis il y a de par le monde pas mal de patentés qui croient encore aux farfadets, aux djinns, aux trilbys, aux revenants; et le juré craint, en coupant une tête, de voir l'ombre d'un torse danser la camargo à son chevet.

S'il s'était laissé conter qu'on perdait un peu de son

appétit toutes les fois qu'on envoyait un homme à Toulon ou à Brest pour dix ou vingt ans, sur toutes les questions soumises par le président des assises à son impartial jugement il répondrait d'une voix de basse-taille : *Non, l'accusé n'est pas coupable !*

Quand bien même ce monstre aurait détourné deux tabatières.

Un vieux proverbe, digne d'avoir été édité par Salomon ou Sancho Pança, tellement il est sage, nous apprend que *chacun doit faire son métier*.

C'est surtout en fait de jugeries que ce proverbe devrait être médité : laissons les juges rester juges, et les Bourgeois, bourgeois.

Il est sans doute fort beau d'avoir des idées philanthropiques et de vouloir allier la justice à la clémence; mais malheureusement, avec ce système, il arrive la plupart du temps que, pour épargner les jours d'un scélérat que le bon Bourgeois réinstalle dans la société, dont, certes, il ne fera pas le plus bel ornement, deux ou trois autres bons petits Bourgeois tomberont sous les coups de ce même monsieur, qui ne s'est nullement amendé comme on l'espérait.

Les *circonstances atténuantes* et la *gélatine* sont deux inventions philanthropiques datant de la même époque, ayant pris toutes deux naissance dans le même cerveau; c'est probable. On vient de prouver que les malades qu'on nourrissait de bouillon gélatineux mouraient de faim, et l'addition des pauvres diables défunts de la sorte depuis dix ans serait probablement effrayante.

Eh bien, madame, une autre addition plus effrayante encore serait très-probablement celle de toutes les personnes victimes de la philanthropique institution du jury et des *circonstances atténuantes*.

De nos jours, pour qu'un assassin soit condamné, il faut

qu il ait tué au moins six personnes et qu'il avoue lui-même tous ses forfaits, et encore est-il d'absolue nécessité qu'il n'ait pas la réputation d'être *menteur*, car, sans cela, les jurés philanthropes n'ajouteront point foi à ses paroles et se refuseront, en conséquence, à le condamner. D'excellents Bourgeois anglais viennent tout récemment de nous en donner l'exemple.

O philanthropie! de même que la vertu, ta sœur ou ta cousine, tu n'es qu'un vain nom!

CHAPITRE X

DE LA BOURGEOISIE, DE SON ESPRIT ET DE SES MŒURS.

Nous n'avons jamais eu l'intention de passer la Bourgeoise sous silence, jamais nous ne nous serions pardonné un pareil oubli ; mais comme elle partage en grande partie les opinions de son mari, nous n'avons pas cru jusqu'à présent nous devoir appesantir sur elle.

La moitié du Bourgeois est reine et maîtresse au logis; elle gouverne, dirige, taille et rogne, coupe, recoupe et découpe; tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, est toujours bel et bon ; elle n'est soumise à aucun contrôle. Monsieur, pour un merle blanc, ne se permettrait pas la plus petite observation ; il connaît le terrain, il sait à qui il aurait affaire.

Dans un ménage bien ordonné, madame porte les culottes, va au marché, tient les cordons de la bourse, et traite directement avec les fournisseurs.

Monsieur ne fait rien, ne connaît rien, ne dit rien, ne voit rien; c'est une cinquième roue à un carrosse; c'est

ce qu'on appelle un brave homme dans toute l'acception du mot. Il resterait un mois au lit, davantage peut-être, si sa femme omettait un jour de lui préparer ses affaires. S'il ne trouve pas ses pantoufles sous le lit, où elles reposent habituellement, il se dit : Ma femme les aura sans doute coupées pour en faire un coussinet de cravate. — Et il se lève pieds nus ; il va ouvrir au porteur d'eau, qui lui jette sur les tibias une partie de son liquide.

C'est la Bourgeoise qui tient, comme à sa religion, à l'éternelle cravate blanche, à ces cols de chemise monstrueux qui enterrent la face de son bien-aimé, et le font ressembler de loin à un bouquet de fête. Elle a constamment refusé, la chère dame, l'entrée de son domicile à ces sous-pieds d'invention désastreuse et coupable, qui tiraillent le pantalon, le tourmentent, le harcellent, le fatiguent, et accélèrent sa maturité.

Cette eau de noyau, ces confitures et ces cornichons, dont le mari se fait un si grand mérite, sont l'œuvre de son intéressante moitié, qui se charge en outre de l'éducation morale et religieuse des enfants.

Ce qui préoccupe le plus la Bourgeoise dans l'éducation de ses demoiselles, c'est la tenue ; il faut bon gré mal gré que ses filles se tiennent droites : la mère ne dit pas un mot, ne fait point une réponse sans les accompagner de cette recommandation.

—Bonjour, madame, comment vous portez-vous?

— Vous êtes bien bonne... Mélanie, tenez-vous droite. J'ai été bien enrhumée.

— Je le fus aussi. Cela va mieux ?

—Beaucoup mieux, oui, madame... Mélanie !

—Vous nous avez bien négligés cet hiver !

— Tenez-vous... J'ai tant à faire avec mes enfants...

— Ils sont charmants.

— S'ils se tenaient droits, mais c'est chose impossible !

Et votre demoiselle; la voilà grande comme père et mère.

— J'aurais le même reproche à lui faire : Clémence, ne te tiens donc pas ainsi, tu es en deux !

Quant aux garçons, ils font à peu près ce que bon leur semble ; la maman a toujours un faible pour eux, et ne veut pas qu'ils apprennent le latin. Elle répond à chacune de leurs sottises : — C'est de leur âge. Tout leur est permis, et Dieu sait s'ils usent de la permission ; gardez-vous, dans ces maisons-là, de vous présenter avec un habit et un chapeau neufs.

La Bourgeoise aime à s'entourer de ses petits ; quand le nombre n'est pas suffisant, on emprunte des neveux, de nièces ou de petits voisins. Ce sont ces dames qui, le dimanche soir, après une journée laborieuse, traînent leurs bambins après elles, stationnent au coin des rues en prenant congé de leur compagnie, interceptent le passage et produisent ces attroupements qui troublent et compromettent le repos et la tranquillité de la grande cité.

— Adieu, madame Marié.

— Adieu, madame.

— A bientôt. Prosper, dis donc adieu à ta petite femme ; ne sois donc pas grognon comme ça !

— Ne m'oubliez pas demain pour mon châle.

— Soyez tranquille.

— Je serai chez moi toute la matinée.

— Maman, allons-nous-en !

— Tiens, monsieur Boisset, porte un peu le petit ; il s'est endormi sur mon bras, il pèse cinq cents. Si vous voyez madame Morisseau...

— Nous dînons demain ensemble.

— Dites-lui que c'est une laide de ne pas être venue...

— Je n'y manquerai pas.

— Que nous nous sommes bien amusés. Ne lui parlez pas de l'orage, ni des petits pois, ni des pigeons...

— Je m'en garderais bien.

— Maman, allons-nous-en !

— A dimanche.

— Eh bien, mesdames, dit un des papas, est-ce qu'on se quitte ainsi ?

— Bon ! voilà monsieur Fignolet qui va encore faire des siennes !

— Je propose d'embrasser toutes ces dames.

— Maman, allons-nous-en !

— Voyons, monsieur Fignolet, pas de bêtises... Il m'a écrasé le nez, Dieu me pardonne !

— De quoi vous plaignez-vous ? je ne vous ai embrassée que d'un côté !

— Où va-t-il prendre tout ce qu'il dit ? je vous le demande.

— Je ne le prends pas, c'est ma propriété.

— Voyez s'il restera jamais en défaut !

— Adieu, madame.

— Maman, allons-nous-en !

— Au plaisir.

— Viendrez-vous nous voir cette semaine ?

— Je l'espère.

— Venez jeudi.

— Je ne vous le promets pas.

— Bien des choses chez vous.

— De tout mon cœur.

— Bonne nuit !

— Pas de mauvais rêves !

CHAPITRE XI

LE BOURGEOIS AU SPECTACLE.

Rien n'est plus triste que d'avoir pour voisin, au spectacle, un Bourgeois, surtout si l'on se trouve aux stalles; on a payé fort cher pour passer la soirée la plus fatigante et la plus laborieuse qu'on puisse imaginer, on porte sur ses épaules, pendant cinq ou six heures d'horloge, un monsieur qui pèse soixante-quinze kilogrammes au physique et deux cent cinquante au moral.

Le Bourgeois au spectacle se divise en deux grandes catégories : le Bourgeois qui trouve tout ravissant et le Bourgeois à qui tout semble exécrable; et franchement, il est difficile de savoir lequel des deux est le plus ennuyeux.

L'optimiste fait à chaque instant une explosion de gaieté qui finirait, à la longue, par faire prendre en grippe le jeu d'Arnal lui-même, si c'était possible.

A toute minute il pousse le coude de son voisin pour lui dire : — La bonne pièce, hein! qu'en dites-vous?

— L'excellent acteur, n'est-ce pas?

— Oserais-je vous demander de qui est cette pièce, monsieur?

— Et cet acteur, avec son grand nez, quel est-il, s'il vous plaît? auriez-vous l'extrême obligeance de me dire son nom? — Mille remercîments, monsieur.

— Pardon, cette actrice, n'est-ce pas madame.... j'ai son nom sur le bout de la langue... madame ***.

— Non, monsieur; elle est à l'Opéra-Comique; nous sommes à l'Ambigu, etc., etc.

Si le malheur veut que le voisin ait déjà vu la pièce, impossible de rester auprès de lui ; il chante les couplets avec l'acteur, souffle ses rôles, et tout haut. A peine le rideau est-il baissé, que le supplice, bien loin de finir, augmente encore ; car le Bourgeois, qui a payé pour s'amuser toute la soirée, met tout en œuvre pour arriver à son but ; il vous questionne, vous interpelle, tout comme si vous étiez une vieille paire d'amis. S'il ne vous demande pas votre nom et votre adresse, ne lui en sachez aucun gré, c'est qu'il n'y pense pas. Du reste, ce n'est pas faute par lui de vous encourager par son exemple ; car il vous apprend ses nom et prénoms, son âge, son état, ses goûts, ses habitudes, ses opinions politiques et littéraires, d'autres choses encore qu'il aurait très-bien pu garder pour lui : il ajoutera qu'il aime les épinards, mais qu'il leur préfère la chicorée.

Ce monsieur est si poli, il vous offre du tabac avec tant d'empressement (bien que vous ayez refusé dès la première prise) ; s'il vous marche en plein sur les pieds, ce qui lui arrive à chaque entr'acte, il vous demande tant d'excuses, il sollicite tant de pardons, que vous ne pouvez véritablement vous armer de rigueur ; et c'est à peine si, vers la fin du spectacle, à la quatre cent quatre-vingt-septième question, vous pouvez vous permettre de lui répondre : — Mais, monsieur, vous m'excédez !

Eh bien ! peut-être regretterez-vous ce voisin si, le lendemain, votre mauvaise étoile vous fait tomber sur, ou plutôt à côté d'un autre Bourgeois qui trouvera tout mauvais. Ce monsieur, qui d'ordinaire est d'un certain âge, le chef couronné d'un faux toupet très-blond ou très-noir, et couvert de rhumatismes, ne vous adresse pas un mot, ne vous demande pas le moindre pardon, vous marchât-il sur le corps, et ne cesse de mâchonner des sottises entre ses dents depuis le commencement du spectacle jusqu'à la fin ; il jure contre les acteurs, contre les musiciens, contre les

ouvreuses qui, laissant la porte entr'ouverte, le mettent entre deux airs ; contre le gaz, contre le calorifère, contre les choux qu'il a mangés à son dîner, contre lui-même enfin pour avoir eu la mauvaise idée de venir au spectacle.

— Ah ! c'est là ce grand acteur ! dit-il en voyant le comédien à la mode, c'est là ce monsieur qu'on prétend être si comique ! il ne me fait pas sourciller ; il est d'un commun atroce ; mais c'est affreux, c'est un danseur de corde, un paillasse, un malheureux !

— Cette femme est repoussante ; on lui a fait une réputation de beauté ; elle est hideuse, sans grâce, sans tournure ; elle dit tout de travers : « Ah ! mon Dieu ! »

— Et cet orchestre, qui accompagne à tour de bras... Mais ne jouez donc pas si fort, misérables ! vous nous écorchez les oreilles ; c'est une horreur, c'est à jeter tout ce monde-là par les fenêtres. Et cette pièce, qu'est-ce que cela veut dire ? où prennent-ils leurs modèles, tous ces drôles-là, je vous le demande ? C'est désolant !

Ce qu'il y a de plus malheureux dans le voisinage d'un semblable individu, c'est qu'il n'est pas possible de lui rien dire ; car il pourrait vous répondre, avec beaucoup de raison, — qu'*il ne vous parle pas !*

Voilà pour le Bourgeois célibataire. Quant au bourgeois marié et père de famille, qui ne va au spectacle que trois fois par an, flanqué de sa femme, de sa bonne et de ses cinq petits, il est tout naturellement huit fois plus ennuyeux encore.

Le Bourgeois recherche beaucoup la connaissance d'un acteur, plus encore celle d'un auteur, parce qu'alors il a l'espoir d'aller gratis au spectacle ; à moins cependant qu'on ne lui donne de ces billets dits de faveur, avec lesquels il lui faut payer *un franc* pour le droit des pauvres, un second franc pour les indigents, un troisième pour un

supplément : ce qui fait que, moyennant trois francs, on le fait monter aux troisièmes, dont le prix au bureau est de trente-cinq sous. Il est vrai que les ouvreuses le traitent assez cavalièrement, et que les contrôleurs le menacent des sergents de ville s'il continue à se plaindre.

Les auteurs, en général, donnent rarement à leurs amis des billets de faveur de ce genre, à moins que ces amis n'aient essayé de faire la cour à leur femme et qu'ils ne tiennent à exercer une vengeance.

Il faut rendre au Bourgeois cette justice : c'est qu'il demande toujours ces billets d'une façon qui lui est toute particulière.

— Mon cher ami, faites-moi donc voir ce soir la pièce d'un tel ; on la dit charmante : vous devriez adopter ce genre-là, il est beaucoup plus relevé que le vôtre.

Ou bien encore, s'il connaît quelque comique en réputation, il lui demandera deux places, ayant soin d'ajouter avec cet aplomb et cette assurance qui caractérisent les gens de son espèce :

— Ce n'est pas pour moi, au moins : je ne vais jamais aux petits théâtres : c'est pour ma bonne, dont la sœur est à Paris.

Et ces messieurs doivent s'estimer fort heureux de faire quelque chose qui soit agréable à la bonne, à la sœur de la bonne du Bourgeois !

Au reste, quand notre homme rencontrera ces messieur sur le boulevard, pour peu qu'il se trouve avec un chef de bureau ou un capitaine de la garde nationale, il détournera la tête, afin de ne pas être dans l'obligation de les saluer : — il ne serait pas flatté que l'on apprît qu'il fréquente des histrions ou des baladins.

D'autres sont moins fiers et sont enchantés au contraire de connaître des acteurs à grande réputation. Un de ces messieurs avait fait imprimer sur ses cartes de visite :

VERDELET, AMI DE M. GRASSOT. Il apprenait au premier venu l'heure à laquelle se couchait son ami, l'heure de ses repas, ses goûts, ses habitudes, l'adresse de son tailleur, celle de son chapelier, son âge et le jour de sa naissance. Quelques-uns ne se font aucun scrupule de piquer l'assiette du comédien, puis le déchirent à belles dents. Ce dernier trait est assez commun, les habitués des coulisses sont leurs ennemis les plus intimes, et toujours ils les subiront.

CHAPITRE XII

LE BOURGEOIS MILITAIRE ET LE MILITAIRE BOURGEOIS.

Toutes les fois qu'il a été question de réorganiser la garde nationale, le Bourgeois s'est toujours montré empressé, plein de zèle, et ne s'est jamais fait tirer l'oreille. Ce que d'autres regardent comme une atroce corvée, lui le trouve adorable; et, grâce à cette belle, noble et patriotique institution, sans que son aimable compagne y puisse trouver le plus petit mot à dire, il peut largement prendre ses ébats, faire des siennes pendant les vingt-quatre heures consacrées au service de l'État.

Nous pourrions citer certaines compagnies entièrement composées de viveurs. Monter la garde est pour ces messieurs une bonne fortune, une véritable récréation; et plus d'une fois la patrouille se trouva dans la dure nécessité de rappeler à l'ordre ceux dont le mandat était de le maintenir.

— Eh bien! mon cher, demande le Bourgeois à son tambour chaque fois qu'il le rencontre, nous ne montons donc plus la garde?

— J'allais passer chez vous, monsieur Cardinal...

— Vous m'auriez fait plaisir et amitié.

— Vous dire que nous la monterions la semaine qui vient.

— Savez-vous avec qui?

— Dam! avec tous ces messieurs d'ordinaire, je présume. M. Martinet, que j'ai vu ce matin, m'a dit qu'il se chargeait du liquide.

— Si Martinet en est, nous ne risquons rien de nous bien tenir.

— Vous l'avez passée douce, la dernière; vous ne devez guère vous attendre à trouver mieux.

— Je crois n'avoir jamais tant ri.

— C'était bien gai, aussi. Je sais bien que, pour ma part, je m'en souviendrai longtemps.

— Et qui commandera?

— M. Chapelier : l'autre a la goutte.

— Nous n'en serons pas plus mal. Encore un bon, Chapelier.

— Mon Dieu, je ne sais en vérité pas à qui donner la préférence; car vraiment, ce n'est pas pour dire, mais notre compagnie n'en est pas une.

— C'est vrai.

— C'est une compagnie sans l'être.

— C'est oui et non.

— On ne peut pas mieux la définir.

— Il n'y a pas moyen de s'en tirer autrement, diable m'emporte!

— Tous frères!

— Tous amis!

— Tous brigands qui adorent la bamboche!

— Tous gens établis!

— Tous farceurs finis!

— Et pas d'amour-propre.

— Pas même assez.

— J'avoue, quant à moi, que je ne me sens pas bien quand il y a un bout de temps que je n'ai monté la garde.

— Ça, je le conçois.

— Le sang me tourmente ; j'ai des inquiétudes dans les jambes, je n'ai de goût à rien. Je vas trouver M. Larcher.

— Quel joli major nous avons là ! il ne donne pas non plus sa part aux chiens, quand une fois il est là. Je ne suis étonné que d'une chose, c'est qu'il reste major.

— Pourquoi ça ?

— Parce que son épouse n'a pas l'air commode ; et, ne montant pas la garde, il l'a toujours sur son dos.

— Mon Dieu, faut jamais se fier aux apparences ; ai-je l'air d'un homme assez heureux ?

— Dam ! vous n'avez pas l'air, à vous voir, d'un homme qui pâtit.

— Eh bien ! sans l'être, je ne le suis pas.

— Je conçois votre idée.

— Ainsi à bientôt, mon cher.

— A revoir, monsieur Cardinal.

Le Bourgeois qui prend la garde nationale au sérieux, et qui n'a d'autre occupation, est un homme parfaitement heureux. Il agrandit le cercle de ses relations, de ses affections surtout ; dans chaque camarade il retrouve un frère, un parent, un ami. Il contracte des habitudes militaires, porte moustache, et chez lui depuis longtemps le bonnet de police a détrôné le bonnet de coton.

Le matin, quand le rappel bat, il reconnaît à la batterie le chiffre de la compagnie qui est appelée au service ; il se met à la fenêtre ou il descend en pantoufles dans la rue ; il donne un coup de chapeau à ses officiers, une poignée de main à ses camarades, et répète la formule prover-

biale consacrée : « Nous pouvons dormir tranquilles, nous sommes bien gardés... »

Le Bourgeois qu'une tradition populaire a réputé bel homme, grâce à son effrayante rotondité, et que son ampleur a rendu peu propre au service, se fait sapeur. Le corps des sapeurs est un composé de colosses et des masses les plus indigestes, qu'on ne voit jamais, enterrés qu'ils sont sous leurs barbes et leurs toisons. Passons à la seconde variété de l'espèce.

Le militaire bourgeois n'est pas très-connu, bien qu'il ait certains points de ressemblance avec le premier. C'est de quarante à quarante-cinq ans qu'il se développe. Il porte des lunettes, des socques et un parapluie; il s'occupe de petites choses, possède une multitude de petits talents de société qui le font aimer, chérir et rechercher de tout le monde; il traîne à sa suite des oiseaux, des chiens, des chats, des tours, une forge, une enclume et des marteaux; il fait de la musique; il se mêle de chimie, de physique et de botanique; il a un jardin qu'il cultive avec le même soin, la même ardeur que s'il devait le garder toute sa vie; il est admis dans l'intimité des familles; il est invité à toutes les réunions, toutes les fêtes, aux baptêmes, mariages, arrivées et départs.

Une fois son service terminé, ce n'est plus le capitaine, mais M. Sauvageot, M. Fleury ou M. Dufour. S'il prend ses repas avec ses camarades, c'est parce que son excellence le ministre de la guerre l'exige; sans cela lui-même préparerait ses repas : jamais on ne le verrait au quartier si sa présence n'était pas nécessaire.

Grâce à ses habitudes d'ordre et d'économie, le militaire bourgeois est la Providence des jeunes gens de famille qui n'ont pas acquis la science de compter avec eux-mêmes, et qui trouvent toujours la bourse du brave homme à leur disposition. Aussi, quand l'heure de la retraite a

sonné, quand il lui faut déposer le harnais, son départ est-il toujours un sujet de deuil pour la compagnie, pour tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître.

CHAPITRE XIII

LE DINER BOURGEOIS.

Donner à dîner est une importante affaire, la plus importante peut-être pour le Bourgeois, celle qui demande le plus d'attention et de soin :

— Qui inviterons-nous? dit-il à sa femme aussitôt qu'il en est question; qui ferons-nous trouver ensemble? Quel jour conviendrait le mieux? Aurons-nous du poisson, ou n'en aurons-nous pas? Attendons-nous le départ de ton oncle? Dînerons-nous dans la salle à manger ou dans ta chambre, chère amie, en faisant retirer ton lit et celui des enfants? etc., etc.

Il faut une quinzaine au moins de préparation pour le dîner le plus ordinaire, et les derniers jours sont entièrement consacrés à la méditation, au recueillement, à la composition du repas. Le Bourgeois le plus facile à manier, celui dont l'humeur a toujours paru la plus égale, n'est parfois plus le même le jour où il donne à dîner; c'est un ours, un hérisson, un bâton embarrassé.

De grand matin, toute la maisonnée est sur pied : on va, on vient, on se donne beaucoup de mouvement, on n'avance à rien.

— Mon Dieu, que tu m'ennuies, monsieur Brochard, d'être ainsi continuellement « dans mes jambes! » dit la femme à son mari.

— Je suis moins franc que toi, chère amie; je ne t'ai jamais fait part de ce que tu me faisais éprouver, répond le mari à sa femme.

— Madame, ous-ce qu'est les compotiers?

— Je n'en sais rien, me les avez-vous donnés à garder?

— Et le petit Charles, dites donc, madame, qui a une indigestion?

— Donnez-lui le fouet, je vous y autorise, et que cela finisse.

— Mais, madame, il ne peut pas se lever.

— Il faudrait cependant voir ce qu'a cet enfant, chère amie.

— Il a qu'il est tombé avec MM. ses frères sur la pâtisserie, hier au soir, et qu'aujourd'hui il est malade; voilà ce qu'il a. Qu'on lui fasse du thé, et qu'on ne m'en parle plus. Monsieur Brochard, si tu continues à tripoter comme tu tripotes dans mes affaires, comme tu lé fais depuis ce matin, je te campe là, je t'en préviens; tu t'en tireras comme tu pourras.

— Je cherche à me rendre utile, vois toujours comme tu interprètes mes moindres actions!

— Je t'ai déjà dit que tu m'étais plus à charge qu'autrement, faut-il te le répéter jusqu'à ce soir? Et vous, mademoiselle, que faites-vous là, à me regarder? Faites donc le thé de cet enfant, puisque je vous en ai priée.

— J'y vas, madame, j'y vas.

— Quand je pense à ce que j'ai encore à faire d'ici à ce soir, non, je ne peux pas m'arrêter à cette idée-là, c'est à me figer le sang!

— Ma foi, écoute donc, arrivera ce qui pourra; quand même ça viendrait à ne pas être aussi bien que tu le désirerais, nous ne serons pas pendus pour ça.

— Nous serons ridicules, ce qui, certes, est bien plus triste encore que d'être pendus.

— Je ne suis pas de ton avis.

— Veux-tu donner à dîner comme le fait madame Proet! Si pareille chose m'arrivait, je n'oserais de ma vie me montrer dans la rue.

— Ce serait pousser la chose un peu loin.

— J'ai toujours aimé à me cacher quand j'avais fait des sottises; tout le monde n'est pas de même, je le sais : vous en savez aussi quelque chose, monsieur Brochard. Ces compotiers qu'elle me demandait, les voilà qui lui crèvent les yeux! Et ce tapissier qui ne vient pas démonter les lits! Si tu y passais?...

— Je veux bien. Où as-tu mis mes affaires?

— Mais je ne pourrai donc jamais avoir un instant de repos et de bonheur sur la terre, c'est donc la chose impossible! Tes affaires, cherche-les; tu es assez grand pour t'habiller tout seul.

— Madame, le petit ne va pas mieux.

— A l'autre à présent! (Elle sort.)

— Quoi donc qu'elle a mangé, madame, ce matin?

— Elle veut absolument que j'aille chez le tapissier fait comme me voilà.

— On pourrait y aller tout de même, mais ça paraîtrait drôle.

— Si drôle, que je n'irai pas. Dis donc, Victoire, ne pourrais-tu pas donner un coup de pied jusque-là?

— Ah ben, oui! j'ai ben d'autres chiens à fouetter!

— Tu ne saurais me dire où sont mes affaires?

— Dam! un peu partout, comme à votre ordinaire; y en a sur les chaises, sur la commode, dans le cabinet, dans la chambre à coucher, de tous les côtés.

— C'est que s'il ne venait pas, ce tapissier, nous serions dans un grand embarras. J'attends aussi ce turbot qui n'arrive pas. Non, décidément, cette fois-ci nous n'en sortirons pas, vois-tu bien!

— Vous dites ça chaque fois, vous en sortez toujours... Voilà madame.

— Cet enfant a une indigestion.

— Qu'est-ce que je vous ai dit?

— Je l'ai aussi bien vu que vous; quand je disais que c'étaient ces pâtisseries qu'ils ont mangées hier, je ne me trompais pas. C'est encore une idée à vous de laisser des gâteaux sous la main des enfants.

— Ça leur apprend à devenir homme.

— Tenez, laissez-moi; car vous me feriez vous dire des choses désagréables.

— Il me semble, chère amie...

— Madame, voilà le tapissier.

— Eh bien! que voulez-vous que j'en fasse? Il sait ce qu'il a à faire, qu'il le fasse. Elle ne les emportera pas, ses compotiers! C'était bien la peine de m'en ennuyer pendant deux heures!

— Maman, voilà le tapissier.

— Je le sais bien, votre bonne vient de me l'annoncer.

— Maman, veux-tu nous permettre de jouer ici?

— Je n'entends pas qu'on s'amuse ici de la journée; et si votre projet est de me tourmenter toute la journée, je vous envoie chez votre tante... Bon! qu'est-ce encore que ça?

— C'est papa qui vient de laisser tomber un saladier!

— Mon Dieu, oui! Il m'a échappé de la main.

— Quand je vous disais que vous n'étiez bon qu'à mettre des bâtons dans les roues.

— Ça vaut mieux qu'une jambe cassée.

Je n'en sais rien. Je tenais beaucoup à mon saladier. Tenez, laissez-moi, vous ne faites que des sottises.

— Madame Brochard!

— Je vous demande un peu si c'est votre affaire d'être toujours sur mes talons?

— Madame Brochard !

— Il y a cent femmes qui à ma place vous auraient pendu un torchon au derrière, et vous ne l'auriez pas volé ! — Je vous ai déjà dit, messieurs, que je n'entendais pas que l'on vînt jouer ici.

— Mais, maman, pourquoi ?

— Je n'ai pas de compte à vous rendre. Qu'arrive-t-il encore ? je viens d'entendre tomber quelque chose. Polydore, allez voir.

— Oui, maman.

— Qu'est-ce qu'il vient encore d'arriver, mademoiselle ?

— Ce n'est rien.

— Comment, rien ? mais j'ai entendu une secousse.

— C'est le tapissier qui vient d'enlever un coin au marbre de la commode.

— Un coin du marbre blanc de ma commode ?...

— Il dit que ce n'est rien.

— Comment, que ce n'est rien ! Je vais voir un peu ce que c'est. (Elle sort.)

— Eh bien ! quoi donc que vous faites là-bas dans votre coin ?

— Ma femme ne veut pas que je me mêle de rien, elle prétend que je la gêne plus qu'autrement.

— Brisé, brisé en deux, le marbre de ma commode ! Je viens de le mettre à la porte, l'auteur de cette belle équipée-là.

— M. Larcher ?

— Ce n'est pas lui, il s'est bien gardé de venir ; mais son ouvrier. Mais cela ne vous fait rien, n'est-ce pas, ce qui m'arrive, vous n'êtes pas de la maison ?

— Mais....

— Taisez-vous ! c'est une horreur. Mais on me le

payera, mon marbre, bien certainement je le lui ferai payer.

— Madame, c'est un monsieur avec un poisson.

— Vous a-t-il dit son nom?

— Non, madame.

— Demandez-le-lui.

– C'est sans doute pour....

— Allez-vous encore vous mêler de ce qui ne vous regarde pas?

— Il s'appelle Joseph, madame.

— Quel Joseph?

— Je vas lui demander.

— Je n'irai pas payer un marbre comme celui-là, c'est bien sûr.

— Il a dit Joseph pour le turbot, madame.

— C'est donc un commissionnaire?

— Oui, madame.

— Que ne le disiez-vous plus tôt?

— J'ai dit un monsieur avec un poisson.

— Vous avez dit une sottise: un commissionnaire n'est pas un monsieur, un turbot n'est point un poisson. Qu'il entre.

— Venez, l'homme.

— Voyons votre turbot.

— Voilà, madame.

— C'est là un turbot?

— Voilà ce qu'on m'a donné.

— On vous a donné ce qu'on a voulu, et vous l'avez accepté!

— On ne m'a pas dit autre chose.

— Je n'en veux pas.

— Eh bien! madame, c'est bon.

— Ce n'a jamais été là un turbot de vingt-cinq personnes.

— Je ne sais pas de combien de personnes on m'a dit qu'il était.

— Que voulez-vous que je fasse à présent, à l'heure qu'il est, je vous le demande?

— Dam! je ne sais pas ; ce que madame voudra.

— Vous allez bien vite m'aller porter votre poisson d'où vous venez, et vous leur direz que j'irai leur en faire mon compliment.

— Madame n'oubliera pas le commissionnaire?

— C'est la première chose que j'espère oublier.... Je vous admire, monsieur Brochard, vous restez là et ne dites rien.

— Quand je dis, je suis si bien reçu, que, ma foi...

— Victoire!

— Madame!

— Et ma table s'organise-t-elle à la fin?

— Comment voulez-vous qu'elle s'organise?

— Comme je l'ai demandé.

— Mais vous avez renvoyé l'ouvrier, il n'est pas revenu.

— Il faut donc alors que ce soit moi?

— C'est comme vous voudrez.

— Eh bien! va comme il est dit, je le ferai moi-même.

— Si tu veux cependant, chère amie...

— Je ne veux de personne, ce n'est pas la première fois : j'ai toujours tout fait moi-même.

Monsieur reste impassible, madame est maîtresse du terrain ; elle organise sa table, met son couvert et prépare son dîner. Toutes ces petites scènes, mêlées de pleurs, de petites colères et de grincements de dents, ne contribuent pas peu à aigrir l'humeur du Bourgeois et de son épouse, qui ne sont jamais plus mal disposés tous deux, plus tristes,

plus ennuyeux et plus ennuyés que le jour où ils donnent à dîner.

CHAPITRE XIV

LE BOURGEOIS DANS SES RAPPORTS SOCIAUX.

L'exactitude à remplir ses devoirs sociaux est l'une des qualités dominantes chez le Bourgeois : les fêtes, les mariages, les baptêmes et les enterrements sont au nombre de ses occupations quotidiennes. Il a surtout pour les enterrements une prédilection toute particulière, et, pour tout l'or du monde, il n'en manquerait pas un. Il accompagne à sa dernière demeure avec le même plaisir, le même empressement, le premier venu et son meilleur ami, et se désespère le jour où il n'a rien à suivre.

Il est facile à ceux qui ont le bonheur de l'approcher de savoir, à sa mine, l'emploi qu'il compte faire de sa journée. Le matin du jour où il enterre, sa tenue est noble et pleine de gravité; tout dans sa personne est humide et spongieux, il n'emploie que les cordes hautes de sa voix, pousse de longs soupirs, lève les yeux aux ciel, et laisse échapper à tout bout de champ ces deux uniques paroles : Pauvre ami ! ! !

— Pauvre ami ! dit la Bourgeoise dont le tempérament est moins humide ; c'est tout au plus si tu le connaissais.

— Je suis revenu plusieurs fois de chez Tabarot avec lui.

— Tu es ridicule !

— Toujours il régna entre nous l'harmonie la plus parfaite.

— Il est sûr et certain qu'il n'aurait pas été de but en blanc te donner une paire de soufflets ou te marcher sur le corps.

— De lui j'aurais tout souffert, tant il était bon.

— Tu es fou.

— Allons, chère amie, donne-moi mon chapeau, mes gants de M. Duval.

— Quels gants de M. Duval?

— Ceux que j'achetai à son intention.

— Ah! oui, encore un ami; celui-là, tu ne l'avais jamais vu : c'est différent.

— Il était du quartier.

— Mais la dernière fois, n'était-ce pas M. Provenchère?

— Donne-moi les gants de Provenchère.

Arrivé chez le défunt, dont il reconnaît la maison, qu'il voit pour la première fois, aux tentures qui la décorent, notre homme ne tarde pas à lier connaissance.

— Monsieur, dit-il en s'adressant à son voisin, je ne me serais jamais attendu à me trouver ici, mardi 27, — et j'aurais répondu : Vous plaisantez, à celui qui m'aurait dit il y a trois jours : Le 27, tu enterreras Godard.

— Il est de fait, monsieur, qu'il ne s'y attendait pas; il s'était levé comme à l'ordinaire.

— Que voulez-vous, nous sommes tous mortels!

— Plus ou moins, oui, monsieur.

— Il faut subir la loi commune.

— C'est aussi mon avis.

— Et souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

— Enchanté, monsieur, de me trouver du vôtre.

— Trop bon, mille fois. Quel aimable homme!

— Charmant!

— Quelle fermeté dans ses opinions!

— Unique.

— Monsieur, les honnêtes gens ne devraient pas s'en aller.

— C'était un homme à part.

— Adroit de ses mains...

— Comme un singe.

— Quel charme dans sa conversation !

— Comme il accommodait la salade !

— Quel ton avec les femmes !

— Comme il découpait !

— C'est mourir trop jeune. Mais, pardon, monsieur, ce n'est pas la première fois, ce me semble, que j'ai l'avantage de me trouver avec vous?

— Effectivement, monsieur, je crois me rappeler....

— J'ai eu le plaisir de me trouver avec vous à l'enterrement de madame Projet.

— Quelle aimable personne !

— Ravissante ! Nous étions brouillés.

— Vous paraissez d'une excellente santé ?

— Oui, monsieur, Dieu merci !

— Vous portez bien votre bois !

— Je fais de mon mieux. J'ai eu, monsieur, le plaisir d'enterrer presque tous mes amis : M. Parizot, que vous avez peut-être connu?

— Parfaitement.

— Monsieur, madame et mademoiselle Chenantais.

— Connais pas.

— J'ai eu le plaisir d'enterrer M. Ménageot.

— Ah ! celui-là, c'est différent.

— Dernièrement encore, le père de madame Fassiat.

— M. Lardenois?

— Lardenois et tant d'autres.

— Il avait quitté le commerce.

— Ce fut un tort ; il lui fallait de l'activité à M. Lardenois.

Le commissaire vient mettre fin à toutes les conversations, en rappelant aux invités le but de la réunion. A peine a-t-il prononcé son : — *Messieurs, quand il vous fera plaisir!* que le cortége se met immédiatement en marche.

FIN.

TABLE



